# BABIOLES
## LITTERAIRES
## &
## CRITIQUES
## EN PROSE ET EN VERS.

*Et parvis quoque rebus inest sua sæpe voluptas.*

Seconde Edition, corrigée & augmentée
d'un second Tome.



à HAMBOURG.
Chez JEAN CHARLES BOHN.
1761.





é
ta
in
ve
qu'

* En 17,
des
par l.

# HORACE VENGÉ.

En proye à des Pédants, qu'on nomme à tort Critiques;
En proye à des commentateurs;
En proye à de faux translateurs;
En proye aux Scriblérus, biographes caustiques;
Horace, esprit aimable, estimé des Romains,
Fût, selon nos savants, le plus vil des humains.

On vante son heureux génie;
Mais de son cœur, que nous dit-on?
Qu'Horace étoit un franc impie,
Débauché scandaleux & signalé poltron.

On tapisseroit un salon * assez vaste, de tous les ouvrages compilés, au sujet de ce poëte de cour, &, selon les apparences, il occupera des erudits, jusqu'à la consommation des siécles. Mais quand cessera-t-on de le calomnier? En dix-huit siécles, tantôt eclairés & tantôt barbares, Horace trouva toujours des admirateurs innombrables. Quel critique, ami de la justice & de la verité, prit jamais la défence d'Horace, accusé de vices, qu' Horace ne pouvoit point avoir?

Je pardonne à tout Scholiaste,
Le zéle de flétrir Horace mon heros.
Sans doute il n'étoit point le plus fin des dévots
Ni le poëte le plus chaste.

D'encens

* En 1741, on inprima à Londres un Catalogue raisonné des differentes editions d'Horace, au nombre de 450, par le Dr. Douglas.

D'encens & de parfums économe senſé,
Le favori d'Auguſte & l'ami de Mecéne
Vivoit à Rome en homme aiſé,
Et non en type d'Origéne.

Les Scholiaſtes ſont en poſſeſſion de blâmer tout diſciple d'Epicure. Qu'ils prennent, à la bonne heure, l'ode ſatirique * d'un jeune Epicurien, pour une confeſſion de foi, pour une piece, qui juſtifie un changement ſubit de religion. ** Mais que les gens du beau monde ne ſoient pas les échos éternels de leurs pédagogues. Quoi! parce que le Poëte ſe déclare chiche d'encens; parce qu'il avoue de frequenter peu les temples: en doit-on inférer, qu'au pié de la lettre il ſe mocquoit de la divinité? Traiterions-nous d'impie, de Deïſte ou d'Athée, le jeune François, qui proteſteroit de n'être pas un mangeur de Crucifix? On peut être très ſavant en grec & en latin, ſans comprendre certain ſens d'Horace. C'eſt de quoi les critiques ne ceſſent de convaincre le prophane vulgaire.

Horace, aux piés des Dieux, auroit-il dû gemir,
Ainſi qu'un indigne Hypocrite?
A l'aſpect d'une belle, auroit-il dû fremir,
Ainſi qu'un ſauvage Hippolyte?
Qu'exigez-vous, pédants! lorſque, non bâptiſé,
Horace comptoit peu d'être canoniſé?
Quand on a l'eſprit ſain, on ne peut être Athée;
Mais on ſe rit des Dieux de bois. †

Horace

* Ode 34. L. 1. Parcus Deorum cultor & infrequens.

** J'aimerois mieux ſoutenir qu'Horace doit avoir été franc-maçon, ſur la foi de ces vers:
qui muſas amat *impares*,
*Ternos ter* Cyathos attonitus petet.

† Sat. VIII. Lib. 1.

Horace osoit aimer les objets de son choix.
Chloé, Lycé, Pyrrha, Glycere & Galathée;
Militaire d'abord, ensuite homme de cour,
Pouvoit-il éviter les piéges de l'amour?
Le Sage aux tourbillons, * en sa retraite obscure,
Ne fût pas sourd aux cris de la vive nature,
Sans doute quelquefois, en ses cruëls ennuis,
Ce sage se disoit: Oui, j'aime, donc je suis.

Excusons ainsi les foiblesses
D'un Chantre en sa belle saison.
Peut-être toutes ses maitresses
Etoient des êtres de raison.
Méprisons l'insipide audace
Du forgeur des Amours d'Horace; **
Les rêves d'un vuide cerveau
Ne forment qu'un Roman futile;
Horace, estimé de Virgile,
Devoit avoir un cœur bien beau.

Virgile, qui, dans une cour corrompue, conserva son innocence, & vecût toujours avec tant de pudeur, n'auroit jamais honoré de la moindre estime la personne d'Horace, si ses mœurs eussent été celles d'un scelerat, ou d'un débauché méprisable. L'amitié de Virgile nous répond de la bonne conduite de son ami, qui vivoit avec lui dans une même cour, où ils partageoient les faveurs du Monarque.

Horace protegeoit, Hymen! tes loix austéres.
Horace, dans le célibat,

A 2 Impu-

* Descartes.
** Volume sous ce titre imprimé en 1728. à Cologne chez Pierre Marteau.

Imputoit le malheurs & les maux de l'état
Aux Romains indévots, aux Romains adultéres;
Quoique souvent Auguste & souvent Mecénas,
De Chevaliers Romains, faisoient des Ménélas.

Si le Poëte n'eut été lui-même exemt de crimes; s'il n'eut été d'une vie bien reglée;* il n'auroit jamais eu le front d'adresser aux Romains cette ode si superbe & si fulminante,** où le Poëte reproche aux grands, comme aux petits, l'indévotion & les sacrileges. Il faut avoir le cœur bien net, pour chanter sur un ton pareil, dans une grande cour, & dans une grande ville. Horace n'étoit point un étourdi, plein d'esprit, & privé de jugement. Il avoit sans doute des ennemis & des envieux; se feroit-il exposé à leur malice, à leurs récriminations; s'il eut été coupable des crimes, qu'il relançoit avec tant de vehemence? Son biographe (que ce soit *Suetone* ou quelque autre) eut tort de le peindre tout voluptueux, sur un simple *oui dire*, sur un *on dit*, sur un *on prétend.* † Mais quand il seroit juridiquement demontré, que bon Horace auroit eu un cabinet, tout garni de miroirs, où il *voyoit* ses belles: je ne vois point, que ces miroirs auroient pû multiplier ses fautes. Il faut être bien Capucin, pour dénigrer un Epicurien de la cour d'Auguste, à propos d'un cabinet garni de miroirs. Dans un cabinet pareil je voudrois enfermer ce Capucin-Pédant: il y verroit bien des animaux ridicules.

Horace eut, on l'avouë, Horace eut le courage,
De fronder, en sa cour, le crime dominant,

Mais

* *Integer vitae, scelerisque purus.*
** L'ode: Delicta majorum immeritus lues, Romane!
† Ad res venereas intemperantior *traditur.* Nam speculato cubiculo scorta *dicitur* habuisse disposita, ut quocunque respexisset, ibi ei imago coitus referretur.

Mais à la guerre, Horace, au printems de son age,
Ne fût qu'un vil fuyard, qu'un soldat tremblottant,
Sans point d'honneur & sans principes,
Le lâche, l'infame officier,
Abandonna son bouclier,
A la bataille de Philippes; *
Et c'est sur son propre narré,
Que nos braves savants tous l'ont déshonoré?

Bayle, ** cet écrivain si judicieux, s'est laissé entrainer par le torrent, sans consulter les loix de la critique. Ill declare Horace poltron, tout autant que le poëte *Alcée*, que le Romain s'efforçoit d'imiter. Il se pourroit, qu'à son exemple, Horace, heureux imitateur des Grecs, eut jugé à propos de se jouer de soi même. Mais doit-on prendre au mot un esprit ingénieux, & fin railleur, sur tout un poëte de cour, lorsqu'il se satirise si hautement? lorsqu'il s'accuse d'avoir un défaut honteux, qu'il ne sçauroit avoir, vû son état & sa conduite, & le poste auquel il est parvenu? Dans le langage des Dieux, qui s'accuse, s'encense quelquefois.

Oh! ne deviens point l'interpréte
D'un fin rieur, heureux poëte,
Docteur! si tu n'es que savant.
Redoute un sçavoir qui t'égare.
Souvent le bon-sens, quoique ignare,
Comprend mieux que l'esprit pédant.



* Lorsque la bataille de Philippes se donna, Auguste tourmenté par une hydropisie, s'enfuit, & malade resta trois jours dans un marais. Plin. L. VII. c. 45. Peut-être, pour consoler l'empereur de cette disgrâce, le poëte de cour feignit d'avoir subi, à la même bataille, une disgrace plus grande encore.

** En son dictionn. art, Alcée, remarq. B.

Dans une ode charmante,* adressée à *Pompejus Varus*, ( & ce Pompée ** n'étoit point un Misérable inconnu) le poëte chante sur un ton de camerade. Cette ode, si glorieuse pour son auteur, a toujours été mal comprise, mal commentée, & mal traduite, au grand déshonneur du brave poëte, & à la honte des Savantas, depuis le siécle d'Auguste. Voici comment le docte *Dacier* a rendu en françois, & passablement bien, le commencement de ce chef-d'œuvre, parti du noble cœur d'Horace. "Pompée, qui dans l'armée de Brutus, "avez souvent couru avec moi les plus grands dangers: "qui vous a donc redonné à Rome, à vôtre patrie, à "vos Dieux? Mon cher Pompée, le plus ancien de "mes amis, avec qui j'ai souvent passé la moitié des "jours les plus longs, à boire, couronné de fleurs & "parfumé d'essences de Syrie."

Après ce début, qu'un militaire déshonoré, & reconnu pour tel, n'auroit jamais osé hazarder: Horace dit à ce compagnon d'infortune militaire, selon la très savante traduction *Dacerienne*: "Je me sou-"viens encore de la sanglante journée de Philippes, "& de nôtre fuite *precipitée*, où j'abandonnay *lâche-"ment* mon bouclier, *après que la valeur eut été con-"trainte de ceder* &c. &c.„ Voila ce que j'appelle expliquer *lâchement* (en Latin; *non bene*) les vers d'un galant homme. Que ceux, qui entendent tant soit peu le Latin, en jugent sans prevention. † Dacier fait dire à Horace: Qu'il se *souvient* de la sanglante journée &c. La grande merveille! auroit-il pû

* Od. VII. L. II. *O saepe mecum &c.*

** C'étoit, comme on voit par la même ode, un officier, *longa fessus militia*, qui avoit du service.

† Pour en juger d'abord, sans chercher un Horace, citons le passage:

*Tecum Philippos & celerem fugam*
*Sensi, relicta non bene parmula,*
*Quum fracta virtus &c.*

pû ne point s'en ressouvenir, à moins qu'il n'eut eu perdu la memoire, avec le bouclier? J'ai subi, j'ai ressenti *avec toi, dit Horace à Pompée* la bataille de Philippes, & *nôtre* fuite *rapide*, où je laissai (où je perdis) *si mal* mon bouclier. Je n'entrerai point en des futilités critiques, pour prouver aux mânes du savant Dacier, que le *sensi*, la *celerem fugam*, que la *relicta*, que le *non bene* d'Horace, que tout cela, dis-je, est de l'Arabe pour les érudits, simplement érudits.

Il s'agit de sçavoir, si Horace, perdant ou jettant son bouclier, à la bataille de Philippes, réellement se déshonora, & fit l'action d'un lâche, suivant les mœurs ou l'usage de son siécle? Or c'est de quoi tous nos savants, & en *us* & en *es*, tombent unanimement d'accord. Ils se fondent sur l'ancienne discipline des Grecs & des Romains. Ces peuples déclaroient, *dit-on*, infame, & punissoient de mort le soldat, qui dans une action jettoit son bouclier, pour prendre la fuite.

Tout cela est vrai. Chez ces peuples si sages, "le "bouclier étoit regardé comme la piece la plus con-"siderable de l'armature; jusques-là qu'on lui don-"noit la préférence sur l'épée même. Il y avoit "peine de mort, contre le soldat, qui jettoit ou "abandonnoit son bouclier, *en combattant;* il n'y "en avoit point contre le soldat, qui jettoit son épée. "Cette difference, que les anciens mettoient entre "ces deux sortes d'armes, etoit fondée sur un senti-"ment, qui leur fait honneur, & qui est très propre "à nous donner une grande idée de leur humanité. "Ils plaçoient les armes defensives avant les offensi-"ves, pour donner à entendre, que, selon eux, des "hommes, pour vivre en societé & pour être utiles "les uns aux autres, peuvent bien se defendre, mais "ne doivent jamais attaquer."

 C'est

C'eſt ce qu'on lit dans une diſſertation * très bien écrite. Je remarquerai, qu'en certaines occaſions les anciens ne puniſſoient pas les ſoldats, qui jettant leurs épées, renonçoient enfin à l'eſpérance de vaincre l'ennemi déja victorieux. Mais que les anciens puniſſoient de mort & d'infamie les ſoldats, qui jettant leurs boucliers, renonçoient à l'eſpérance de ſe defendre, de ſe ſauver, & de conſerver à l'état de braves ſoldats & de bons citoyens. Quiconque, *durant un combat*, jettoit ſon bouclier, *pour s'enfuir*, commettoit, ſans contredit, une action infame & digne de mort. Le ſoldat, qui, après avoir bien combattu, après la perte de la bataille, dans une déroute génerale de l'armée vaincuë, jettoit enfin ſon bouclier inutile & incommode, pour n'être pas fait priſonnier de guerre, pour conſerver un combattant à l'état; agiſſoit en militaire ſenſé, & nullement en homme lâche.

Horace pouvoit & devoit donc, après la bataille de Philippes perduë, dans la déroute générale du parti de Brutus, abandonner ſon peſant bouclier, pour éviter par la fuite le malheur de tomber entre les mains des ennemis. Son action, bien loin d'être déshonorante, étoit abſolument conforme à l'humanité, à la politique, à la ſageſſe des Romains & des Grecs. C'étoit ainſi que le ſage Socrate, ce philoſophe militaire, qu'on n'accuſa jamais de poltronnerie, après la defaite de l'armée, commandée par le preteur *Laches*, prit la fuite avec ce General Athénien. Il n'eſt pas à croire, qu'en fuyant, ils conſerverent leurs boucliers, meubles bien ridicules dans une fuite, qui exige de la diligence.

Dacier, ** pour prouver que le poëte, qu'il traduit &

* Sur les boucliers votifs par M. l'Abbé de Maſſieu, voyez les Mem. de litterat. de l'acad. royale des inſcript. & bell. lettr. tom. I. p. 240. ed. d'Amſterdam. 1731.

** Notez que Dacier commença ſon Horace par une faute: faiſant

& qu'il commente, étoit un homme déshonoré, par une action infame, cite l'avanture d'un soldat de César en Angleterre. Ce brave garçon, voyant quelques officiers engagés dans un marais, où ils ne pouvoient soûtenir les ennemis, se jetta dans le marais, & dégagea les officiers par sa bravoure. Mais en repassant le marais, il perdit son bouclier dans la bourbe. César temoin de l'action, alloit avec des cris de joye accueillir & caresser ce jeune homme. Mais le jeune homme, les larmes aux yeux & la tête baissée, se jetta aux piés de César, & lui demanda pardon de la perte de son bouclier, resté dans la bourbe.

Que repondre à cette historie? Que le jeune homme avoit plus de bravoure que de bon sens. Que César avoit autant de bon sens que de bravoure. Qu'il ne déshonora point, qu'il ne punit point de mort le jeune homme. Que César eut raison de laisser au bouclier l'honneur, une fois attaché à cette arme, par une politique militaire. Que les soldats, resolus de devenir transfuges, annonçoient aux ennemis ce dessein, en jettant, *durant le combat*, leurs armes defensives. Que par cette raison, on attachoit au bouclier l'honneur & la gloire de celui qui le portoit, pour la defense de son corps, & pour la marque de ses sentiments fidéles.

Horace nâcquit à Venuse,
Enfant du fils d'un affranchi.

A 5 Sans

faisant d'anciens seigneurs d'*atavis regibus*. Mecenas cependant descendoit des anciens rois d'Etrurie. C'étoit peut-être de fort loin: mais qu'importe? Properce dit positivement:

*Maecenas eques Etrusco de sanguine regum.*

Dacier auroit donc pû épargner la dépense d'une remarque savante & fautive.

Sans s'être jamais enrichi,
Sans s'être illustré par sa muse,
Horace, sans appui, cet homme de commun,
S'éléva, sous Brutus au grade du Tribun!

Demandons maintenant, si, sans valeur & sans conduite, Horace, *sous Brutus*, se seroit élevé au rang des Tribuns legionaires? Pour le supposer, il faut déraisonner en homme de plume.

La chicane savante objectera peut-être, que dans le commencement nôtre guerrier s'est comporté à merveille; mais qu'à la bataille de Philippes, il se dementit, ou comme un poltron, ou comme un traitre.

A cette chicane je repondrois, que si mon heros eut pû être soupçonné de *couardise* ou de trahison; il ne se seroit jamais montré à la table d'Auguste. Un militaire flêtri n'ira point à une brillante cour, s'ériger en poëte satyrique. Comment auroit-on pû y souffrir l'approche d'un miserable? On sçait qu'Horace a été un favori de l'Empereur; un ami cheri de Mecéne; un collégue du vertueux Virgile: * néanmoins on s'obstine à le calomnier sans cesse! Pour fermer enfin la bouche aux pédans detracteurs: remarquons que nôtre poëte eut toujours l'estime publique d'*Asinius Pollion*, de ce grand homme de guerre, de ce grand homme de lettres. L'estime d'Asinius Pollion est, pour l'honneur d'Horace, une espece de sauvegarde. Asinius Pollion n'eût jamais honoré d'un regard le poëte de cour, s'il eût eu sur lui la moindre ombre d'une tache noire.

La reputation d'Horace étoit à Rome si bien établie, qu'au

* L'ancien dicton: Noscitur ex socio &c. Dis moi qui tu frequentes &c. seroit-il non recevable dans une apologie d'Horace?

qu'au rapport de Dacier même, il devoit suivre l'empereur en Espagne, où ce prince porta ses armes l'an de Rome DCCXXVI. Horace ayant alors près de quarante ans. Son ode à *Septimius*,* chevalier Romain, & qui devoit être son compagnon de campagne, est la preuve manifeste de la verité du fait. Ce Septimius, qu'Horace long tems après recommanda à Tibére, eut aussi les bonnes graces d'Auguste. Je demande donc derechef, si Horace, nommé pour accompagner Auguste en Espagne, auroit eu le cœur d'inviter Septimius à lui servir de camerade, si Horace, comme militaire, n'eut pas été en bonne odeur à Rome? Que les gens du monde decident, & que les Mathanasius se taisent. Refuter des critiques, est un vain amour-propre; confondre la calomnie est un devoir. Volt. disc. prelim. d'Alzire.

## APOSTILLE.

Avec une satisfaction plus que litteraire, je trouve une apologie d'Horace dans les œuvres** de M. *Lessing*. Ce beau génie a sauvé l'honneur du favori d'Auguste, avec une sagacité critique si admirable, que je voudrois volontiers traduire ici toute sa piece. De crainte d'effaroucher certaines belles, dont j'espere d'être lû, je dois modérer mon zéle. Je ne tempererai point ma joye de voir la cause de mon ami Horace, entre les mains d'un avocat vraiment habile. Je ne suis donc ni l'unique ni le premier defenseur d'Horace. Je me flatte, que d'autres critiques viendront au secours d'un poëte, calomnié par des savants, trop savants pour le comprendre. Que j'aye en attendant le plaisir d'asseurer ceux, qui n'entendent pas l'Allemand, que M. Lessing a sçû, bien mieux que moi,

* Ode VI. L. II. voyez l'Horace de Dacier T. II. à Paris 1691. p. 126. & seq.

** Imprimées en allemand, à Berlin 1754. v. T. III.

moi, justifier sa partie innocente. Heureux en conjectures très vraisemblables, M. Lessing soupçonne avec raison, que dans la vie d'Horace, quelque copiste aura sottement fourré le passage, sur la foi duquel on flétrit les mœurs de nôtre poëte. Il est presque visible, que ce passage ne doit être mis que sur le compte du méprisable *Hostius*. *Seneque*, qui par bonheur en parle,* & qui auroit pû s'en dispenser, favorise entiérement la conjecture. Il est tout naturel de présumer, qu'un copiste *interpolateur*, trompé par la ressemblance des noms de *Horatius* & de *Hostius*, a crû devoir embellir l'histoire d'Horace, par une anecdote gaillarde. La méprise n'est rien moins qu'étonnante, l'infame *Hostius* ayant vécû sous Auguste, aussi bien que le digne & brave *Horatius*.

Que par cet échantillon, on juge de la sagacité de M. Lessing. Tous les admirateurs d'Horace devroient le feliciter sur cette excellente apologie, écrite dans un goût charmant, qui la rend d'autant plus précieuse & agréable.

* *Legant docti caput XVI. l. 1. natural. quaest.*



SUR

# SUR
# A PHARSALE
## DE
# BREBEUF.

'illuftre Cardinal de Bernis * a daigné remarquer, que "Brebeuf, en embelliffant l'idée de Lucain "fur l'écriture, a donné, fans y penfer, une de-iition bien jufte de la poëfie.,,

*Phoenices primi, famae fi creditur, aufi*
*Manfuram rudibus vocem fignare figuris.*

C'eft de lui que nous vient cet art ingenieux,
De peindre la parole & de parler aux yeux,
Et par les traits divers des figures tracées,
Donner de la couleur & du corps aux penfées.

Je ne fçai, fi tous les habitans du Parnaffe trouve-t cette definition bien jufte & bien exacte. Ceris matadors prétendent, que les hommes ne fçau-ent donner une definition complete du langage des ux. Cela eft fier au moins, fi cela n'eft pas grand ridicule.

'illuftre Cardinal obferve enfuite, que ces vers de beuf fur l'écriture font fort eftimés; que cependant roifiéme de ces vers eft très foible; que le regles êtes de la langue ne font point obfervées dans le triéme: qu'il faudroit dire *de donner de la cou-* *&c.* & non pas *donner.*

Remar-

* oyez œuvres mêlées de l'Abbé de Bernis, difc. fur la poëfie.

Remarques très justes sans contredit. Le grand *Corneille*, qui devoit quelque chose à Lucain, * étoit si enchanté de ces vers de Brebeuf, qu'il auroit volontiers donné, à ce qu'il disoit, deux de ses meilleures pieces, pour les avoir faits. On les trouve cités, par des auteurs du premier rang; & ils sont réellement si beaux, qu'il est étonnant, que jusqu'ici personne ne se soit avisé de corriger la faute, qui dans le quatriéme, saute presque aux yeux d'un lecteur vulgaire.

Voyons s'il n'y auroit pas moyen d'y parvenir, sans refondre le quatrain, connu de tout le monde:

C'est de lui que nous vient cet art ingenieux,
De peindre la parole & de parler aux yeux,
*En donnant, par les traits des figures tracées,*
*Les plus belles couleurs & du corps aux pensées.*

On ne se flatte point, que S. E. M. le Cardinal de Bernis se contentera d'une correction si grammaticale, & si peu poëtique. S. E. sur cet article, est bien sévére, & *peut-être* trop delicate. Elle dit, "qu'il n'est "*peut-être* pas aisé de citer quatre vers françois, où "l'on ne puisse réprendre quelque défaut, ou desirer "quelque beauté."

Avec tout le respect, dû à ce Prince de l'eglise, on ose lui demander, quel défaut il pourroit réprendre, ou quelle beauté il pourroit desirer, en ces quatre vers suivants:

O mœurs du siécle d'or! o chimeres aimables!
Ne sçaurons-nous jamais réaliser vos fables?
Et ne connoitrons-nous, que l'art infructueux
De peindre la vertu, sans être vertueux? **

J'admi-

* Sur tout dans la mort de Pompée.
** Oeuvr. mêl. de M. l'Abbé de Bernis, épitre sur l'amour de la patrie, p. 36.

j'admirerois le *Scaliger* moderne, qui en ces quatre :s réprendroit un défaut, ou desireroit quelque uté omise. Dans les œuvres de M. l'Abbé de Ber-, quelques Allemands remarquent une faute d'im-:ssion, c'est dans l'*Epitre* aux Graces. Au lieu de *-maniques*, lisez, disent ils, *polemiques*. Seroit-il ficile à un compilateur judicieux, à fournir un am, recueil de quatrains admirables? En des ouvra-:, non à tort méprisés, on trouve souvent quatre :s très heureux, qu'on devroit sauver de l'oubli. homme d'esprit appelloit cela: *rencontrer quatre inces dans un fiacre.*

La Pharsale de Brebeuf, quelque ampoulée qu'elle t, charma d'abord la France entiere. Il faut croire, 'on poussa l'admiration trop loin, chose qui n'est int inouïe en France. Toujours *Boileau Despréaux* conçut tant de chagrin, qu'il se proposa de faire nber & Brebeuf & sa Pharsale. Dabord Boileau dressa directement *AU ROI* même. Il se plaignit vers S. M. du mauvais goût, regnant en son royau-:, dont Boileau vouloit le bannir.

*En tous lieux,* cependant, la Pharsale approuvée,
Sans crainte de mes vers, va la tête levée.

Ep. VIII.

*-il* au Roi, qui *cependant* n'ordonna point à la Phar-e, de marcher désormais la tête baissée. Dans l'art étique l'auteur exhorta les poëtes, de ne point aller *les pas de Brebeuf;*

· entasser sur les rives,
*De morts & des mourants cent montagnes plaintives.* *

Avis

Remarquons que Brossete, quoique tout prevenu pour Boileau, n'a pû s'empêcher d'exsuser l'hyperbole de Brebeuf,

Avis ſage & bien placé. Il falloit bien indiquer le grand défaut d'un poëme, dont le Public étoit trop épris.

Mais d'un autre côté, le devoir exigeoit, de montrer à ce même Public, que d'ailleurs la Pharſale françoiſe, quoique repréhenſible, contenoit des morceaux excellents, & que le traducteur de Lucain meritoit des eloges, Boileau, en toute occaſion, *ſatiriſoit* les Pharſales & leurs lecteurs; ſi bien que peu à peu ces derniers ſe deſioient d'eux mêmes, & s'en rapportoient à la decision du chantre de l'art poëtique. Les tragédies des Corneilles & de Racine, les comédies de Moliere, les ſatires de Boileau, & cent autres heureux ouvrages, qui nâquirent en foule vers ce tems-là, s'emparerent de l'attention & de l'admiration de tout les gens de lecture. On connoit la nation françoiſe. Cent jeunes Beautés, nouvellement arrivées, font bientôt oublier, aux François, d'anciennes connoiſſances & d'anciennes amies. La vieille Pharſale * perdit ainſi tous ſes partiſans, qui ſe laiſſerent débaucher par des Belles nationales. Ce fut alors, que ſur la foi de Boileau, on ſentit d'un commun aveu, l'enflure éxceſſive de cette Pharſale Eſpagnole-Romaine, devenuë encore Normande, entre les mains du traducteur Brebeuf, natif de Normandie.

Voilà l'hiſtoire de la Pharſale françoiſe, qu'on ne connoitroit plus, ſans les écrits de Deſpréaux. L'oubli eſt

beuf, dont il reſpecta la memoire, dans ſes Remarques ſur les œuvres de Boileau. En qualité de commentateur, Broſſette n'oſoit point louer Brebeuf.

* La vieille Pharſale n'eſt pas tant mepriſée en Angleterre. En 1720. à Londres on imprima en deux volumes in 8. *Lucan's Pharſalia tranſlated into Engliſh verſe by Nicol. Rove.* Cette traduction ne vaut pas, *dit-on*, celle de Brebeuf; & trouve pourtant des lecteurs, qui sont gens de goût.

est suivi du mépris, aussi sûrement, que l'automne est suivi de l'hyver; parce que les ingrats, pour sauver leur honneur, sont reduits à devenir injustes.

Le celébre P. *Tournemine*, indigné sans doute de voir, que sa chere nation, souvent amie des extremités, méprise aujourd'huy un poëme, qu'elle idolâtroit autrefois; vengea, dit-on, Brebeuf, des morsures de Despréaux. On ignore, comment l'habile Jesuite s'y prit; mais on sçait, que le préjugé, planté par Despréaux, subsiste. Peut-être ne sera-t-il jamais deraciné. Il faut neanmoins le combattre, puisqu'il est moralement, & peut-être metaphysiquement impossible, que des gens d'esprit puissent, au fond de leurs cœurs, mépriser *Lucain, & toute sa Pharsale*. Les Romains estimerent tant ce poëte, que Neron en devint jaloux, & lui fit couper les veines à l'age de 26 ans; Lucain étant entré dans la conjuration de Pison, pour se venger de cet Empereur jaloux, qui l'avoit maltraité. Il reste à décider, si le traducteur françois merite d'être lû encore. Il faut le lire, pour en juger; & non pas citer Despréaux. Ceux qui ne sont pas prévenus; ceux qui supposent encore, qu'un poëme historique (par conséquent nullement épique) sans le sécours des fictions, peut avoir son merite; ainsi que la Lusiade du Camoëns, & la Henriade de Voltaire; ceux qui lisent enfin plutôt pour nourrir le cœur, que pour chatouiller l'esprit, sont conjurés ici de lire, *seulement une seule fois*, la Pharsale françoise. On les avertit, qu'ils recontreront des *hape-lourdes*, avant que de déterrer des diamants. Mais on les prie de marquer d'un craïon les beaux passages.* Moyennant une peine

* A l'imitation des anciens Grécs. En lisant un livre, ils marquoient les endroits, qui leur plaisoient, ou qui renfermoient quelque chose de considerable, par un X, qu'ils mettoient en marge, & qui signifioit Χρηστὸν, c'est à dire,

peine si légére, on se fera, d'un poëme decrié, un beau recueil de morceaux sublimes, dignes d'orner la bibliotheque, & peut être même la memoire d'un galant homme.

Il est des tems si durs, si feconds en fléaux,
Qu'il faut lire Brebeuf, au lieu de Despréaux.[1]

A la satire contre la bonne ville de Paris, je préfére, par exemple, le passage suivant, sur l'excessive Puissauce de Rome.

C'est un arrêt des Dieux: une puissance extrême
Cede à son propre poids, & se détruit soi-même.
Le comble des grandeurs sappe leurs fondements,
Leur élévation fait leurs abaissements,
Et *le destin, jaloux des suprêmes puissances*,
Dans leurs plus hauts progrès trouve leurs décadences.
Rien de grand n'est durable &c. L. I.

Méprisera-t-on ces vers, parce qu'ils contiennent des verités? Quiconque se connoît en poësies, avouera que le *destin jaloux*, trop fort pour la plus haute eloquence, appartient uniquement à la poësie la plus noble.

Voici du second livre quatre vers, que S. E. Monf. le Cardinal de Bernis ne rejettera point;

Monarque tout-puissant, qui conduis les humains,
Pourquoi nous laisses-tu lire dans tes desseins,
Prévoir

dire utile. Ensuite ils decrivoient tous ces endroits, & en faisoient des recueils, qu'ils appelloient χρηστομαθείας, Recueils de choses utiles.

Prévoir nôtre infortune, aller à sa rencontre,
Et sentir ta vengeance, avant qu'elle se montre?

Voici une espece de priere *ejaculatoire*, qu'un fa-
eux Cardinal * auroit pû faire entrer en son breviaire
litique:

Ainsi, Dieu tout-puissant, quand le respect des loix,
Pour se faire écouter, n'a ni force ni voix:
Oppose la revolte à l'orgueil tyrannique,
Et la fureur privée à la fureur publique;
Quand le peuple révére un injuste pouvoir,
Fais un devoir pour lui d'oublier son devoir.

Le portrait de Jules-César est frappant. M. de Vol-
ire auroit pû s'en servir, en son Histoire de Charles XII.

César n'a pas encor ni cette renommée.
Ni cette experience & pleine & consommée;
Mais un esprit bouillant, enflé d'ambition,
Toujours dans les desseins, toujours dans l'action,
Pour qui la gloire même auroit de foibles charmes,
S'il ne la devoit point au pouvoir de ses armes,
Qui fait des ses lauriers l'ornement le plus cher,
Ne veut point les cueillir, mais veut les arracher. †



* le Cardinal de Rez.

† De toutes les editions diverses de la Pharsale de Brebeuf je ne connois que six editions, où ce vers se lit de la façon suivante:

*Mais qui veut les cueillir, moins que les arracher.*

Il me semble que ce vers louche ne quadrant point avec ses freres précédants, meritoit une petite reforme. Pardon, si je me trompe.

Prêt à faire ſervir & le fer & la flame,
Aux fortes paſſions, qui regnent en ſon ame,
Qui laiſſe aveuglément tyranniſer ſon cœur,
Tantôt à ſon eſpoir, tantôt à ſa fureur;
Eſprit impetueux, que l' audace commande,
Plus le deſtin lui donne, & plus il lui demande;
Et la faveur des Dieux, trop prompte à le ſervir,
Irrite ſon orgueil, au lieu de l' aſſouvir. &c.

Au peril de commettre un crime de léze-bon-goût, je déclare, que je préfere cette tirade de vers à l' ode Pindarique ſur la priſe de Namur. Voici encore une apoſtrophe, pour Boileau inimitable, apoſtrophe que les critiques, *rigoriſtes ou rigides*, improuveront ſans doute. Ces heros ne conſidéreront pas, qu' il eſt permis *à un poëte*, de mettre dans la bouche d' un heros paſſionné, qui éclate en reproches, des reproches qu' on n' oſeroit lui reprocher, à cauſe de ſa paſſion. N' importe, citons toujours l' apoſtrophe à Céſar:

Où penſes-tu, Céſar? tu vois que tes ſoldats
Rougiſſent de ton crime, & tu ne rougis pas!
Laiſſe enfin moderer la fureur qui te domte,
Et ſois honteux au moins de n' avoir plus de honte.

On peut, je l' avouë, on peut chicaner ſur ce dernier vers; mais, en mettant la main ſur la conſcience, ne doit-on pas convenir, qu'on connoit bien de gens, auxquels on pourroit, on devroit dire en conſcience, & par devoir;

*Soyez au moins honteux de n'avoir plus de honte.*

Si Brebeuf mort en 1661, à l' age de 43 ans, ne ſeroit venu au monde, qu' au commencement de ce ſiécle:

ècle : quel poëte, & quel traducteur en vers! Remarquons à son honneur & à sa gloire, qu'il est jusqu'ici encore l'unique François, qui ait traduit en vers un poëte ancien, avec l'approbation generale de ses contemporains. * Remarquons encore, qu'en son tems *nebuleux*, il eut à rompre la glace, n'ayant aucun modéle à consulter, & souffrant sans cesse d'une fievre maligne & opiniatre, qui le travailla pendant vingt ans. Sur ces considerations ne meriteroit-il pas, qu'on prit la peine de le rehabiliter? Le François, tant soit peu poëte, homme de genie & de goût, qui refondroit sagement la Pharsale; en corrigeroit les vers louches ou enflés, en retrancheroit certains endroits diffus, & tempéreroit sur tout les hyperboles: fourniroit à l'Europe un poëme historique, dont la lecture seroit aussi agreable que solide. Peut-on, par delicatesse de goût, condamner à un oubli éternel, un ouvrage en vers, rempli de morceaux, non moins touchants que celui cy?

Je sçai que les succès ne reglent pas l'honneur,
Que le solide éclat n'est pas dans le bonheur.
Lorsque d'un rien fécond nous passons jusqu'à l'être,
Le ciel met dans nos cœurs tout ce qu'il faut connoître.
Nous trouvons Dieu par tout, par tout il parle à nous,
Nous sçavons ce qui cause ou calme son couroux,
Et chacun porte en soi ce conseil salutaire,
Si le charme des sens ne le force à se taire.

B 3 Croyons.

* Toutes les nations estiment encore la description d'une forêt auprès de Marseille, dans un genre de terrible, qui plait par les grands coups de pinceau, qui le composent:

On voit auprès du champ une forêt sacrée,
Redoutable aux humains & des Dieux reverée &c.

Croyons-nous qu'à ce temple un Dieu ſoit limité?
Qu'il ait, en ces ſablons, plongé la verité?
Faut-il d'autre ſejour à ce Monarque Auguſte,
Que les cieux, que la terre, & que le cœur du juſte?

En verité, quand ce ne feroit que pour l'amour du beau ſexe, les François devroient rajeunir leur Lucain, & l'habiller dans le goût du ſiécle. J'en citerai encore quatre vers pour la bonne bouche:

Oui, ſi tôt que du corps la Parque nous delivre,
Commençant à mourir, nous commençons à vivre;
L'erreur change les noms, &, ſous un rude effort,
Croyant perdre la vie, on ne perd que la mort.

Guill. du Hamel a fait une diſſertation ſur les ouvrages de Brebeuf, où il a raſſemblé tout ce que les critiques ont dit en faveur de la Pharſale. Diſons quelque choſe ici du *Lucain traveſti* par le même traducteur. On a vû des litterateurs, qui ſe piquoient d'une grande connoiſſance de livres, & qui ne connoiſſent qu'à peine le titre de celui-cy. On ne le trouve plus dans les magazins de nos *Soſies*. Malgré bien de recherches, je n'ai jamais pû parvenir au plaiſir de voir ſeulement de loin ce Lucain, j'en ai la plus haute opinion: quoique j'aye une averſion raiſonnée, pour toutes les maſcarades de ce genre. "Le Lucain "traveſti eſt une ſatyre très ingenieuſe. Son deſſein "eſt de railler ces grands ſeigneurs, qui ne ſe ſepa"rent jamais de leur fortune, & qui ne ſe regardent "jamais qu'avec ces ornements, & cet attirail qui "les ſuit. Brebeuf y attaque encore ces ames baſſes "& ces eſprits foibles, qui s'attachent entierement "à leur grandeur. On ajoute, que la piece eſt rem"plie d'une raillerie enjouée, galante & ſpirituelle.,,* Si

* Voyez le ſupplem. de Moreri art. Brebeuf, edit. de Holl. 1716.

Si les continuateurs de *Moreri* ont parlé en juges éclairés & équitables: il faut avouer, que le public est bien injuste, contre son propre interêt. Il laisse perir une satire ingenieuse, contre les grands infatués de leur fortune, & contre les foux & les sots, qui s'attachent à ces grands: tandis que ce public ne se lasse point d'admirer des satires contre de petits ecrivains, insectes du Parnasse françois. On lit dans le Dictionnaire historique portatif, * que le *Lucain travesti* passe pour une satyre ingenieuse des grands, & de ceux qui flattent leurs vices; on asseure que c'est la meilleure piece de Brebeuf, & c'est précisement celle dont on ne sçait plus rien, & qu'on ne sçauroit plus deterrer.

Pour comprendre & pour expliquer les phénomenes litteraires de cette nature: il ne faut pas consulter nos oracles. Il faut s'adresser au caustique *Martial.* Il prétend, que l'ouvrage, qui doit vivre, a besoin d'un genie tutelaire.

*Victurus genium debet habere liber.*
L. VI. Ep. LX.

Cela est si vrai, que sans les efforts genereux de l'illustre *Addison*, le Paradis perdu de *Milton*, pour les Anglois mêmes, seroit réellement un Paradis perdu. Il falloit toute la sagacité de l'ingenieux Addison; il falloit la profonde erudition d'un Docteur *Bentley*, pour convaincre la nation angloise des beautés sublimes d'un poëme anglois. Les genies tutelaires de Milton, ** furent obligés de recourrir aux exagérations mêmes, pour parvenir seurement à leur bût. Ils excusérent en Milton les défauts les plus inex-



* de Mr. Ladvocat art. Brebeuf, edit. de la Haye 1754.
** auxquels se joignirent ensuite deux sçavants libraires, pere & fils, les Richardsons.

inexcusables : & Bentley fit enfin imprimer une edition du Paradis perdu, d'un format semblable à celui de son *Horace*, de son *Phedre*, & de son *Terence*, avec des corrections & des notes, dans le même goût.

Sans pousser si loin la chose, je le repéte, il seroit aisé de faire de la Pharsale de Brebeuf, un poëme historique, qui effaceroit nombre de tragedies tirées de l'histoire, & qu'on lit avec une avidité surprenante.

# OBSERVATIONS NE'ES, D'UNE OBSERVATION DE TREVOUX.

L'an de grace 1734, l'oracle de Trevoux fit l'observation litteraire, que *dans presque toutes les langues connuës le mot SAC est le même.* * J'ignore si cette observation curieuse a eu, pour le public, toutes les graces de la nouveauté. Je me souviens, qu'on eut soin d'enrichir mon esprit de cette remarque, il y a plus d'un demi siécle. Sans être trop temeraire, en fait de conjectures critiques, on peut présumer, que l'observation n'a pû manquer de sauter aux yeux d'*Ambroise Calepin*, de laborieuse memoire. Son pésant Dictionnaire fût imprimé en 1503. On y voit en latin, ce qu'on vient de lire en françois. Calepin

* Memoires de Trevoux, mois de Mars 1734.

lepin avertit seulement, qu'en Pologne le *Zac* signifie un Cuistre du païs latin.

L'aimable & savant auteur du traité de l'Opinion,* n'a pû s'empecher de remarquer ingenieusement la remarque. Voyons comment il s'explique là dessus en Historien de l'Opinion, (il cite les memoires de Trevoux.)

Une observation *plaisante* est, que dans presque toutes les langues connuës, le mot *Sac* est le même. "Ce que quelques-uns ont attribué à ce que les ou-"vriers de la tour de Babel, étant obligés de se dé-"mander entre eux, & de reprendre leur sac, dans "le tems de leur separation; Dieu permit qu'ils s'en-"tendissent sur ce point seulement, & ce mot de la "langue primitive fut conservé, & a passé depuis dans "toutes les langues."

Quel mortel hardi voudroit s'inscrire en faux, contre cette permission divine? Il est constant, que Dieu a consenti, & consent encore, à la conservation des *sacs*, en tant de langues diverses & si differentes, Si le célébre *Leibnitz* eût assez vecu, pour établir dans le monde savant sa langue universelle: probablement il auroit conservé le *Sac*, même sans en demander la permission de Dieu; *sub spe rati.*

Mais quel Theologien habile voudra bien nous apprendre, pourquoi Dieu permit, & permet encore, que les vilains *Scorpions* jouïssent tranquilement de la même gloire? Sans avoir eu pour précurseur Ambroise Calepin, j'ai l'honneur d'observer ici le premier, que *dans presque toutes les langues connuës* (excepté la langue hebraïque) *le mot Scorpion est le même*, le



* T. I. livr. I. ch. 3. des auteurs.

même animal venimeux, que *Pline* nous depeint, * *semper cauda in ictu;* c'est peut-être sa devise. Le Σκορπίος des Grecs est le *Scorpius* ou le *Scorpio* des Romains; le *Scorpione* des Italiens; l'*Escorpion* des Espagnols & des Portugais; le *Skorpion* des Polonois; le *Scorpio* des Hongrois, des Bohemiens, des Illyriens & des Esclavoniens. C'est le *Scorpion* des Anglois; le *Scorpioen* des Hollandois; le *Scorpion* des François; le *Scorpion* des Suisses, des Allemands, des Danois & des Suédois, des Moscovites mêmes. Ce ne fût que chez le peuple de Dieu, que le scorpion eut un autre nom, celui de *Hakráb*.

Voilà ce qu'on appelle une observation de fraiche datè! Elle me donneroit sans doute un certain relief dans la république des lettres, si j'étois en état de lui apprendre, par quel motif Dieu permit au Scorpion, de se fourrer en toutes les langues, à l'exemple du *Sac*, à la confusion de Babel. Mais quand on n'est pas Theologien de profession: on est dispensé de deviner tous les motifs de Dieu. Hazardons une conjecture simplement litteraire, & toute naturelle encore.

Le Scorpion ayant eu l'honneur, (la chose est connuë) de devenir l'un des douze signes du Zodiaque, sous lequel le soleil passe au mois d'Octobre: il s'est ouvert facilement un chemin en toutes les langues, sans changer de nom. Le Scorpion, en cette qualité, se léve au même tems, que le signe d'*Orion* se couche, à cause de leur inimitié, dit l'Astronomie ancienne. Orion, chasseur impitoyable, ayant osé défier toutes sortes de bêtes: la terre lui suscita un scorpion enorme, qui le mordit au pié, & dont il mourut. Homere attribue la mort d'Orion, grand Astronome encore & fils de Neptune, à la jalousie de Diane, qui fit sortir de la terre le scorpion assassin. Diane, fachée ensuite

* Hist. natural. L. XI. C. XXV.

ſuite d'avoir ôté la vie au bel Orion, aimé de l'Aurore, obtint de Jupiter, qu'il fût placé dans le ciel, où il forme la plus brillante des conſtellatious.* Mais Jupiter y plaça encore le Scorpion, meurtrier d'Orion, pour marquer aux hommes, qu'ils ne doivent point ſe vanter au deſſus de leurs forces.**

Ne ſoyons donc plus ſupris, de ce que le Scorpion, placé par la Theologie payenne dans le ciel, devint enſuite un ſigne du Zodiaque. Conſultons nos Almanacs: nous y verrons ce *Scorpion,* en toutes nous langues *Scorpion,* d'après les Aſtronomes de la Grece.

Ici on me demandera ſans doute: pourquoi les autres ſignes du Zodiaque n'eurent pas la même deſtinée? Je répondrai ſincerement, que je n'en ſçai rien. Si la fortune a eu une prédilection, pour l'unique inſecte venimeux du Zodiaque: à ce goût, je reconnois la fortune.

Le lion, autre ſigne du Zodiaque, n'a pourtant pas lieu de ſe plaindre là deſſus. S'il ne jouit pas entiérement de la prérogative; qu'il ſe contente d'être le Roi terrible de tous les quadrupédes!

Paſſons à une autre obſervation de mon crû, & dans le même genre. J'ai encore ici l'honneur d'obſerver le premier, que *dans presque toutes les langues connuës* (excepté la langue hebraïque) † *le mot Elephant eſt le même.* Cet animal etranger, ſi brave, ſi chaſte, ſi genereux, eſt l'Ελέφας des Grecs; l'*Elephas* ou l'*Elephantus*

* v. Dictionn. de Mythologie par M. l'Abbé Declauſtre, art. Orion.

** v. le Dict. de Moreri art. Scorpion, où l'on cite Hygin poëte aſtronome.

† Dans le premier livre des Rois X, 22. on trouve le mot *Schen-habbim*, qu'on traduit ordinairement par yvoire ou dents d'Elephant. Bochart veut, que les anciens Hebreux ayent appellé les Elephants *Kahabim*, & ſelon d'autres; au ſingulier *Hab*, un Elephant.

*phantus* des Romains; l'*Elefante* des Portugais, des Espagnols & des Italiens; l'*Elephant* des Anglois & des François; l'*Olyfant* des Hollandois; l'*Elephant* des Suisses, des Allemands, des Danois, des Suedois; l'*Elefant* des Polonois, des Hongrois, des Bohemiens, des Illyriens & des Esclavoniens. C'est encore, si je ne me trompe, l'Ελέφας des Russiens.

Cette observation m'immortaliseroit sans contredit, si je sçavois montrer, comment l'Elephant, sans avoir jamais été signe du Zodiaque, a pourtant sçû tomber victorieusement en toutes nos langues. Disons toujours quelque chose, à la maniere des Savants.

Dans Homére on ne trouvera point le mot Elephant, quoiqu' Homére fasse mention de l'yvoire, * c'est à dire des dents de l'elephant, animal par consequent connu du chantre d'Achille. L'Elephant, chez les Anciens, fût pris pour le symbole de l'éternité, à cause de sa longue vie. On le prouve par une medaille de l'Empereur *Philippe*, où l'éternité est designée par un elephant, monté d'un petit garçon, tenant des flêches à la main. Dans le royaume de Bengale les elephants blancs jouïssoient des honneurs de la divinité. . . En voilà assez, pour concevoir leur fortune, parmi les hommes. Un animal, adoré comme un Dieu dans les Indes, pût aisement conserver son nom propre, parmi les peuples de l'Europe. **

En Carthaginois l'elephant s'appelloit cependant *Cesar*. Ce fût pourquoi *Jules Cesar* fit frapper des medailles, ou de la monnoye, où l'on mit la figure d'un elephant, avec le mot *Caesar*, qui signifie également son nom en Latin, & celui d'elephant en Carthaginois.

Consul-

* *Odyssea* L. IV. v. 73 & alibi.

** Temoin encore le *Crocodile* adoré en Egypte. La ville d'Arsinoé, par devotion pour cet animal Dieu, prit le surnom de *Crocodilopolis*, ville des Crocodiles.

Consultons les Historiens & les Naturalistes. Ils s'épuisent en éloges sur les sages elephants. Pour rencherir sur les anciens, chose rare & difficile, observons, dans le train d'observer, que la providence même s'est declarée en faveur des elephants. * La providence les dispensa de servir les hommes, dans les guerres, qu'ils s'entrefont en tigres.

A propos des tigres: ils seroient en droit de se plaindre, si je n'observois pas à leur honneur, qu'*en presque toutes les langues connuës le mot Tigre est le même.* C'est de quoi la *Panthere* se vante encore; mais c'est aussi de quoi les savants ne seront pas surpris. Le tigre & la panthere accompagnent souvent les monuments de Bachus & des Bachantes. On voit quelquefois des tigres, aux pieds de ces Bachantes. La panthere fût l'animal favori du Dieu* de treille, parce que, dit *Philostrate*, des nourrices de Bachus avoient été changées en pantheres, ou, selon d'autres, parce que ces bêtes aiment les raisins. La panthere fut aussi un symbole du Dieu Pan. On croit même, que son nom en a été formé, Πανὸς θὴρ, la bête de Pan. En effect les Allemands l'appellent *Pantherthier.* Les Suedois & les Danois ajoûtent de même au *Panther* le mot *Dyyr*, c'est à dire, animal ou béte, en leur langage. Il n'est donc pas fort surprenant, que les tigres & les pantheres, animaux favoris du Dieu de la Vigne, & du Dieu de tous les Campagnards, sans changer de noms, ayent été reçus en toutes nos langues.

La chose est si naturelle, que le Δράκων, le Dragon des Grecs, autre animal consacré à Bachus & à Minerve encore, n'a pû manquer d'avoir presque le même sort. Si

* Les pauvres chevaux seroient bien heureux d'obtenir la même dispense. Il seroit à souhaiter, que les guerres ne se fissent que par des marionettes,

Si les Hongrois & les Polonois * n'ont pas jugé à propos de lui laiſſer ſon nom Grec, qui ſignifie un gardien, un ſurveillant, un clair-voyant; les autres peuples de l'Europe ſont reſtés fideles à la Mythologie Grecque, & s'en ſont très-bien trouvés. Les Anglois & les François ne s'aviſeront jamais d'*angliſer* & de *franciſer*, par exemple, les figures de la rhetorique. Ils ne banniront point les termes Grecs de leur geometrie & de leur anatomie. Les Eſpagnols & les Italiens ſont dans le même goût; tandis que les peuples du Nord, & principalement les ſavants de l'Allemagne, en penſent tout autrement. On ne les blâme point de chaſſer, & de leurs diſcours & de leurs écrits, les mots étrangers abſolument pour eux; ils auroient tort de les admettre d'avantage, dès qu'ils ſont aſſez riches pour s'en paſſer. On ne pèche que par un excès de delicateſſe. Les Allemands conviennent, que dans le ſiécle paſſé, leurs devanciers ſe rendirent ridicules, préciſement à force d'être des *Puriſtes*. Eſt-on bien eloigné de rétomber dans la même affectation? Lorsqu'à un mot Grec, ſonore & harmonieux, on prefere une periphraſe longue & dure, & ſemblable à une definition ſcholaſtique: ce n'eſt pas du bon goût qu'on ſe rapproche.

La babiole, qu'on vient de lire, n'eſt qu'une pure babiole. Cependant elle demontre, elle prouve, que réellement *dans presque toutes les langues connuës pluſieurs mots ſont les mêmes;* malgré les petits changements, cauſés par les idiomes différents, & par les prononciations diverſes. De cette verité il reſulte, que bien d'autres mots, grecs ſurtout, pourroient être les mêmes, dans toutes les langues, & dont chaque langue, ſelon ſon genie, s'accommoderoit à merveille.

* Les Polonois appellent le Dragon *Smok*; les Hongrois *Sárkáni*.

veille. Les *Sacs*, les *Scorpions*, les *Elephants*, les *Tigres*, les *Pantheres*, en font autant de temoins irreprochables. La langue grecque, la plus belle des langues, est la plus propre, à fournir des mots, egalement convenables à toutes les nations de la terre.* La langue grecque est cette femme, qui, morte depuis tant de siécles, ne laisse pas de mettre toujours au monde des enfants, que tout peuple vivant adopte encore. Pour prouver le fait, on ne citera que l'*Electricité*.

L'arithmetique, la botanique, l'hydraulique, l'hydrostatique, la logique, la metaphysique, la mnémonique, l'optique, la physique, la pneumatique, la rhétorique, la statique, &c. toutes ces belles Grecques perdent furieusement, dès qu'on les *dégrecise;* qu'on me passe cette expression, puisque je n'en sçai point de plus *energique.* Quel traducteur aura jamais l'honneur de donner aux mathematiques un autre nom, seulement tant soit peu supportable? Il est plaisant de voir, comment, dans le Nord, les Puristes se tourmentent, pour ne point recevoir des mots grecs, reçûs à bras ouverts, par toutes les nations du Sud.

En dépit de leurs efforts, il est à parier, que l'*Electricité* se glissera tout doucement en toutes nos langues. Les Rabbins mêmes, en qualité de Physiciens, *hebraïseront* cette electricité, qui fait tant d'honneur à nôtre siécle.

Mais finissons la babiole, par une observation galante, agreable, & cependant toute fondée sur la mythologie & sur la verité à la fois.

La

* On les défie, par exemple, de substituer un mot supportable au mot grec d'UTOPIE. Il signifie un lieu, qui n'existe nulle part, qui ne se trouve en aucun endroit du monde.

La Rofe, la reine des fleurs, étoit particulierement confacrée à Venus, parce que la rofe avoit été teinte du fang d'Adonis, qu'une des fes épines avoit bleffé : ce qui avoit fait changer en rouge la couleur blanche, que cette fleur avoit avant cet événement. La mythologie finit ici. La verité nous apprend, que la fleur en queftion, blanche ou rouge, portoit chez les Grecs le nom de Ῥόδον, temoins tous les Dictionnaires.

Temoins tous les Dictionnaires, toutes les nations de l'Europe prirent le parti de conferver & de retenir le nom grec de la fleur; en rendant fa terminaifon aû vrai de beaucoup plus douce à nos oreilles, à l'exemple louable des Romains, qui nommerent cette fleur *Rofa*.

Depuis cette epoque, les *Rofes* font *Rofes* par tout, au moins en Europe. La rofe, confacrée à Venus, pouvoit-elle ne point devenir la reine des fleurs? Eft-il étonnant, que fon nom facré foit le même chez tous les peuples civilifés?

Regne, ô fleur de Venus! fois, même jusqu'en France,
Le fymbole éternel du fidele filence!



EPI-

# EPIGRAPHES,

QU'ON

POURROIT METTRE

AUX FRONTISPICES

DE QUELQUES

LIVRES FRANÇOIS.

- - - *Materiae tanta abundat copia,*
*Labori faber ut desit, non fabro labor.*

PHAEDR.

Sans être né absolument Critique, comme *Pope* l'ose prétendre, il est permis de tracer sur le papier l'impression, qui nous est restée, du merite ou du démerite d'un ouvrage, que nous venons de lire. Peut-être seroit-il à souhaiter, que les jeunes gens s'imposassent cette tache de bonne heure. Quand on se vouë à la lecture, il faut se mettre en état de se rendre compte de sa lecture; il faut se sentir digne au moins de posseder une petite Bibliotheque choisie.

Pour se rendre cette petite Bibliotheque encore plus précieuse: je voudrois que le possesseur prit la peine, d'écrire de sa propre main ses propres jugements, à la tête de ses livres les plus notables. On a connu des savants du premier ordre, qui n'y manquoient que rarement. * Au moyen de cette methode, on se prépare, on se ménage de loin, des plaisirs & des agré-

* Le célébre Patru apostilloit tous ses livres. v. Richelet Diction. au mot apostiller. V. un autre exemple dans le Journ. des Savants 1748. Sept., p. 5.

agréments aussi sensibles que solides. De quelque heureuse memoire qu'on soit doué: à force de lire, on oublie à la fin, jusques à leurs titres mêmes, certains livrets, qui, quoique instructifs & amusants, n'ont fait sur nous qu'une impression passagere. A-t-on eu la précaution de les noter en quelque façon, à peu près comme les marchands marquent les prix divers de leurs marchandises diverses: a-t-on mis à leurs têtes quelques vers anciens ou modernes, propres au moins à nous rappeller des idées? L'epigraphe suffit, pour nous rafraichir la memoire, & pour nous indiquer le prix, ou la valeur intrinséque, de ces brochures, deja entierement oubliées. On sçait alors à quoi s'en tenir; on n'est point exposé à reprendre une mauvaise lecture.

Au moyen de la methode, nous prouverons à ceux, auxquels nous cederons un jour nos livres, comme quoi ces livres ont été lûs de nous. Que nous ne nous sommes pas contentés, de les passer souvent en revuë, comme des soldats de parade, *milites ostensionales*. Les épigraphes écartent tous les soupçons de cette nature. Peut-être ces épigraphes augmenteront, à nôtre honneur, le prix de nos livres, aux yeux de ceux, qui les posséderônt après nous. On paya cherement tous les livres de *Bayle* & de *le Clerc*, marqués de quelques sentences, ou apostillés par ces grands critiques.

Sans être un Bayle, sans être un le Clerc, on doit être en état de juger sainement des livres, qu'on possede, ou confesser de bonne foi, qu'on ne merite point de les posseder. "Tout lecteur est juge d'un livre "qu'il lit; autrement il n'est pas digne de lire," dit le fameux Abbé *des Fontaines*. Sur tout l'homme de lettres, qui jouit d'un certain loisir, a tort de manquer le plaisir de juger. J'ose l'inviter, à coucher sur

le

le papier les jugements qu'il porte de certains ouvrages, susceptibles d'un jugement en peu de lignes.

Dans l'esperance de gagner un bon nombre de sectateurs, je farcirai d'Epigraphes ce volume de Babioles. On supplie le lecteur, de ne point prendre pour autant d'Epigrammes françoises les petites piéces qu'il và lire. Elles ne sont, tout au plus, que des Epigrammes à la Grecque. Les pensées en sont simples & naturelles, sans finir par un trait piquant ou ingénieux, comme celles de *Martial* & de ses imitateurs. La rime étant une esclave, qui ne gêne jamais son maître: je me suis permis l'amusement de rimer ces Fanfreluches litteraires. Il me semble, qu'en les mettant en vers, on n'en altére point l'essence. Mais il ne faut pas les lire tout de suite. Elles fatiguent, à la longue, & les yeux & l'esprit du lecteur le plus robuste. Je prévois encore, que la prémiere portion de ces Epigrammes à la Grecque, ne sera rien moins que ragoûtante. Elle ne roule, que sur des ouvrages connus de tout le monde, depuis que tout le monde se mêle de lire. Cependant, comme il n'est pas ici question de plaire ou d'amuser, & qu'on ne songe qu'à mieux developper son idée, par des exemples capables d'animer: on court volontiers le risque d'être ennuyant, sur l'espoir de devenir utile.

Au reste, on n'ignore point, que de grands litterateurs se sont declarés contre les Epigraphes, avec une precision si vehemente; qu'on auroit tort de songer à les convertir. Ils sont, dans la libre republique des lettres, en droit d'appeller ma methode, l'EPIGRAPHOMANIE.

# EPIGRAPHES.

## Devant les Essais de *Montaigne*.

Montaigne, philosophe, esprit vrai, galant homme,
Nous traçant sont portrait, peignit le cœur humain.
En ces Essais Gaulois on trouve un Magazin
Et de fleurs & de fruits de la Grece & de Rome.

## A la tête des Oeuvres de *Balzac*, 2 Tomes in folio.

Malgré l'enflure & l'hyperbole,
Ce grand ouvrage est une école ;
Tant il est vrai, que le bon or
Souffre assez d'alliage, & garde un prix encor.

## Devant les Lettres de *Voiture*.

Cy git, en sa sepulture,
Le merite tout nud du bel esprit Voiture.

## Devant les Lettres de *Guy Patin*.

Ne méprisons pas Guy Patin,
Bon diable, mauvais medecin.
Il eût du monde, & peu de lettres ;
Mais de son tems hardi moqueur,
Il eût constamment en horreur
Et l'antimoine & certains prêtres.

Devant

## Devant les Lettres de Messire *Roger de Rabutin* Comte de *Bussy*.

Lisons Bussy Rabutin,
Esprit d'une bonne trempe.
Il faut le quitter soudain,
Dès qu'en vers ou prose il rampe;
J'aime mieux ma mie, au gué,
La cousine Sevigné.

## Devant le Livre des Maximes du Duc de *la Rochefoucauld*.

Ne trouver que le vice au fond du cœur humain,
Est-ce avoir l'esprit juste? est-ce avoir le cœur sain?

## Devant les Lettres Provinciales, (de *Pascal*.)

Pascal, sans géométrie,
Montre, de quel dard poli
S'arme la plaisanterie,
Contre l'esprit de parti;
Pour combattre cet Hercule,
Qu'on le rende ridicule.

## Devant les Sermons du Pere *Bourdaloue*.

Le Corneille de la chaire,
Tonne, Bourdaloue! en toi,
Et l'esprit de la Bruyére
Prêche en peintre ici la foi.

## Devant les Sermons du Pere *Cheminais*.

L'art de toucher, l'art de plaire,
Ici brillent à jamais.
Le Racine de la chaire,
C'est toi, Pere Cheminais!

## Devant les Avantures de Telemaque, par M. de *Fénelon*.

Relisant ce Roman, Phebus melancolique
S'étria: Que n'en fis-je un vrai poëme epique!

## Devant les Caracteres de *Theophraste* & de *la Bruyere*.

Quel peintre transcendant! Theophraste moderne!
Pour éclairer son cher Paris,
Du vieux Cynique mal appris,
Il n'emprunta point la lanterne;
Pour faire aimer le vrai, les mœurs & les devoirs,
Il se mit sur le corps d'innombrables miroirs.

## Devant la Princesse de *Cleves*.

Roman si cher, & non à tort,
Te conçoit-on? j'en doute fort;
Pour te goûter, pour te comprendre.
Il faut un esprit fin & tendre.

## Devant les Oeuvres de *Quinault*.

Pour exprimer enfin un Auteur sans défaut,
La raison dit Virgile, & le cœur dit Quinault.

Devant

## Devant les Oeuvres de *Moliere.*

Du Terence françois, que la muse est savante!
Heureux, s'il n'eut pas trop consulté sa servante.

## Devant les Oeuvres de *Pierre Corneille.*

Conserve, ô Melpoméne! en ces nobles archives,
Tes titres ainsi que tes droits.
Que les heros & que les rois
Y puisent à jamais les leçons les plus vives!

## Devant les Oeuvres de *Thomas Corneille.*

Grand peintre, mauvais coloriste!
On te souhaite, bon Thomas!
Un correcteur, habile Artiste,
Pour rébroder tes canevas.

## Devant les Oeuvres de *Jean de Racine.*

L'Euripide françois, rival du grand Corneille,
Poussa, plus loin que lui, l'art d'arracher des pleurs.
Prennez y garde, jeunes cœurs!
Si l'amour dort en vous, Racine le reveille.

## Devant les Fables de *la Fontaine.*

O fables! quelle main habile
Vous portera jamais l'encens qui vous est du?*
Aux quatre ages de l'homme également utile,
Le Phedre des François vit, comme il a vécû.



* L'illustre Despréaux, dans son art poëtique, n'a pas eu le courage de faire mention des Fables de la Fontaine.

Devant les Contes de *la Fontaine*,

Contes! devroit-on vous lire,
Deux & trois & quatre fois?
Quand l'eſprit ſçait l'art de rire,
Le cœur n'entend point ſa voix.

Devant les Oeuvres mêlées de *Saint Evremond*, III. Vol. in grand 4.

De mille & mille vers createur trop fécond,
Saint Evremond! tes fils, pour toi, font peu de choſe.
Sans ta fille, leur ſœur, ſans ta divine proſe,
Que ſerois-tu, Saint Evremond?

A la tête des Nouvelles de la Republique des Lettres, en onze petits volumes, par *P. Bayle*, depuis 1684. jusqu'en 1687.

Dictateur de ſa République,
Bayle, en devint le gazetier,
Pour montrer, comment l'art critique
Doit annoblir ce grand metier;
Aujourd'huy, que chaqu'un s'en pique,
Plus d'un journal eſt journalier.*

Devant

* Voyez, p. e. le Journ. Encyclop. mois de Mars 1758. art. Pruſſiade p. 117. où M. de Sauvigni n'eſt qu'un miſerable ſans talent. Au mois de May 1758 dans les Nouv. littèr. p. 149. Mr. Sauvigni eſt né avec des talents &c. &c.

## Devant le Voyage du Monde de *Descartes*, (par le Pere *Daniel.*)

Sur les pas de Bacon, Descartes découvrit
Un monde tout nouveau, pour la philosophie,
Et semblable à Colomb, de ceux qu'il enrichit,
Il ne s'attira que l'envie.
Descartes triompha; chef de secte aujourd'huy,
Le grand Newton, à peine, est au dessus de lui.

## Devant les Poësies de Madame *Dés-Houlieres.*

On voulut, tendre Dés-Houlieres!
Te dépouiller de tes moutons:
Freron, seduit par des soupçons, *
Te mit au rang des plagiaires;
Si tu vivois, tous les Frerons
Voudroient devenir tes moutons.

## Devant l'Iliade & l'Odyssée d'Homere, par Md. *Dacier.*

Savante enfant d'un savant pére,
Docte moitié d'un docte époux!
O combien de savants, sans vous
Vivroient, en France, sans Homere!
O combien de pédants grecs, dans leurs Galétas,
Courtisent la Dacier, & ne s'en vantent pas!



* La gloire de la Dés-Houlieres a été sauvée par un anonyme galant homme. v. Biblioth. impart. Sept. Octob. 1754. Tom. X. deux. part. art. IX. p. 278.

## Devant les Oeuvres d'Horace, par Mr. *Dacier*, en X. Vol.

Sous cet énorme commentaire,
Et qu'on ne sçauroit qu'approuver,
A peine sçait-on retrouver
L'ami de Mecenas & l'amant de Glycere;
Pour tracer son portrait, pour le mettre en son jour,
Il faut hanter le monde & le sexe & la cour.

## Devant les Vies des Hommes illustres, de Plutarque, par M. *Dacier*, en IX. Vol.

Partisans d'Amiot! qu'un Plutarque nouveau,
Chef-d'œuvre de Dacier, pour vous soit encor beau.
Aujourd'huy, dans l'Europe, il n'est plus de Monarque,
Qui ne doive rougir, s'il ne lit pas Plutarque.*

## Devant le *Lucien* d'*Ablancourt*.

C'est la belle
Infidele; **
Il faut néanmoins l'aimer.
On s'étonne,
Que personne
N'ose encor la reformer.

Devant

* Louis XIV. n'aimant point le François d'Amiot, l'illustre Racine lui lisoit Amiot, en le traduisant d'abord en langage moderne.

** Cette traduction eut d'abord un applaudissement si general, qu'on la nommoit, par excellence: la belle infidele.

Devant la Satyre de *Petrone*, ſuivant le nouveau Manuſcrit, trouvé à Bellegrade, en 1688.

Pauvre Nodot! ton Petrone
Eſt un brave Hongrois; il ne trompe perſonne.

Devant les Oeuvres de *Boileau Deſpréaux*.

Horace, dans l'art poëtique,
Ailleurs trop ſouvent Juvenal,
Boileau, ce maître ſatyrique,
Traita le beau ſexe aſſez mal.
Excuſons le Héros du Pinde;
Au lieu de diſtiller du miel,
Belles! s'il verſa tant de fiel,
Ce fût la faute d'un coq d'Inde. *

Devant le grand Dictionnaire hiſtorique de *Moreri*.

Cahos d'articles trop vulgaires,
Recueil de fautes & d'erreurs,
Vous reſtez, ſous vos correcteurs,
Au rang des prêtres néceſſaires.

Devant le Dictionnaire hiſtorique & critique de *Bayle*.

Pour le monde litteraire,
Quel oracle à conſulter!

La

* v. le Nouvell. œcon. & Litter. Sept. & Octob. 1757. T. XVI. p. 200-217.

La cenſure atrabilaire
Cherche envain à l'inſulter:
Bayle eſt, pour inſtruire & plaire,
Apollon & Jupiter.

## Devant l'Entendement humain de Locke, traduit par M. *le Coſte*,

Entendement humain! tes bornes ſont préſcrites,
Locke t'en montre ici les étroites limites;
Si l'orgueil, priſonnier, demande à les franchir,
Il n'eſt qu'un ſeul moyen: celui de bien mourir.

## Devant les Oeuvres de M. *de Fontenelle.*

En chaque ouvrage, en chaque écrit,
Et philoſophe & bel eſprit,
Fontenelle eſt toujours aimable.
Univerſel, par tout égal,
N'imitant point, original,
Il ſe rendit inimitable.

## Au frontiſpice du Temple de *Gnide.*

Temple éternel, dont Monteſquieu
Fût l'architecte, & puis le Dieu.

## Devant les Memoires du Comte de Grammond, par *Hamilton.*

Mieux que contes, mieux que fables,
Ici mille Riens aimables
Nous font cherir Hamilton.

S'il

S'il faut rire, pour bien vivre,
Préferons le charmant livre,
A l'histoire de Caton.

## Devant les Contes de *Vergier.*

Vergier, rival de la Fontaine,
Ne s'approchoit pas trop de lui.
Ces Contes longs soufflent l'ennui,
D'ailleurs sa muse est trop obscéne;
Aimons pourtant son Rossignol, *
Le coquin chantoit en B mol.

## Devant le Paradis perdu, Poëme de *Milton*, traduit par M. *Dupré de St. Maur.*

De ce poëme si vanté,
Qui ne sent point la Majesté,
N'est qu'un stupide méprisable:
De ce poëme si vanté,
Qui ne sent pas l'infirmité,
Est un fanatique incurable.

## Devant le *Tatler*, le Babillard, traduit par feu *Armand de la Chapelle*, Pasteur à la Haye.

O quel aimable Babillard!
Que l'art chez lui sçait cacher l'art!
A l'entendre & jaser & rire,
Il ne sçait ce qu'il dit; il dit ce qu'il doit dire.

Devant

* On prétend même, que ce Conte n'est pas de Vergier. Cependant les libraires lui en font toujours honneur.

## Devant le *Guardian*, ou le Mentor moderne.

Sois, cher Mentor Anglois! le Mentor de l'Europe,
Soyons, à nôtre tour, enfants de Penelope.

## Devant le *Spectator*, ou le Socrate moderne.

Quand Socrate, en Spectateur,
Sur vous, heureux Insulaires!
Veille comme un précepteur!
N'étes-vous point réfractaires?
A ce prix, peuple vanté!
Vante nous ta Majesté. *

## Devant le Conte du Tonneau, traduit par van Effen.

Swift sçût charmer le siécle, en outrant sa satire,
Il baffoua l'église & la cour & l'état.
De ses fameux jumeaux le fier Triumvirat
Surprend les trois partis, les fait fremir & rire.

## Devant les voyages du Capit. *Lemuel Gulliver.* (du Dr. Swift, traduit par l'Abbé des Fontaines.)

A beau mentir, qui vient de loin,
A dit un docte Evêque, insultant ces voyages.

Cepen-

* Dans les discours parlementaires, la Majesté du peuple Anglois, sort souvent de la bouche des orateurs.

Cependant, Gulliver! ce monde eſt ton témoin,
Ce fou, quoique méchant, rend de bons témoignages.

Devant *Hieron*, ou Portrait de la Condition des Rois, Dialogue de *Xenophon*, traduit par M. *le Coſte.*

Il en faut croire à Xenophon,
A ce guerrier, auteur ſolide,
Que le poëte Simonide
Convertit le fier Hieron;
Ce Siecle, riche en bonnes têtes,
Ecouteroit-il des poëtes?

Devant les Fables de *le Noble.*

De morale & de bon-ſens,
Ici chaque fable eſt pleine,
Mais nous n'avons de l'encens
Que pour le cher la Fontaine;
O que la comparaiſon
Fait du tort à la raiſon!

Devant les Odes de Houdart de *la Motte.*

Ces Odes, ſans un beau déſordre,
Pleines d'eſprit, vuides de feu,
A tout critique, aimant à mordre,
Offrent un champ, donnent beau jeu.
Ce ſont des ſtrophes didactiques,
Toutefois ſi philoſophiques,

Qu'un

Qu'un bon cœur doit les recevoir.
Parlez, vous Minos du Parnasse!
Quelle ode de Pindare efface
L'ode, qui chante le devoir?

## Devant les Fables nouvelles de *la Motte.*

Comme on n'est point delicat,
Dans le choix de nos femelles,
Public! ne sois point ingrat
Envers ces fables nouvelles;
Sur la foi de l'odorat,
Bonnes fleurs! passez pour belles.

## Devant les Oeuvres de Théatre de *la Motte.*

## Devant l'Oedipe, Tragédie en prose.

Oedipe en vers nous plait, malgré son double crime.
Oedipe ennuye en prose, & plaide pour la rime.

## Devant *Romulus*, Tragédie en vers.

C'est à tort que le public trouve
Ce Romulus brutal & fat.
Qu'on sçache, que le lait de Louve
Rend le cœur tendre & scelerat!

## Devant les Odes sacrées de *Rousseau.*

Fortune! haine! calomnie!
Epuisez vôtre tyrannie,
Sur Rousseau par vous tant maudit.

Banni

Banni du plus beau des royaumes,
Il chante dans le ciel ses pseaumes,
Où le roi David l'applaudit.

## Devant les Sermons de *J. Saurin*, en IX. Vol. à la Haye.

Des Protestants le Bourdalouë
Présente aux Chrétiens des sermons,
Si beaux, si touchants, si profonds,
Que même à Paris on les louë.
Rome, si tu te plainds que c'est là te trahir,
Fais toi des ennemis, que l'on puisse haïr.*

* Vers de Corneille: Horaces.



# DESPRE'AUX
## CHICANE'.

O que ne fait-on point pour toi, Sexe enchanteur!

Une Dame d'esprit, de sçavoir, de goût & d'une lecture immense; une femme au dessus de tous les préjugés imaginables, eut toutefois la foiblesse, de ne pouvoir pardonner au célébre *Despréaux*, sa satire contre les femmes.

Il est vrai, que si cette Dame eut pû être connue du Juvenal François: vraisemblablement il se feroit moderé, en censeur équitable. Par malheur la Dame, dont il s'agit, se trouva trop modeste, pour faire la moindre attention à cette juste remarque. Elle, qui n'ignoroit point, qu'en critiquant Boileau, on manie des armes traitresses, dont on se tuë facilement soi-même: elle, qui réellement estimoit Despréaux, & connoissoit son rare merite: elle, qui regardoit Boileau, comme un des destructeurs du mauvais goût en France: elle eut la dureté de m'ordonner une injustice envers ce même Despréaux!

"Vous êtes Juriste, *me dit-elle,* un beau jour, "par consequent vous sçavez chicaner: chicanez donc "ce terrible *Boileau*, ce détracteur de mon sexe. Je "vous défends de devenir l'insipide Echo de ses an-"ciens adversaires. Je veux que vous lui trouviez des "fautes, & de fautes en ses ouvrages les plus consi-"derables. Je veux que vous l'attaquiez par les en-"droits non attaqués encore. Découvrez des fautes "en ses vers, & j'oublierai toutes vos fautes imagi-"nables."

Si

Si tous les philosophes sçavoient l'art d'être sages, vis à vis de toutes les femmes adorables, mais injustes; peut-être, je dis peut-être, l'illustre ennemie de l'inimitable Despréaux auroit été refusée.

J'eu la foiblesse, d'armer ma plume contre Despréaux, mon maître! J'en demande publiquement pardon à Apollon & aux neuf Muses:

*Je fis, en insensé, pour plaire à deux beaux yeux,*
*La guerre à Despréaux: je l'aurois faite aux Dieux.*

Parodie.

Pour montrer, à quel point la déferance peut nous rendre injustes, au moins en fait de litterature ou de critique; je veux bien à ma honte publier aujourd'huy cette avanture. Je veux bien confesser, que j'eu l'esprit de m'appercevoir, que la Dame vindicative, pour affliger les manes de Despréaux, me choisit par malice. Elle voulut voir un Géant, assailli par un Nain, c'est à dire, le plus grand poëte françois, critiqué par un Atome de mon païs. Voici le libelle contre Despréaux:

Madame,

Pour trouver des vers durs & secs dans la Pucelle de *Chapelain;* pour rencontrer des vers lâches & foibles dans les poësies de *Cotin;* pour decouvrir des vers fades & doucereux, dans les Opera du tendre *Quinault:* on n'a pas besoin d'une sagacité absolument toute extraordinaire.

Mais, Madame, pour déterrer dans les ouvrages immortels de l'illustre *Despréaux*, des vers répréhensibles, & non encor repris; il faut avoir les yeux d'un

mortel bien decidé à vous obeïr aveuglement en toute chose.

J'ai, Madame, j'ai précisément ces yeux là, & depuis longtems même. J'ai lû quelque part qu'un Inquisiteur Espagnol déclaroit Juifs ou heretiques tous les Chrêtiens, qui avoient le malheur de déplaire à la Dame de ses pensées. A son exemple, je vous indiquerai, Madame, quelques heresies poëtiques, contenuës dans les écrits de *Despréaux*.

Cependant, Madame, si jamais, sur le Parnasse, on célébre quelque *Auto da Fé;* je vous demande grace pour les manes de mon maître. Je conviens qu'il est coupable du crime de leze-beau-sexe. Mais enfin vôtre sexe adorable a été pleinement vengé. Certaine anecdote, non litteraire, & très physique, qu'on lit en certain journal,* & en bien d'autres papiers publics, est abîmante pour le Juvenal françois. Le Public sçait aujourd'huy, qu'au lieu d'écrire contre les femmes, Despréaux auroit dû tourner sa satire contre les coqs d'Inde. On sçait, que les Peres Jesuites apporterent les premiers ces oiseaux en Europe; ainsi nous sçavons aujourd'huy, pourquoi Boileau haïssoit tant la societé.

Quoiqu'il en soit, Madame, je vous obéirai exactement. Pour prévenir les clameurs du public, je dirai en critique rusé, qu'il convient d'avertir la jeunesse, que les grands hommes sont des hommes; que le poëte le plus habile est sujet à lâcher des vers indignes de sa Muse; que par consequent on doit avoir de l'indulgence pour les poëtes, qui ne sont pas des Despréaux.

Com-

* Nouvell. œcon. & litter. Sept. & Oct. 1757. T. XVI. p. 200. &c.

Commençons par l'examen du lit canonical, que Despréaux, dans le Lutrin (poëme admirable & satire unique en son espéce) donne si genereusement au Prélat, qu'il voulut rendre ridicule.

*Dans le reduit obscur d'une alcove enfoncée,*
*S'éléve un lit de plume, à grands frais amassée* &c.

La description de ce lit a été extremement admirée. En dernier lieu sur tout, le célébre Mr. *Batteux*, a pensé s'épuiser en louanges, sur ce lit voluptueux.*

Avouez, Madame, que vous ne connoissez point d'alcove, qui ne soit en quelque façon *enfoncée*. L'enfoncement constitue l'alcove. Il en resulte, selon moi, que l'epithete oisive & superflue, ne fait point honneur à l'auteur de l'art poëtique, qui auroit dû chercher quelque epithete plus interessante dans le païs de la satire.

Un lit de plume *à grands frais amassée*, doit vous choquer également. On dit, un lit de plume; je l'accorde. Mais la plume à grands frais amassée, malgré son tour poëtique, pris dans le singulier, revolte en l'examinant de près. Une armée à la hâte & à grands frais amassée, se conçoit aisément. Conçoit-on de même une plume à grands frais amassée?

Quand il seroit possible, de justifier l'expression; quand on me prouveroit, que le poëte auroit eu tort de dire prosaïquement: *un lit de plumes à grands frais amassées*, ou un lit de plume *à grand frais amassé*. Je répondrois (pour vous plaire, Madame) que Despréaux n'en seroit pas moins repréhensible.



* Cours de bell. lettr. T. I. part. 1. p. 93. &c. edit. 1755.

Confiderez d'abord, qu'un Chanoine ne fçauroit fe rendre ridicule, par un lit commode, & felon fon goût. Ce n'eft pas fa faute, fi toutes, ou tous les alcoves du monde font enfoncées, ou enfoncés. Sans l'enfoncement, ces places ne feroient pas des alcoves. Si les alcoves, hermaphrodites en François, meritent un trait fatyrique: que la fatyre tombe fur les architectes du fiécle paffé, & non fur le Chanoine. Il fe couche fagement dans l'endroit bati & marqué même, pour y tendre fon lit de plume, ou de plumes, tout comme vous voudrez.

Ce n'eft pas tout, Madame. Le chantre du Lutrin eut tort de relever *les grands frais d'un lit de plume.* Un Chanoine de la St. Chapelle étoit en droit d'avoir un lit de plume, & d'en payer chérement *le duvet.* S'il coute en France beaucoup à un *St. Amand;* ce n'eft point un objet pour un gros Chanoine, qui, en état de faire bonne chere, fe plait à être mollement couché; il auroit tort de ne pas l'être.

En verité il femble, que le poëte auroit dû rendre ce lit ecclefiaftique de beaucoup plus remarquable. *Swift*, Doyen de la cathedrale de Dublin, ne fe feroit pas jetté fur les *grands frais de la plume amaffée.* Inftruit des commodités & des befoins de l'eglife, il feroit tombé tout naturellement fur la notable *largeur* du lit canonical. Un trait fatirique, oublié dans une fatyre, eft un peché d'omiffion, qu'on ofe reprendre, fans craindre de choquer le goût de nôtre fiécle.

Sous vos aufpices, Madame, je remarquerai, que le grand Defpréaux, l'Attila des Cotins & des Chapelains, a pû fe pardonner des cacophonies, que Chapelain & Cotin n'auroient jamais fait imprimer. L'aimable *Louis Racine* & le digne Abbé *Batteux* ont beau

beau admirer encore aujourd'huy, & nous prôner les vers suivants:

— Un bœuf pressé de l'éguillon,
*Traçat à pas tardifs*, un penible fillon.

Ce vers reste toujours penible pour mon oreille étrangere.* Elle n'est point enchantée de ces cinq a a a a a consecutifs. Je ne conseillerois pas même à un poëte Italien, de fourrer tant d'*aa* dans l'hemistiche d'un air d'opera serieux.

On repondra peut-être, que Despréaux, excellent versificateur, pour mieux faire sentir la marche tardive du bœuf, auroit eu tort de rompre cette cadence si pesante & si grave.

Je repliquerois, que la mechante melodie m'empeche d'observer la gravité de la cadence. Convenons que Boileau, quoique correcteur infatigable de tous ses écrits, ne s'est jamais apperçu du mauvais son de cet hemistiche? sans quoi probablement il auroit mis au moins:

*A pas tardifs traçat* un penible fillon.

Mais voici un vers, farci de huit *a a* consecutifs, & plus choquant encore:

La justice passa la balance à la main.

Il est inconcevable, comment ce vers, indigne d'un éco-



* Dans la mort de Cesar, trag. de Voltaire, on lit un vers, où sept a ne font pas un meilleur effect:
Jadis Catilina menaça sa patrie.
Act. III. Sc. II.

écolier, a pû sortir de la plume de Defpréaux fans bleffer fes yeux, fans écorcher fon oreille. *

Dans la chaleur de la compofition, Boileau fit changer les ames & les mœurs de fexe. Je n'en parlerai point; l'aimable Racine en a parlé. Par la même raifon, je pafferai fous filence *l'efcalier*, *tourné d'autre façon*, enorme faute que Boileau voulut eriger en beauté poëtique.

En revenche, Madame, j'ofe vous amener Pegafe, affez mal mené, par nôtre ecuyer du Parnaffe. Selon lui, en certaines occafions,

Pegafe s'effarouche & *recule en arriere.*

O qu'on fe moqueroit en France, d'un cavalier anglois ou allemand, qui feroit reculer fon cheval *en arriere!* Defpréaux ne s'eft jamais apperçu de ce miferable pléonafme. Avec vôtre permiffion, Madame je corrigerai tout de fuite ce vers, qui me fait rougir pour mon maître. Lifez, Madame, lifez:

*Pegafe effarouché fait des fauts en arriere.*

Vous trouverez ce vers fans le défaut mentionné, & beaucoup plus fort que celui du poëte, au moins à ce que je m'imagine.

Vous connoiffez, Madame, l'Enfant de chœur, qui, dans le Lutrin, prette fa main novice. Eh bien! je ne fuis pas content de cet enfant là.

Son *front nouveau tondu*, fymbole de candeur,
Rougit, *en s'approchant d'une honnête pudeur.*

Je

* Dans la Chartreufe de Greffet, on trouve: Epithalame à la glace. Ces cinq a font glaçants.

Je lui passe *son front nouveau tondu*, que Voltaire a copié;* mais ce *front tondu* ne devroit pas rougir, lorsque l'enfant s'approche de la pudeur honnête.

Voyons s'il n'y auroit pas moyen, de chasser l'equivoque, ou le double sens du dernier vers, par une transposition légére:

Son front nouveau tondu, symbole de candeur,
*En s'approchant, rougit d'une honnête pudeur.*

Il me semble, que c'est là ce que le poëte vouloit dire.

Il faut encore, Madame, vous citer deux vers, que notre *Horace* auroit dû reformer, surtout puisqu'ils se trouvent en son art poëtique, chant I.

Il compte des *plafonds* les ronds & les ovales.
Ce ne sont que *festons*, ce ne sont qu'astragales.

Citer ces vers, c'est les critiquer sans doute. Dans le chant II. du même poëme didactique, l'auteur compare l'ode à une abeille. Il dit en quatre vers mal réussis, que l'ode.

Tantôt comme un abeille, ardente à son ouvrage,
Elle s'en va *des fleurs depouiller le rivage:*
Elle peint les festins, les dances & les *ris*,
Vante un baiser *cueilli* sur les levres d'*Iris*.

Or vous sçavez, Madame, que l'abeille ne depouille point nos rivages de leurs fleurs. Boileau le sçavoit de même. Dans son prémier discours au Roi, il compare sa verve à l'abeille. Il dit:

 Ainsi

* Discours en vers sur l'homme.

Ainsi dès qu'une fois ma verve se reveille,
Comme on voit au printems la diligente abeille,
Qui du butin des fleurs va composer son miel,
Des sottises du tems je compose mon fiel.

L'abeille par conséquent ne detruit point les fleurs, comme la verve de Despréaux ne détruisit point les sottises de son siécle. Remarquons encore

Les dances & les ris,
Et le baiser *cueilli*
Sur les levres d'Iris.

*Cotin*, Abbé & Chanoine, auroit dû reprendre ce vers. Pour eviter la rime de l'hemistiche, Cotin auroit dû mettre :

Vante un baiser *volé* sur les levres d'Iris.

Mais Boileau, d'ailleurs fidèle à la loi d'observer la régularité de l'hemistiche, par nonchalance, n'en chassoit pas toujours la rime. Temoins les vers, que vous allez voir, Madame.

Sont d'un *declamateur*, amoureux de paroles.
Il faut dans la *douleur*, que vous vous abaissiez,
Pour me tirer des *pleurs*, il faut que vous pleuriez.

Le théatre *perdit* son antique fureur,
La comédie *apprit* à rire sans aigreur.

Que son style humble & *doux* se relève à propos,
Que son discours par *tout* fertiles en bons mots...

Ch. III. de l'art. poët.

Dans

Dans un art poëtique, des negligences pareilles sont d'apertes héresies. Les François en devroient avertir le pauvre étranger, qui étudie la langue françoise. Du moins la Brossete, commentateur de *Despreaux*, auroit dû, en conscience & pour son honneur, s'imposer une tâche si naturelle. Dans le même chant III. je rencontre encore un vers, dont je suis très mal satisfait :

*Fierement prend en main* la trompette heroïque.

Les editeurs ne seroient-ils pas en droit de mettre :

*Prend fierement en main* &c.?

En ce moment je pense, que les poëtes & les orateurs, tous sans exception, devroient entendre la musique; que Boileau ny comprennoit rien, & avoit l'ouïe un peu dure, dit-on.

Preparez-vous maintenant, Madame, à apprendre un fait, auquel vous refuseriez toute créance, si je n'avois pas un témoin irreprochable à vous produire sur le champ. En son art poëtique, Despréaux, comme de raison, nous conseille de mépriser le *burlesque*, & nous exhorte à lui préferer le *naïf*. Il nous invite, qui plus est, à devenir les disciples de *Marot*. Il dit en forme de précepte:

Imitons de Marot l'*elegant* badinage.

Etoit-il permis au grand Despréaux, de nous recommander un modéle si peu elegant? Est-il possible, que Despréaux ait trouvé de l'elegance, dans le badinage naïf de Marot? N'en croyons rien, Madame. Un homme de goût ne se méprend point de la sorte; & malgré son exhortation, Boileau n'étoit rien moins

que

que l'admirateur, ou le protecteur du ftile marotique. Il compofa la fable du Bucheron, dans fa plus grande force, &, fuivant fes termes, dans fon bon-tems. Il trouvoit cette fable languiffante dans *la Fontaine.* Il voulut effayer, s'il ne pourroit pas mieux faire, fans imiter le ftile de Marot, *désapprouvant ceux qui écrivoient dans ce ftile. Pourquoi*, difoit-il, *emprunter une autre langue, que celle de fon fiécle?*

Avec furprife, Vous me demanderez, de qui je fçai tout cela? De vôtre auteur favori, Madame, de *Louis Racine*,* incapable d'avancer une chofe pareille, fans un bon garant; & c'étoit feu fon digne pére fans doute. Conciliez maintenant ce goût & ce fentiment, avec le précepte, ou le confeil, d'imiter de Marot l'*elegant* badinage.

Comme les bornes d'une babiole exigent, que je m'arrête ici; on rapportera le refte, en ce qu'on appelle une fuite.

* Oeuv. de L. Racine Tom. I. pag. 64 & 65. fix. edition d'Amft. 1750.



SUR

## SUR
# L'IRONIE.

L'ironie eſt la figure la plus heureuſe, la plus fine, la plus agréable & la plus riante, de toutes les figures de la rhetorique. L'auteur, qui ſeroit tenté de publier un ouvrage, en vingt volumes in folio, n'auroit qu'à s'ériger en hiſtorien de l'ironie. Si j'avois l'honneur d'étre le Préſident de quelque ſavante & nombreuſe Academie; ou ſi j'étois ſeulement à la tête d'une ſocieté litteraire; j'engagerois tous ſes membres, à faire d'exactes recherches ſur les miracles,* operés par cette charmante figure. La douceur de ſon nom nous prévient d'abord en ſa faveur; & on ne ſçauroit qu'improuver le goût de ces peuples du Nord, qui lui donnent des noms barbares. Les voyageurs remarquent, qu'elle eſt mal cultivée dans les climats, où elle eſt mal rébaptiſée; & qu'en certains païs, elle ne ſeroit presque plus de miſe, ſi la nature même ne la protegeoit ſécrétement. C'eſt de quoi on ne ſçauroit s'étonner, quand on conſidere, que de tout tems l'ironie fut l'amie intime de la verité, & l'ennemie capitale de la flatterie. Pour faire ſon éloge en peu de mots; pour confondre tous ſes adverſaires: ſouvenons-nous, que l'ironie eut l'honneur, d'être la figure favorite de Socrate.

Nos ſages auroient donc tort de negliger la belle Amazone, à l'aide de laquelle, le plus ſage des humains fit tant de conquêtes philoſophiques. Il eſt vrai, que l'Amazone ne vole point au ſecours de qui-
conque

* Par une ſage ironie un Senateur Genois ſauva la ville de Savone, que le Senat vouloit détruire, pour la punir de quelques revoltes. Le Marquis d'Argens raconte le fait, en ſes lettres juives, T. II. lett. 31. p. 5.

conque l'appelle. Elle ne dément point son beau sexe. Elle a ses caprices & ses humeurs. Elle est folâtre & badine. Elle aime la jeunesse, les esprits vifs & enjoués. Ce n'est qu'à contre-cœur, & toujours sans succés, qu'elle prette ses armes aux esprits graves & serieux, froids ou melancoliques. L'heroïne est presque toujours triomphante, dans les guerres satiriques, contre les vices & les sottises du tems. Au prix de la riante ironie, le sarcasme n'est qu'un fanfaron brutal, qui fait du bruit, & manque tous ses coups, souvent par sa propre bravoure, par son propre merite.

Si j'avois reçu de la nature le rare don de bien louer; on liroit ici l'éloge de l'ironie. Faute de talents, il faut ceder ce plaisir à quelque plume habile, à quelque academicien, panegyriste de profession. Contentons-nous d'observer & d'avertir, que l'aimable ironie est aussi modeste, qu'elle est fine & spirituelle. Ce n'est pas cette nymphe, qui se cache, & auparavant veut pourtant bien être entrevûe. Au contraire elle porte éternellement un masque sur le visage, & les habits les plus propres à la bien déguiser. On a beau la découvrir; on a beau la nommer, par son nom propre: elle n'avoue jamais, qu'on a déviné juste; quoiqu'au fond elle seroit bien fachée, de n'être pas reconnue par les gens d'esprit & de bonsens. C'est un malheur, qui neanmoins lui arrive trop souvent; non par sa faute, mais par l'inadvertance, par la légéreté des uns, & par l'excessive application, par la vaste erudition des autres. La belle reste ordinairement méconnue, parce qu'on ne s'attendoit point au charme de la rencontrer. Alors on est tout honteux de son peu de sagacité. On ne comprend pas, comment on a pû prendre le change. On est tenté de lui demander pardon d'une si méprise grossiere, dont on ne sçauroit que rougir.

Pour

Pour en convaincre mes lecteurs, voici une avanture, ou une anecdote litteraire. *Van Effen*, * bel esprit hollandois (indigné de voir, que sur la foi de M. *Huët*, evêque d'Avranches, certains François lisoient encore la Pucelle d'Orleans) s'avisa d'écrire une *Dissertation sur Homere & sur Chapelain*. Il montra le manuscrit à un lecteur de la Pucelle. Ce lecteur en fut enchanté. Il avoua cependant, qu'il faudroit un peu moderer l'éloge de Chapelain, *vû le préjugé general en faveur d'Homére*. Van Effen montra la piece à trois ou quatre savants du premier ordre. Ces braves gens haufferent les épaules, & conjurerent le jeune auteur, de brûler son insipide écrit. Vous êtes perdu d'honneur & de reputation, *lui dirent-ils*, si jamais on l'imprime. Peut-on comparer Chapelain à Homére!

Le jeune auteur, qui connût le merite de ce morceau, en regala son bibliopole. Celui-cy consulta d'autres savants sur cette dissertation bizarre. Tous conseillerent au marchant, de rendre le misérable manuscrit au jeune fou, sans goût & sans cervelle.

Van Effen ** s'addressa à d'autres libraires, & en essuya d'autres refus d'imprimer. Il prit enfin le parti, de faire imprimer, à ses dépens, ces petites feuilles. Le libraire, qu'il chargea de ce soin, lût d'abord leur titre, avec quelque surprise; mais dès la premiere periode, il comprit de quoi il s'agissoit. Il acheva de lire, & offrit à l'auteur un beau present en livres, s'il

* Connu par plusieurs ouvrages d'esprit, comme le Misantrope & la Bagatelle, par la traduction du Conte du Tonneau. & des pensées libres sur la Religion, l'eglise & le bonheur de la nation Angloise.

** Van Effen, de peur de rendre ses amis & ses libraires ridicules, ne toucha ce fait que légérement dans la *Bagatelle*. Mais ce fait l'engagea à écrire sur l'ironie. v. les Bagatelles XVI. & XVII. & remarquez le titre du livre.

s'il vouloit lui ceder ce joli bijou d'esprit. La dissertation vit donc le jour, au grand chagrin des amis consultés, qui se lavérent les mains, & plaignirent l'auteur indocile, incredule, opiniatre, entêté des productions de sa plume novice. La faute étant faite, ils engagérent au moins l'écrivain rebelle, à ne se point avouer pére d'une progéniture si absurde & si pitoyable. Le pauvre garçon, peut-être intimidé, promit tout ce qu'on voulut là dessus, & tint exactement parole. En vain il apprit, que sa dissertation faisoit fortune dans les sept provinces unies. Il eut beau lire dans le Journal des Savants,* qu'on attribuoit cette satyre ingénieuse au célébre M. *de Crousaz*. Inutilement, en France & en Angleterre, on mit le morceau charmant sur le compte de Mr. *de Saint-Hyacinthe*. Van Effen, malgré sa jeunesse, eut la force d'esprit de ne point se déclarer. Ce fûrent ses amis, & les libraires, mauvais juges de ce chef-d'œuvre *ironique*, qui, enfin éclairés par les journalistes, informerent le public, comme quoi Mr. van Effen, jeune Hollandois, étoit l'auteur de la dissertatin françoise sur Homére & sur Chapelain.

Sans les journalistes, la piece seroit tombée dans l'oubli, malgré l'approbation de mille lecteurs *benevoles*. Mille pieces pareilles, faute de journalistes éclairés, suffoquent en naissant; & le public y perd des amusements aussi instructifs, qu'agreables à lire.

Les gens de lettres avoueront, que du moins quelques bons esprits ont toujours pris *le Prince de Machiavel* pour un ouvrage absolument *ironique*. Le malheureux Machiavel, *torturé*, c'est à dire mis à la question, par l'ordre inhumain d'un usurpateur tirannique, passe neanmoins, parmi nous, pour un prédicateur

* v. ce Journal du mois d'Août 1715. p. 123. edit. Amsterdam.

cateur, pour un prêcheur de la tyrannie royale ou fereniffime.

Je demande, fi Machiavel auroit dû marquer au frontifpice de fon livre, qu'il étoit ironique depuis le commencement jusqu'à la fin? L'avis auroit été prudent & ridicule. Par malheur Machiavel ne prévit pas, que la pofterité, quoique inftruite de fon infortune, prendroit à rebours le fens de fon ouvrage mordicant & falutaire. C'eft avec juftice, qu'on a rendu *fon Prince* abominable, Machiavel ayant negligé le foin de marquer imperceptiblement ce Prince, au coin de la divine ironie.

Que les manes de Machiavel fe confolent! Les deux plus grands genies de la Grece & de Rome fubirent la même fatalité. Ils manierent, à tort, fi finement l'ironie, qu'aujourd'huy encore nous les en puniffons. Nous prenons, faute d'intelligence, au pié de la lettre, leurs dits & leurs écrits, leurs bons-mots & leurs épîtres les plus familieres. C'eft une injuftice aperte & criante, que nous commettons de bonne foi, & de pére en fils, fur l'autorité des pédants, interpretes ou translateurs ignares.

Ce n'eft que parce que le Chrêtien doit tout pardonner, que je pardonne au célébre M. *de Voltaire*, au célébre M. *Racine*, au célébre M. *de Haller*, les expreffions odieufes, dont ces trois grands poëtes & grands philofophes vivants (le dernier fur tout) fe font inconfiderément fervis, pour déshonorer Socrate. Il eft vrai, que M. Racine, fuivant la douceur de fon noble caractére, ne perdit pas le refpect, qu'on doit à la memoire des grands hommes du paganifme. Mais je foutiens, qu'il falloit perdre l'envie de trouver Socrate *un homme inconcevable*, après la judicieufe

lettre,* que Mr. son frere ainé lui écrivit à ce sujet. "Je ne puis vous pardonner, *dit-il à son cadet*, "qu'un aussi grand-homme que Socrate vous fasse "pitié, dans le plus bel endroit de sa vie, lorsqu'il "parle du Coq, qu'on doit sacrifier pour lui à Escu-"lape. Je crainds bien, que vous n'ayez lû cet en-"droit, que *dans le François de M. Dacier:* & il "n'est pas étonnant, qu'un *pareil traducteur vous ait* "*induit en erreur*. Socrate ne dit point à Criton, "de sacrifier un Coq, mais simplement: *Criton, nous* "*devons un Coq à Esculape*, ὀφείλομεν ἀλεκτρυόνα. Ne "voyez-vous pas que c'est une plaisanterie, & que Pla-"ton, qui toujours est Homérique, le fait mourir, com-"me il avoit vécu, c'est à dire, l'*Ironie à la bouche?* "C'étoit une façon de parler proverbiale: Quand quel-"qu'un étoit echappé de quelque grand danger, on lui "disoit, *o pour le coup, vous devez un Coq à Escu-*"*lape;* comme nous disons, vous devez une belle "chandelle, &c. Voilà tout le mistére. Socrate veut "dire, *nous devons pour le coup un beau Coq à Escu-*"*lape, car certainement me voilà gueri de tous mes* "*maux*. Ce qui est très conforme à l'idée qu'il avoit "de la mort. Pouvez-vous croire, que la derniére "parole d'un homme, tel que Socrate, ait été une sot-"tise? Il y a des noms si respectables, qu'on ne sçau-"roit, pour ainsi dire, les attaquer, sans attaquer le "genre humain."**

M. Ra-

* V. Oeuvres de M. L. Racine T. II. p. 274. six. Edit. d'Amst. 1750.

** M. de Voltaire devroit étudier cette lettre, & lire l'Apologie des grands hommes, faussement accusés, chez *Naudé* Ch. 13. là il apprendroit, que l'esprit familier de Socrate n'étoit que sa sagesse formée par l'Experience, ainsi Socrate n'étoit ni fourbe ni fou, comme Mr. de Voltaire se l'imagine.

M. Racine le cadet, trouva cette maniére d'expliquer les derniéres paroles de Socrate fort ingénieuse *& peut-être veritable.* Mais M. Dacier & M. Rollin, ses Papes litteraires, s'étant une fois expliqué ex cathedrâ: il n'y eut pas moyen d'admettre l'explication fraternelle, La reponse de Criton, qui prit dans les sens naturel les paroles de Socrate, est encore aujourd'huy pour le cher M. Racine, & pour bien d'autres esprits aimables, & d'ailleurs eclairés, une demonstration d'Euclide.

Criton, homme de grand sens & digne compagnon de Socrate; Criton, plongé dans une affliction inexprimable, à la mort violente de son cher maître; Criton, qui neanmoins ne fût guére tenté de boire une pinte de Cigue, en martir de la verité: n'auroit pas été Criton, si, comprenant parfaitement le bonmot ironique de Socrate, il n'eut pas fait semblant de ne le point comprendre. C'étoit *son jeu*, de prendre dans le sens naturel tout ce que Socrate mourrant lui dit, sur le ton ordinaire. Ils s'entendoient entre eux à demi mot; & certes Criton n'étoit pas assez sot, pour s'imaginer, que Socrate s'imaginoit en effect d'être redevable d'un coq au Dieu de la medecine. Quel payen fut jamais assez bête, pour immoler un coq à Esculape, dans les circonstances de notre heros? En verité, M. Racine eut bien raison de demander à son cadet: (& je fais la même question ici, à tous les détracteurs de Socrate) Pouvez vous croire, que la derniere parole d'un homme, tel que Socrate, ait été une sottise?

Le pére de l'eloquence romaine, le roi des philosophes latins, dont les écrits prodigieux font & feront à jamais les delices du monde savant; *Ciceron*, qui dans toutes ses actions, ainsi qu'en ses études & en ses recherches, se distingua toujours par son amour

de l'exacte verité; Ciceron, aux yeux de certains litterateurs-myopes, ne fut qu'un fourbe, tout bouffi d'amour propre & de fausse gloire. Il voulut, *nous dit-on, dans un Journal litteraire même*, seduire la probité & la fidelité d'un écrivain, qui devoit alterer l'histoire, en écrivant l'histoire du consulat de Ciceron.

L'accusation est vraiment grave; on prouve le fait, par une lettre de Ciceron, * écrite en cette vuë, à l'historien de son consulat. Voilà encore un grand homme de l'antiquité, diffamé & rendu méprisable, parce que certains critiques sont trop savants, pour entendre raillerie. Ciceron se plaisoit à plaisanter, en quoi il eut tort sans doute. Le *grave Caton*, l'entendant prononcer l'oraison pour Murena, son ami, ne pût s'empecher de dire: il faut avouer, que nous avons un Consul de *trop belle humeur*. C'est de quoi l'ancien Caton s'apperçût: nos Catons modernes ne sentent que le latin du Consul, qu'ils expliquent dans le sens naturel, & conformément à leurs dictionnaires.

L'auteur des *Essais critiques sur le goût* ** reproche vivement à l'orateur romain son panchant pour la plaisanterie, & pour les jeux de mots; mais sur tout sa vanité excessive, dont il develope (selon l'auteur) tous les replis, dans l'épître à *Luccejus*. L'auteur traduit

* La lettre XII. du livre V. à *Luccejus*, où, entre autres, le Consul dit à son historien futur: *Te rogo, ut & ornes ea vehementius etiam, quam fortasse sentis, & in eo leges historiae negligas . . . Amorique nostro plusculum etiam, quam concedit veritas, largiare. Quod si te adducemus ut hoc suscipias, erit (ut mihi persuadeo) materies digna facultate & copia tua.*

** Essais historiques & philosophiques sur le goût, à la Haye 1737. On croit, que M. Cartaud de la Vilate en est l'auteur.

traduit un paſſage de cette épître, qui doit prouver la choſe ſans replique. Mais on ſupplie le lecteur curieux de la verité, de lire dans Ciceron même les épitres à Luccejus. On verra, ſur quel ton ces deux amis intimes entretenoient leur tendre commerce de lettres. " Je brûle, dit le Conſul à ſon hiſtorien, "d'un deſir extreme, & qui, comme je crois, n'eſt "point blamable, de voir mon nom ſignalé dans vos "écrits. . . . Ce n'eſt pas ſeulement le deſir de "faire parler de moi, & de m'immortaliſer dans les "ſiécles à venir, qui m'y porte, mais encore celui "de jouir, en mon vivant, de l'autorité de vôtre té"moignage." Si enſuite il deſire, qu'à ſon honneur & gloire, Luccejus neglige les loix de l'hiſtoire, qu'il ſupprime des faits, & en invente d'autres, par amitié reciproque: ne devine-t-on point, que le conſul, badin & enjoué, fut bien éloigné de propoſer ſerieuſement à un brave hiſtorien, de devenir un faquin impoſteur? La nature de la propoſition & ſon impertinence inouie décélent aſſez le badinage innocent d'un galant homme, qui s'égaye vis à vis d'un confident, inſtruit de ſa façon de penſer & d'écrire des lettres. S'il eut été poſſible à Luccejus, de ſe méprendre, ou de ſuppoſer un moment, que la propoſition, en apparence indécente & même malhonnête, pourroit être cependant très ſerieuſe: Luccejus auroit été en droit, & peut-être obligé en conſcience, d'avertir le Senat Romain de la comique infamie de ſon miſerable Conſul. Le Conſul ſe feroit-il jamais expoſé à un affront ſi cruel; s'il n'eut été bien aſſeuré, que ſa lettre, même produit par tout, ne pouvoit pas être mal interpretée? Son caractére jovial & railleur ſervoit de paſſeport, ou plûtot de clef, à cette lettre ironique.

Pour ſauver l'honneur de Ciceron, en faut-il dire d'avantage? Eh bien! diſons que Ciceron, convain-

ou d'une vanité excessive, *moralement* étoit trop glorieux, pour mendier des éloges, d'une façon si basse & si ridicule, si indigne du dernier des mortels. Le défaut dominant de Ciceron vient ici fort à propos, au secours de son innocence. Il faut que, pour justifier Ciceron, je médise encore de lui.

Oui, j'avoue, que ce grand esprit, que ce grand genie étoit possedé du démon de la vaine gloire.* Son biographe anglois, le digne *Middleton*, malgré lui, nous le peint tel qu'il fut en son vivant; & non tel qu'il auroit dû être. Independamment de cette excellente histoire, dont on ne veut point se prévaloir, on ose soutenir, que le sauveur de Rome eut des sentiments trop delicats, trop sublimes & trop romains, pour exiger, qu'en sa faveur, un historien, honnête homme, devint un imposteur abominable, à Rome même, où chacun auroit pû le couvrir de honte & d'ignominie.

Pour tomber dans une pareille bassesse, Ciceron étoit trop persuadé, & même convaincu, que la posterité la plus reculée rendroit justice à son merite. S'il eut tort de l'esperer, suivant les loix de la modestie moderne; il faut convenir qu'il ne s'est pas trompé en son calcul temeraire. Il étoit si sûr, si certain, si asseuré de l'immortalité de son nom & de sa gloire, qu'il eût le front de dire, très immodestement, qu'il laisseroit à son fils un patrimoine assez ample: la memoire de son nom. **

Après

* Goût de l'antiquité. Voyez là dessus le traité de l'opinion, T. I. L. I. P. I. c. 3. des auteurs. Ed. de 1758.

** *Filio meo . . , satis amplum patrimonium relinquam: memoriam nominis mei.* Ep. XVI. L. II. Quelques editions portent, mais mal: *in memoria nominis mei.*

Après cela, peut-on croire encore, qu'un grand homme d'état, qu'un grand philosophe, qu'un grand orateur, par malheur infatué de son merite & de son sçavoir, ait eu la lâcheté de mendier serieusement des mensonges? Quand le consul n'auroit fait que chasser Catilina de Rome: Cet évévenement seul auroit dispensé le Consul d'implorer le secours des flatteurs, pour briller dans l'histoire romaine. Apprennons de tout cela, combien il est dangereux de plaisanter; les hommes étant fort enclins à embrasser des interpretations malignes. L'Ironie sur tout peut aisément devenir funeste, à qui ne sçait point la manier avec la dexterité requise. Je ne suis qu'un Babioliste, incapable d'enseigner; mais peut-être suis-je propre à indiquer des auteurs tout propres à fournir d'excellentes leçons, où d'excellents modéles.

D'abord on ose supposer, que quiconque entend le latin, aura lû *Quintilien* en sa langue, & comme il faut lire. L'amant de l'octogenaire Ninon de l'Enclos, l'Abbé de Gedoyn, en a fait une bonne traduction, c'est à dire de Quintilien.

On n'ose pas supposer, que l'*Art critique* du célébre *Jean le Clerc*,* ait été lû par tous ceux qui son en état de le lire. Ainsi on prend la liberté de recommander beaucoup cet utile ouvrage, dont M. *Rollin* n'ignoroit pas l'existence. Le Clerc** convaincu, que l'Ironie n'échappe que trop souvent à la pe-



* *Joan. Clerici Ars critica*, III. vol. Amst. edit. quart. 1712. Ouvrage negligé, & qui devroit être traduit & commenté par toutes les nations de l'Europe.

** *Non sum nescius ex re ipsa liquere esse hic ironiam. Sed nihil vetat signo hoc (exclamationis) quoque indicari, & sunt loca, ut diximus, ubi omnes figuram non vident.* Art. critic. Vol. II P. III. S. I. C. XI. pag. 162.

netration d'un lecteur assez attentif même, propose de marquer la figure d'un signe, & sur tout du signe de l'exclamation! Ce conseil n'est pas mauvais, & l'on peut s'en servir, à la fin d'un vers, ou d'une courte periode ironique. Mais lors que dans une longue epitre, dans une dissertation entiere, dans un gros volume, l'ironie regne perpetuellement ; comment en avertir le lecteur, par quelque signe? l'avertissement gâteroit l'ouvrage, en lui ôtant tout le sel piquant, qui fait son vrai merite. Le *Chef-d'œuvre d'un inconnu*, la dissertation sur *Homère & sur Chapelain;* la plus part des articles du *dictionaire néologique*, en un mot tous les livres en ce goût, même le *voyage de St. Cloud par mer & par terre*; deviendroient insipides, s'ils portoient publiquement la livrée de l'ironie. L'aimable Mr. *Batteux* * croit *qu'il est necessaire de donner la clef du sens figuré*, par un mot glissé légérement, *je crois; sans doute, apparemment*, ou par un geste, ou par le ton de voix, quand on prononce l'ironie.

Je crois qu'un esprit fin & delicat, sur tout en écrivant, trouvera toujours des moyens plus heureux, pour lui & pour ses lecteurs encore. Les auteurs du Spectateur anglois ont fait voir, il y a long tems, quel ton il faut prendre, pour debiter des contre-verités, avec tout le succès, qu'on attend de l'ironie. Les auteurs du *Monde* ** en fournissent des preuves nouvelles; & l'Allemagne compte aujourd'huy nombre d'écrivains, qui se distinguent en ce genre d'écrire. Souhaittons que certains Moralistes, au lieu de nous surcharger de traités secs & ennuieux, changent enfin de batteries; pourquoi ne point employer la figure favorite de Socrate?

SUITE

* Cours de bell. lettr, T. III. ou IV. ce quon ne sçauroit deviner dans l'edit. de Leiden.

** *The World*, le Monde en feuilles periodiques trad. en François, à Leiden.

# SUITE DU DESPREAUX CHICANÉ.

Croirez-vous, Madame, que des traits ironiques & satiriques & très marqués même à ce coin, eussent pû échapper à la sagacité de notre Despréaux, de notre grand satirique? C'est un fait, dont il faut vous instruire, quand ce ne seroit que pour vous montrer, que les satiriques méconnoissent quelque fois la satire.

Boileau soutenoit, que dans tout *Virgile*, il ne se trouvoit qu'un seul trait de satire, & nommément dans l'Eglogue III. Souffrez que je cite du latin; vous le devinerez sans peine, vous qui sçavez l'italien:

*Qui Bavium non odit, amet tua Carmina, Mœvi!*

le cher *Gresset* a traduit ce vers de la façon suivante:

*Si quelqu'un peut aimer la muse de Bathille,*
*De fade Mévius qu'il aime aussi les vers!*

Boileau, enchanté de voir, que le discret, le sage Virgile même, avoit donné deux coups de dent, à deux méchants poëtes, dans un seul vers: ne vit plus rien dans les autres pieces. Cependant Virgile dans l'Eglogue V. ne mordit pas moins un certain *Amyntas*, Poëte audacieux, que vous ne connoissez pas encore. Gresset vous le fera connoitre.

MENALQUE.

*Non, je sai qu'Amyntas ose seul dans nos bois,*
*Vous disputer le prix du chant & du haut-bois.*

MOPSUS.

*N'en soyez pas surpris : dans son orgueil extrême,*
*Ce Berger destroit le Dieu des vers lui même.*

Boileau ne sentit jamais ce trait satirique. Jamais il ne sentit l'ironie amére de l'amant trahi & dépité, l'ironie, qui régne dans l'Elogue VIII. Sans doute l'adage latin : *Mopso Nisa datur* : *A Mopse on donne Nise*, nâquit de cette Eglogue. Consultez Gresset, & vous serez étonnée, Madame, de l'inadvertance de Despréaux.

Les critiques prétendent, que dans l'Eglogue IX. Virgile se joua encore d'un autre mauvais poëte, nommé *Anser*, c'est a dire en françois, un Jar, le Mari de l'Oye. Comme *Gresset* n'a pas jugé à propos de faire entrer ce *Jar* en sa piece françoise : je dois vous mettre au fait, Madame.

Virgile, éternellement modeste, declare, qu'il n'est ni un *Varius*, ni un *Cinna*. Que parmi les Cygnes, (symboles ou images d'excellens Chantres & Poëtes) il n'est qu'un Jar, qu'un *Anser*,* un Oiseau, qui crie d'une voix rauque & enrouée, parmi les Cygnes, qui chantent, selon les Poëtes.

Que les critiques ayent eu tort ou raison: Boileau ne pouvoit ignorer le sentiment des anciens & des moder-

* Anser, nom propre de quelque mauvais Poëte *vivant* encore sans doute, & très connu à Rome.

modernes, sur ce passage. Consultez votre *Moreri*, je vous en conjure, Madame. Vous trouverez, à votre grande satisfaction, sans doute, Art. *Anser*, que pour le coup, je ne suis pas chicaneur. Si Despréaux ne trouva dans Virgile qu'un seul trait satirique; il auroit pû & dû y découvrir quatre passages, dictés par la satire même; ou bien, il n'auroit pas dû soutenir la gageure, dans son discours sur la satire.

Je dois cette remarque à un savant d'Allemagne, * homme de merite & bon Poëte. Il a traduit, en vers allemands, toutes les dix Eglogues de Virgile. Les notes meritent d'être traduites en françois, & mises sous les Eglogues de *Gresset*, dont la Muse, à force de respecter le goût de sa Nation, souvent a dû manquer à Virgile. Le traducteur allemand s'est piqué d'une fidelité exemplaire; elle fait honneur à sa Muse & à sa patrie.

Je reviens à mon cher Despréaux. Il sera toujours l'Apollon terrestre des gens de goût & de sçavoir. Mais c'est précisément, pourquoi on devroit, dans une bonne edition, ou redresser, ou indiquer du moins les fautes seduisantes de cet auteur classique.

Ce n'est qu'en tremblant, Madame, que je vais vous indiquer une miserable cheville, qui me choque dans le dernier chant de l'art poëtique. S'il est vrai, comme j'ai lieu de le croire avec vous:

*Que le meilleur précepte,*
*Placé mal à propos, en devient presque inepte.*

Despré-

* M. Jean Daniel Overbeck, sous-recteur de l'ecole ill. dans la ville de Lubec.

Despréaux, instruit de cette verité, & du bon goût de son siécle, eut tort de prêcher *des mœurs de pratique*, dans le poëme mentionné. Il dit très judicieusement à ses disciples, jeunes poëtes:

*Que les vers ne soient pas vôtre éternel emploi.*

Il ajoute, d'un ton foible, prosaïque & presque monacal:

*Cultivez vos amis, soyez hommes de foi.*

Quoi! dans un poëme, où je ne cherche que l'art de faire de bons vers françois; on m'ordonne de cultiver mes amis. Je ne m'attendois point à ce précepte. On m'exhorte à *être homme de foi*. A quel propos? Convenez, Madame, qu'il faut appeller cela *un précepte trivial, incivil & deplacé*, choquant, pour tout le monde. De l'art poëtique sauter dans le catechisme, & cela d'une façon si brusque; cela ne s'appelle point une transition heureuse. Si, sur Despréaux, je pouvois acquerir le droit, que le Dr. *Bentley* s'approprioit sur tous les auteurs anciens & modernes; je corrigerois facilement le passage en question. Je mettrois?

*Que les vers ne soient pas vôtre éternel emploi.*
*Feignez de travailler à l'histoire du Roi,*
*Flattez la cour entiere &c.*

Ce précepte, fondé sur l'exemple du poëte didactique, feroit plus d'impression, que le conseil d'être homme de foi. Aujourd'huy on pourroit prouver, que sans être homme de foi, on peut être excellent poëte; & reconnu pour tel, par toute l'Europe. Aujourd'huy, sans être homme de foi, on peut composer des histoires, avec tout le succés imaginable: ma correction par consequent ne seroit pas tant mauvaise.

Le

Le merite du célébre *Patru* vous eſt parfaitement connu, Madame. Vous ſçavez, que cet habile avocat, qu' on appelloit le *Quintilien* de la France, poſſeda ſa langue au plus haut degré; & que Boileau en avoit fait ſon ami & ſon *Ariſtarque*. Mais ſçavez-vous, Madame, que ce Quintilien françois s' étoit mis en tête, que la langue françoiſe n' étoit pas propre pour l' apologue? Il en étoit ſi perſuadé, qu' il ne ceſſoit d' exhorter *la Fontaine*, à renoncer au metier de rimer des fables. Heureuſement la Fontaine, malgré ſa ſimplicité ingenue, n' en crût rien, continua ſon travail, & prouva à l' Europe entiere, que ſes fables ſurpaſſent de beaucoup celles de *Phédre* même.

J' ignore ſi Patru ſe défit de ſon préjugé. J' en doute, puisque ſon ami Deſpréaux n' a dit mot de ces fables, dont il auroit dû parler en ſon art poëtique. Ce ſilence affecté me fait encore de la peine. Mais ce qu' on ne ſçauroit pardonner à Deſpréaux, c'eſt ſon préjugé particulier à l' égard de la poëſie ſacrée. Certes Boileau n' ignora point l'origine de la poëſie, ni ſon premier emploi. Il n' ignora point, qu' elle a l' honneur d' entrer dans le culte divin de toutes les Egliſes chrêtiennes. Il pretendit neanmoins, que le Chriſtianiſme étoit inacceſſible à la bonne poëſie. Voici ſa decision prévotale:

De la foi d'un Chrêtien les miſtéres terribles,
D'ornements *egayés* ne ſont point ſuſceptibles.
L'Evangile à l'eſprit n'offre *de tous côtés*,
Que pénitence à faire, & tourments merités:
Et de vos fictions le melange coupable,
Même à ſes verités, donne l'air de la fable.

Il eſt conſtant, que les miſteres de nôtre ſainte religion ne ſont pas ſuſceptibles d'ornemens *egayés*. Aucun

cun Chrêtien n'exigera d'un poëte, l'horreur d'*egayer* les misteres de la foi. Il est constant, que le mélange des fictions & des verités chrêtiennes est coupable & horrible même. Leon X, bien loin d'admirer *Sannazar*, auroit dû le reprimander, & tacher d'exterminer son fabuleux poëme. Mais n'en inferons point, que la religion chrêtienne soit pour cela non susceptible d'ornements poëtiques, & de fictions de stile. L'Evangile, qui offre des pénitences à faire, & des tourments merités, nous offre aussi des consolations touchantes, & des récompenses éternelles à meriter. Enfin nous avons aujourd'huy, pour confondre Despréaux, le poëme *de la religion*. Malgré la diversité des religions, tous les Chrêtiens, excepté Mr. F . . . conviennent, que ce poëme est d'une beauté achevée. Il prouve, que l'histoire de la religion est la matiere la plus riche & la plus sublime, pour un genie élevé. Il seroit étrange, que les verités chrêtiennes, pour nous plaire en bonne poësie, eussent besoin de *fictions*, & que les poëtes chrêtiens n'eussent pas les privilégés des orateurs, de statuaires & des peintres chrêtiens. En bien de grandes eglises on trouve des tableaux superbes, auxquels il faudroit appliquer les vers de Boileau, contre les poësies sacrées. Les poëtes aumoins ne péchent pas contre le commandement de la loi, lorsqu'ils font des images de l'Eternel, du Très-Haut, du Saint des Saints, du Dieu des Armées & des Batailles. Dieu le Pere, peint en sa gloire, par le pinceau le plus habile, scandalisera tous les Juifs. J'aï connu des Juifs Anglois & des Juifs Portugais, qui sçavoient par cœur *Athalie*, & les odes sacrées du célébre *Rousseau*. Voyez, Madame, le grand avantage des poëtes sur les sculpteurs & sur les peintres! L'imperatrice *Eudocie*, épouse du jeune *Theodose*, mit en vers heroïques grecs les huit prémiers livres de l'ancien testament, & composa des *paraphrases poëtiques* sur les propheties de Zacharie, de Daniel & d'autres Pro-

Prophétes. A cette Princeſſe Poëte on attribuë la vie de N. S. en centons d'Homere, ouvrage qui exiſte, dit-on, encore. *Vida*, auteur d'un art poëtique, en excellents vers latins, ne s'aviſa jamais d'interdire à ſes diſciples les matiéres de la religion. Notez, que ce *Vida*, un des meilleurs poëtes latins, depuis le ſiécle d'Auguſte, fut un Evêque, Evêque d'Albe, homme de naiſſance, homme de goût & de ſçavoir, auteur d'un Poëme chrêtien, de la Chriſtiade même.*

* Si Jean de la Fontaine confondit noblement l'erreur de Patru, en produiſant les plus belles fables françoiſes: notre illuſtre L. Racine confondit, & bien plus glorieuſement, la déciſion de Deſpréaux, en produiſant ſes poëmes ſur la religion & ſur la grace. Le Pape Benoit XIV, digne Chef de l'Egliſe, Pape d'une profonde érudition, auteur d'ouvrages conſiderables & fort eſtimés, bon Litterateur & Critique, en approuvant *hautement* les chefs d'œuvres de Racine, condamna *tacitement* la chimere de Deſpréaux.

Ne parlons donc plus, Madame, d'une choſe ſi bien decidée. Permettez, que j'aye l'orgueil de corriger deux vers, qui paſſent pour deux vers d'Homere, traduits par Deſpréaux. Ce ne ſont, en effect, que deux vers criminels, mis aſſez mal à propos ſur le compte du chantre d'Achille. Vous les trouverez, Madame, dans le Traité du ſublime ** y cités par *Longin*.

* Notez que Boileau, accuſé d'avoir pillé cet Evêque, aſſura ſur ſa conſcience de ne l'avoir jamais lû. Il auroit dû le lire, en écrivant ſon art poëtique. Le bon-ſens lui impoſoit ce devoir.

** Chapitre VII. Le paſſage ſe trouve dans l'Iliade L. XVII. v. 645. Rollin, qui dans ſa maniere d'enſeigner & d'étudier les belles lettres condamne la traduction de Boileau, cite mal le livre XIV. de l'Iliade, & l'auteur du traité de l'opinion dans le même cas cite encore mal le livre XV. par la faute des imprimeurs ou des correcteurs.

*Longin*, C'eſt l'endroit de l'Iliade, où *Ajax* demande à Jupiter, que le jour paroiſſe, afin de pouvoir ſignaler ſon courage, & ne point périr dans l'obſcurité, dont l'armée des Grecs fut ſubitement couverte. Voici les vers en queſtion:

Grand Dieu, chaſſe la nuit, qui nous couvre les yeux:
Et *combats contre nous*, à la clarté des cieux.

Voici la note ou la remarque du traducteur: "Il "y a dans Homere: *Et après cela, fais nous perir*, "*ſi tu veux, à la clarté des cieux.* Mais cela auroit "été foible (ſelon Boileau) en nôtre langue (françoiſe), "& n'auroit pas ſi bien mis en jour la remarque de "Longin, que, *& combats contre nous &c.* ajoutez "que de dire à Jupiter, *combats contre nous &c.* c'eſt "prèsque la même choſe, que *fais nous perir:* puisque dans un combat contre Jupiter, on ne ſçauroit "éviter de perir, BOILEAU.

Or. c'eſt ſur quoi le correcteur d'Homere merite une petite correction. Longin n'auroit jamais cité le paſſage, ſi Homere eut dit: *Combats contre nous.* Ajax n'étoit pas Gaſcon; ſa priere étoit noble & decente, & nullement impie. Elle étoit digne du vertueux & brave Ajax. Que les ſavants en jugent,* le traducteur n'exiſtant plus.

Mais

* Voici le paſſage, qui commence par Jupiter *le Pere*:

*Ζεῦ πάτερ* - - - -
- - - - - -
*Ἐν δὲ φάει καὶ ὄλεσσον, ἐπεί νύ τοι εὔαδεν οὕτως.*

Fais nous même perir, ſi tu le veux, pourvû que ce ſoit en plein jour.

Mais quand il feroit encore tout en vie; fous vos ailes, Madame, je lui foutiendrois en face, que fa traduction de ces vers eft indigne de lui. Il a voulû pretter de l'efprit au *divin* Homere, & ne lui a pretté qu'un blasphême odieux. Daignez recevoir ma traduction, quoique peu elegante:

Dieu, fi c'eft ton arrêt, que nous devons mourir,
Fais, en chaffant la nuit, en plein jour nous perir!

Je fuis perfuadé, que ces vers ne valent pas ceux du poëte chicané. Mais ils ne font point impies; ils font rampants & fideles. Ils tiennent de mon caractére envers vous, Madame. Je mets encore à vos pieds un livret,* peu lû en fa naiffance, & tombé à la fin dans un oubli, dont il ne fera jamais tiré, fans un miracle litteraire. L'auteur de ce livret, poëte en dépit de Minerve, d'Apollon & de toutes les Mufes, ne laiffa point d'être bon critique. Refugié françois, il convainquit fes lecteurs, que Defpréaux n'étoit point *l'auteur fans défaut*; & c'eft de quoi je voudrois pouvoir avertir les editeurs futurs des œuvres de Defpréaux, pour l'honneur de ce grand poëte.

Pour vôtre bonne bouche, je foûtiendrai, Madame, que Boileau n'eut pas tort d'écrire des fatires: mais qu'il eut tort de les appeller fatires. *Lucilius & Horace* &c. ne l'auroriferent point à donner ce titre haï à fes difcours fur les vices de fon fiécle. Les fatires de *Regnier*, de ce Chanoine, qui le premier publia en vers françois des fatires, auroient dû detourner nôtre écrivain d'un fentier decrié. Il ne pouvoit que

* Oeuvres mêlées de Mr. de R. B. imprimées à Amft. chez H. du Sauzet en 1722. L'auteur des ces œuvres s'appelloit Jaq. de Rofel-Beaumont, natif de Caftres, & mort à Berlin en 1729. Ducatiana P. I. §. 98.

que lui susciter des ennemis. Pourquoi avertir l'homme, qu'on voudroit corriger, qu'il va lire une satire sur l'homme? Pourquoi avertir une femme, qu'elle va lire une satire sur son sexe? C'est agir, selon moi, contre toute la politique litteraire. C'est mettre la clef à la tête de l'énigme. C'est encore supposer très incivilement, que les lecteurs pourroient être assez bêtes, pour ne point s'appercevoir, qu'ils ont lûs des satires.

Tous les gens de goût conviennent, qu'après l'ode pindarique sur la prise de *Namur*, les satires sont les piéces les plus foibles de l'incomparable Despréaux. C'est ce qu'on ne remarqueroit pas tant, sans le titre qu'elles portent. Ce titre, qui promet beaucoup, rend le lecteur attentif & curieux. Si le lecteur ne rencontre point, tout ce qu'il esperoit de trouver: il se fache; sur tout, s'il est lui même tant soit peu satirique de son naturel. Dès lors il jette au feu une satire, pour lui trop froide.

Croyez, Madame, que je ne me trompe point, puisque l'auteur le plus satirique de nos jours, s'est bien gardé d'écrire une SATIRE. L'Abbé *Désfontaines*, & son compagnon, M. *Freron*, vous les connoissez, Madame, firent ils imprimer des SATIRES? Ils firent mieux, en faisant plus que ne fit jamais Déspréaux, le satirique par excellence.

Jugez, par tout ce que vous venez de lire, si je ne suis point, au pied de la lettre,

Madame!

Vôtre très humble mais trop obeïssant serviteur,

Chicaneur de Boileau.

SUITE

# SUITE D'EPIGRAPHES.

## Devant l'Hiſtoire des ſept Sages de la Grece, par M. *de Larrey.*

Pour prôner l'antique ſageſſe,
Il faudroit avoir oublié,
Qu'un des ſept Sages de la Grece
Se rendit veuf, à coups de pié. *

## Devant le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu, Poëme, avec les remarques du Dr. *Mathanaſius.*

Ah! que ce livre eſt froid, dit Dacier en pédant.
Oui, repondit l'auteur, ** mais ce froid eſt piquant.

## Devant les Oeuvres de *Regnard.*

Regnard, ſuccedant à Moliere,
Peut être l'auroit égalé,
Si le ſort ne l'eut *étranglé,*
Au beau milieu de ſa carriere;
Veuille le ciel, que ſon Joueur
Au ſiécle inſpire de l'horreur!

## Devant les Oeuvres de *Crebillon.*

Avec le grand Corneille, avec le grand Racine,
L'illuſtre Crebillon forme un Triumvirat.



* Periandre.
** M. de Saint-Hyacinthe.

Son théatre eſt ſanglant; la terreur y domine,
L'amour pourtant s'y montre en tyran delicat.

## Devant les Oeuvres de *Bourſault.*

Bourſault ſera toujours cet auteur excellent,
A prouver que l'eſprit va mal ſans le talent.
Mais l'Eſope à la cour, & l'Eſope à la ville,
Sauveront de l'oubli le poëte indocile.

## Devant le Théatre de *Dancourt.*

Quel dommage, que Dancourt,
Bas-Comique & ſouvent lourd,
Connût Plaute, & non Terence!
S'il n'eût eû l'eſprit farceur,
Son nom ne feroit qu'honneur
Au théatre de la France.

## Devant les Avantures de *Don Quichotte de la Manche*, 3 Vol. belle edit. in 4. avec figures.

O livre plein d'eſprit! chaqu'un a ſa marotte,
Toujours, par quelque endroit, tout homme eſt Don Quichotte.

## Devant les Oeuvres de Maître *François Rabelais*, 3 Vol. in 4. Amſterd. 1741. avec figures.

Maître François Rabelais,
Digne fils d'apoticaire,

Plaira

Plaira toujours aux *Français*,
Malgré les cris de Voltaire,
Au moyen d'un commentaire,
Le Motteux fit aux *Anglais*,
Cherir Maître Rabelais.
Enfin Bernard, le libraire,
N'épargnant ni ſoins, ni frais,
Témoin ce bel exemplaire,
Donne au monde litteraire,
Quel ſuperbe Rabelais!

## Devant les Reflexions critiques ſur la Poëſie & la Peinture, 2 Vol. in 8. (par Mr. l'Abbé *du Bos.*)

La peinture & la poëſie
N'ont qu'un principe; & cependant
Tout art a ſon propre Génie,
Témoins l'Anglois & le Flamand.
L'Angleterre, en Peintres ſtérile,
Eſt riche en Chantres eſtimés:
En Peintres la Flandre fertile,
Eſt pauvre en Chantres renommés.

## Devant les Oeuvres de *Nericauld Déstouches.*

Déstouches, careſſant Thalie,
En obtint plus d'un beau Laurier,
Cependant la Muſe, en partie.
Lui cacha le fin du metier.

Aimons toujours, aimons ſon Sage,
Honteux d'un heureux Mariage.

## Devant l'Hiſtoire du Diable, traduite de l'Anglois en deux Volumes.

Satan lût ce Fatras, & dit: mon Biographe
Doit être un pauvre Saint, objet d'une Epitaphe.

## Devant les Memoires d'un Homme de qualité.

En ces Mémoires, où l'auteur
Eſt Romancier-Predicateur,
La morale affectée aſſomme.
Au reſte, homme de qualité,
Envers l'Anglois plein d'equité,
L'Abbé Prevoſt eſt galant homme.

## Devant la Bagatelle de *van Effen*.

Dans cette Bagatelle, où l'auteur s'enveloppe,
On ne reconnoit plus l'auteur du Miſantrope.

## Devant l'Eloge de l'Yvreſſe.

Bacchus, ne goûtant point ce livre,
Farci dans le goût des Savants,
Jura, que l'écrivain, qui ne fut jamais yvre,
Sallengre periroit du poiſon des enfants:
Le Dieu des Vins, tenant parole,
Fit prendre, au ſobre auteur, la petite Verole. *

Devant

* Il en mourut en 1723. à l'age de 30 ans, à la Haye.

Devant la Dissertation sur l'Autonomie, des Villes & des Peuples, soumis à une Puissance etrangére, par M. l'Abbé *de Guasco.* à Avignon 1748. in 12.

Cher Guasco! sois l'Ami de l'Homme,
Couronne ce bijou charmant;
Il te reste à montrer comment
Tout Peuple doit être autonome.

Devant les Oeuvres de M. *Autreau.* à Paris 1749. IV Vol. in 12.

Digne d'un sort heureux, Autreau, dans la misére,
A quatre vingt huit ans, mourût à l'Hôpital,
En France, sous Fleury, Ministre & Cardinal,
Qu'Autreau sçût encenser d'une main si legére!
Sur la fosse d'Autreau, si tristement péri,
Diogene brûla le portrait de Fleury.

Devant le premier Tome des Oeuvres de Mr. *Rémond de St. Mard.* Amsterd. 1749. V Vol. in 12.

Les Dieux, en ces Dialogues,
Sont d'aimables Pédagogues,
Qu'on ne peut trop écouter.
Dans les autres quatre Tomes,
On ne trouve que des Hommes,
Qu'on pourroit bien refuter.

F 4 Devant

* Voyz son Diogéne, tenant dans une main sa lanterne, & dans l'autre le portrait du Cardinal.

Devant l'Essai de Philosophie morale par M. *de Maupertuis.* (sans lieu d'impression) 1751.

La Somme de nos Maux, dans la vie ordinaire,
Surpasse, de beaucoup, la Somme de nos Biens.
En ce Calcul pourtant, des Mathématiciens
Se trompent, sur la foi d'un Tarif arbitraire:
Comptons, ainsi que les Amants,
Non les Maux essuyés, mais tous les bons Moments.

Devant la Callipédie, traduite du Poëme latin de *Claude Quillet.* Avec le Latin à coté. Amst. 1749. in 8.

Pour prix de sa Callipédie,
Quillet reçut une Abbaïe, *
Quoiqu'il n'enseignoit qu'aux Savants,
L'Art d'engendrer de beaux enfants.
Au Traducteur du grand poëme,
Endoctrinant le Peuple même,
La Cour ne sçauroit, sans peché,
Présenter moins qu'un Evêché.

A la Tête du Comédien. Par M. *Rémond de Sainte Albine.* à Paris 1747. in 8.

Cet Ouvrage original,
Est un Code théatral.

Ora-

* Du Cardinal Mazarin, au quel Quillet dédia la seconde edition de son Poëme.

Orateurs de toute espéce!
Le livret vous intéresse,
C'est un guide vers le cœur.
Si l'orgueil ne vous domine,
De Remond de Sainte Albine
Faites vôtre Précepteur.*

Devant le Recueil des Lettres de Mad. la Marquise *de Sevigné*, à sa fille Comtesse *de Grignan*.

Phébus lût ce Recueil, & devint hypocondre:
Que ferois-je, dit il, s'il falloit y repondre?

Devant les Causes célebres de *Gayòt de Pitaval* en 22 Vol.

Ramas de Causes souvent séches,
De jugements souvent mauvais!
Inspire l'amour de la Paix.
Aux Chicaneaux, comme au Pimbêches,
Prouve sur tout à nos Dandins,
Qu'eux tous ne sont pas des Dévins.

Devant les Lettres sur les Anglois, les François, & les Voyages, (de *Mr. Muralt.*)

Que ce Suisse misantrope,
Est un Grondeur amusant!



*. Demosthéne fut formé par le Comedien Satirus: Ciceron par le Comedien Roscius.

Son cœur vrai ſe développe,
Quand même il eſt médiſant;
On diroit, qu'il hait l'Europe,
Par un eſprit bien faiſant.

## Devant le Théatre des Grecs, par le P. *Brumoi.*

Pére Brumoi! de ce Théatre,
Tout connoiſſeur eſt idolâtre;
Chauſſes-tu le Cothurne: ô mon Pére Brumoi!
Melpoméne s'irrite & s'enfuit loin de toi. *

## Devant l'Hiſtoire de *Charles XII,* Roi de Suede, par Mr. *de Voltaire.*

Dans cet Ouvrage, plein de peintures vivantes,
Voltaire eſt Quinte-Curce, & Voltaire eſt Cervantes.

## Devant le Dictionaire néologique, (de l'Abbé *Désfontaines.*)

La Satire, en ce Volume,
Prouve à ſes fiers ennemis,
Qu'il eſt beau, qu'il eſt permis,
D'écraſer, à coups de plume,
Tous les Novateurs hardis,
Sans le bon-ſens Beaux-Eſprits,

Devant

* Melpoméne ne pouvoit pardonner à ce Pére ſon faux jugement; ce Jeſuite étoit Anti-Raciniſte.

Devant les Lettres Persannes (de Mr. *de Montesquieu.)*

Cieux? benissez Usbec; qu'il sauve par ses Lettres,
Des Libertins, des Sots, des Foux, des Grands, des Prêtres.

Devant le *Leonidas*, * Poëme Anglois, de Mr. *Glover*. ( foiblement traduit.)

Leonidas: o mon Heros,
Quoi! n'embauma-t-on point ton corps aux Thermopyles?
En ces sublimes Chants, habitants des trois isles!
De saint Leonidas au moins baisez les os.

Devant les Amours d'*Horace*.

Pitoyables Amours de l'amant de Glycére,
Que l'Amour vous immole à l'époux de sa mére!

Devant *Pygmalion*, ou *La statue animée*.

Belles! ne lisez point ce livre,
De vous il voudroit être lû.
Un Philosophe** amoureux-yvre,
L'écrivit, à son propre insçû.

Devant

* Les François, prévenus contre ce Poëme, par sa foible traduction, & sur tout par les lettres de l'Abbé le Blanc, feroient bien de consulter la Biblioth. Britann. Avr. Mai & Juin 1737. p. 95. Janv. 1738. p. 227.

** St. Hyacinthe philosophe amoureux de Me. de Marconnet, qu'il enleva de la Haye, & en fit sa femme; femme aimable, digne d'un Philosophe.

## Devant les Inſtitutions de Phyſique, par Me. la Marq. *du Châtelet.*

Que le monde ſavant, par équité, revére
La Femme, auteur de ces écrits!
En inſtruiſant ſi bien ſon fils,
A ſes lecteurs encore elle tient lieu de mere.

## Devant la Methode pour étudier l'hiſtoire, par l'Abbé *Lenglet du Freſnoi*, en V Vol.

N'en déplaiſe à l'abbé Lenglet,
Sa methode eſt trop effrayante:
Il faudroit trouver le ſecret
De la préſenter attrayante.

## Devant le Recueil de diverſes Oraiſons funebres.

Ici la pompe de la Chaire,
Brille en ſi beaux atours de deuil,
Que la mort, liſant ce Recueil,
Doit baiſer ſa faulx ſanguinaire.

## Devant l'Amuſement de la Raiſon; à Paris 1747.

A critiquer les mœurs, quand la Raiſon s'amuſe,
C'eſt en ſe délaſſant, qu'elle aime à travailler.
La Raiſon rit alors, & devient une Muſe,
Voit-elle un ridicule? elle oſe le railler;
Contre le vice ſeul employons le Sarcaſme,
Et pour chaque folie, ayons les yeux d'Eraſme.

Devant

Devant les Penſées de *Ciceron*, traduites, pour ſervir à l'éducation de la Jeuneſſe, par Mr. l'Abbé d'*Olivet*. à Paris 1744.

Livre ! fait pour les enfants,
Oſe inſtruire encor tout homme.
Conſultez, petits & grands,
L'Orateur, Conſul de Rome.

Devant le Livre d'Architecture, contenant les principes généraux de cet art &c. par Mr. *Boffrand*. à Paris 1745. grand in fol.

Beaux Arts, imitateurs de la belle Nature !
Vous n'avez entre vous qu'un principe conſtant !
Quiconque en doute encor, conſulte ici Boffrand;
Horace, en cet Auteur, chante l'Architecture.

Devant le Traité des feux d'artifice pour le ſpectacle. Nouvelle Edition, toute changée & conſiderablement augmentée, par M. *F**** D. D. F.. D. B. à Paris 1747. in 8. avec fig.

Brillant Ouvrage, où les Badauds
Pourront ouvrir des yeux nouveaux.
Pleurez, o Melpoméne ! & riez, vous Thalie !
De voir ſur vos autels les Feux de la folie.

Devant

Devant la Statique des Végétaux, de M. *Hales*, traduite de l'Anglois par M. *de Buffons*, à Paris 1735.

Ici l'amour de la Physique
Des Végétaux peint la Statique,
Pour l'interêt du genre humain.
Puissions-nous voir la Politique
Porter le Campagnard rustique,
A travailler ce Livre en main!

Devant le Traité de Westphalie, ou des Negotiations, qui se firent à Munster & à Osnabrug, pour établir la paix entre toutes les Puissances de l'Europe &c. en VI. volumes, par le P. *Bougeant*, J.

N'est pas trop mal, ce grand Traité transcrit,
Il doit fleurir au Temple de l'Histoire.
Pére Bougeant! pour te faire mieux croire,
Que ne sçus tu nous cacher ton habit!

Devant la Belle Vieillesse, ou les anciens Quatrains de Pibrac & Maghieu, par l'Auteur des Remarques sur le *D. de la Rochefoucauld*. à Paris 1746.

Au bon Abbé de la Roche
Nous devons ce bon présent,
Vieux trésor, ici récent,
Que chacun l'aye en sa poche;
Sans remarquer, où l'Abbé
S'est dans sa glose embourbé.

Devant

Devant *Pamela* & devant la *Clarisse* de *Richardson.*

Les Filles du bon Richardson:
En naissant, font fortune, & sont par tout heureuses.
Mais après la belle saison,
Les Filles du bon Richardson
Eprouvent, quoiqu'à tort, le destin des Chanteuses.

Devant les Lettres d'une Peruvienne.

O Fille du Soleil! apprennez de ma Belle
L'art de rendre à jamais l'amant tendre & fidele.

Devant les Lettres d'*Aza* ou d'un Peruvien.

Sur ces Lettres d'Aza, pourvû qu'on jette un œil,
Presque on ne plaindroit plus la Fille du Soleil.

Devant les Leçons de la Sagesse, sur les défauts des hommes. à Paris 1743. en 3 Part.

Livre noble & salutaire,
Puisse tu, de jour en jour,
Devenir moins necessaire,
Ou ne servir qu'à la Cour!

Devant les Mémoires du Comte de *Bonneval.*

Contes à dormir deboût,
Tous sans sel, & tous sans goût.

Devant

## Devant la Spectatrice. (angloise.)

S'il est vrai, que cette Heroïne,
Du Spectateur,
Est une sœur:
Ce n'est qu'une sœur utérine.

## Devant l'Essai sur l'Homme, par *Pope*, traduit en vers par Mr. l'Abbé *du Resnel.*

Oui, tout nous paroit bien, sous le Ciel où nous sommes,
L'Esprit croit ce qu'il lit en ce charmant Essai.
Consulte-t-on le cœur? il dit, en parlant vrai,
Qu'il est par tout des maux, qui font damner des hommes.

## Devant l'Essai sur la Critique, par les mêmes Poëtes, Auteur & Traducteur.

Sans doute, tout mauvais Poëte
Est méprisable, en tout climat.
Le Faux-Critique n'est qu'un Fat,
Tout digne d'une aigre epithéte;
Pourtant on trouve, en tout païs,
Des Faux-Critiques non haïs.

## Devant la Boucle de Cheveux enlevée, poëme heroï-comique de *Pope.*

La Boucle de Cheveux à Belinde enlevée,
Dans Londres, fit chanter Pope, encor jeune Orphée;
Et Pope convainquit le François étonné,
Qu'à tort on crût l'Anglois au Solide borné.

SUR

# SUR CANDIDE OU L'OPTIMISME.

Malgré sa grace piquante,
Un Bon-Mot ne prouve rien,

a très bien dit *Houdard de la Motte.* Disons après lui, que, malgré ses saillies mordicantes, Candide ou l'Optimisme, ouvrage nouveau de l'inépuisable M. de Voltaire, ne prouve rien.

Mais peut-être pourroit-il néanmoins debaucher à l'Optimisme quelques partisans respectables. C'est le but du chantre de Bourbon. Il peut esperer de l'atteindre, parce que les Philosophes ne voudront point écrire gravement contre sa brochure, remplie d'obscénités inexcusables. Les Gens du monde se garderont bien de prêcher l'Optimisme, en ces tems, où certes ils n'auroient pas les rieurs pour eux. Il faut avouer ainsi, que M. d. V. n'a point manqué le merite de l'opportunité.

On se souvient du tems, que feu Madame la Marquise du *Châtelet* se fit instruire dans la Philosophie *Leibnitzienne* & *Wolfienne*, par feu Mr. *König.* * Que l'illu-

* Professeur en philosophie à la Haye, celui qui eut la fameuse querelle avec feu M. de Maupertuis, sur le *Minimum Actionis*, sur la Loi de l'Epargne.

l'illuſtre Françoiſe fit imprimer enſuite ſes Inſtitutions phyſiques. M. de V. fut alors un diſciple zelé de Leibnitz & de Wolff. Parlant de cette ſavante Marquiſe, V. dit: "Elle croit avec le *grand Leibnitz*, que "Dieu a créé le meilleur des Mondes poſſibles; & ſans "y penſer, elle eſt elle même une preuve, que Dieu "a créé des choſes excellentes. „ *Ipſe dixit.*

Il ſeroit difficile, à concilier les ſentiments anciens avec le Poëme de M. de Voltaire, ſur la *Deſtruction de Lisbonne.* Aujourd'huy Candide nous declare le changement total des Principes & du Syſtême. L'Optimiſme, ſelon le Voltaire d'à preſent, c'eſt la rage de ſoutenir, que TOUT EST BIEN, quand on eſt mal.

Remarquons que le grand *Leibnitz*, que le grand *Pope*, que le grand *Wolff*, celebres Triumvirs de l'Optimiſme, dans le meilleur des Mondes poſſibles, ſe conduiſirent, quelque fois, en Philoſophes très inconſéquents.

Je n'eus que quatorze ans, lorsqu'à Hannovre on trouva mort en ſon lit, le 14 de Nov. 1716. le celebre Leibnitz, agé de 70 ans. Cependent je me rappelle très bien les Griefs perpetuels de cet admirable Génie, toujours mécontent des Souverains & des Prêtres de la Chrêtienté. Leibnitz, Théologien, Philoſophe, Juriſconſulte, Mathematicien, Aſtronôme, Phyſicien, Hiſtorien, Litterateur, Poëte & Politique, &c. n'auroit pas été mari de gouverner une partie de ce Monde parfait, &, ſelon lui, aſſez mal gouverné. Ceux qui en doutent, n'auront qu'à conſulter ſes Lettres aujourd'huy publiques. On y verra ſes voyages, ſes Correſpondances, ſes projets & ſes efforts, pour unir les Lutheriens & les Calviniſtes, contre l'Egliſe Catho-

Catholique Apoſtolique Romaine. Les Hierarchies ne devoient point entrer dans le plan du meilleur des Mondes. Leibnitz en auroit voulu extirper toutes les differences de Religion, pour n'établir qu'une ſeule Religion, veritablement *catholique*, c'eſt à dire générale & univerſelle. L'Introducteur des Monades auroit voulu anéantir tous les Syſtêmes philoſophiques, pour n'établir qu'une ſeule Philoſophie, veritablement *catholique*, c'eſt à dire générale & univerſelle. Ce n'eſt pas tout: Le Savant univerſel vouloit bannir, très ſerieuſement, du Monde ſavant, toutes les langues uſitées, pour n'établir qu'une ſeule langue, veritablement *catholique*, c'eſt à dire générale & univerſelle.

De tout cela, il reſulte en bonne logique, que le Reformateur Leibnitz ne trouvoit pas TOUT univerſellement BIEN, dans le meilleur des Mondes imaginables.

Pope, l'incomparable Pope, à Londres protégea l'Optimiſme, en vers ainſi qu'en proſe. Dans ſon admirable Eſſai ſur l'Homme, *Tout eſt bien ſous le Ciel.* A Lauſanne, le celebre M. de *Crouſaz* ne voulut jamais croire, que TOUT CE QUI EST, EST BIEN. Il publia en 1737. un Examen de l'Eſſai ſur l'homme; & cet Examen, quoiqu'on en penſe, eſt digne de bien d'Eloges. Il eſt vrai, que Mr. de Crouſaz, n'entendant pas l'Anglois, ſur la foi des Traducteurs de M. Pope, pouſſa les choſes trop loin. Il ſuppoſa le Syſtême de l'harmonie préétablie de Leibnitz, entierement adopté par le Poëte anglois. Sur quoi M. *Warburton*, zélé défenſeur de Pope, n'épargna point le Philoſophe de Lauſanne.

Mr. *L. de Racine* en France, eut également de la peine à ſe perſuader, que *tout* eſt parfaitement *bien*,

en ce bas Monde. M. Racine, le plus sublime des Poëtes didactiques, le Chantre de la Religion Chrêtienne, s'inscrivit également en faux contre le Systême de Pope, Mais M. *de Ramsai*, & M. Pope lui même, trouverent, on ne sçait comment, les moyens de dissiper les scrupules de Mr. Racine.

Ici, on n'entrera point en ces belles, en ces savantes & obscures querelles. On se contentera d'observer, que Pope, trouvant tout bien sous le Ciel, ne laissa point de trouver l'homme, un animal tout majestueux & tout miserable. Par compassion, il l'honora de ses reproches, de ses reprimandes & de ses corrections. La reforme du Genre humain, reforme absolument necessaire, fit naître uniquement *l'Essai sur l'Homme*, ce Poëme, où dès la premiere Epitre, on nous asseure fortement que tout est bien, après quoi on s'evertüe à refondre les Hommes,

Cet esprit de *reforme* attiroit souvent au digne M. Pope, de petites mortifications assez salutaires. Pour se mocquer finement de *Godefroy Knellner*, fameux peintre allemand à Londres, (un peu trop épris du talent qu'il avoit d'embellir tous les portraits, qu'on lui faisoit tirer) Pope, après avoir regardé tout au tour d'une chambre, pleine de Belles, peintes par Kneller, Pope lui dit assez inconsiderément: "C'est dommage, "Sir Godefroy, que vous n'ayez pas été consulté à la "Création.„ Sir Godefroy, regardant fixement Pope du haut en bas, repondit: "réellement j'aurois fait "mieux certaines choses.„

Notez, que le Poëte Pope
Fut *beau* comme Socrate, & *bienfait* comme Esope.

Il faut sçavoir encore, que l'Expression *explétive* dont Pope se servoit, par forme de juron, c'étoit:

Dieu

Dieu me corrige! Un jour conteſtant avec un cocher de louage, il ſe ſervit de cette expreſſion . . . Vous corrigé! dit le cocher, il y auroit la moitié moins de peine à faire un tout neuf. *

Pope, ce grand correcteur, auroit voulu rappeller en ſa chere Patrie, la Religion Cath. Romaine; mais ſur le pié commode, qu'il la profeſſoit à Londres, & à ſa belle campagne de *Twickenham*. L'infaillibilité papale, ſelon lui, eſt un hors-d'œuvre impertinent, dans le meilleur des *Mondes*. Le pouvoir exorbitant, & les richeſſes immenſes de l'Egliſe, defiguroient horriblement le *Monde*, cet ouvrage abſolument accompli. " Je *blâme* hautement, dit-il **, les " uſurpations temporelles de l'autorité des Papes & " *deteſte* l'injuſte pouvoir, qu'ils s'arrogent ſur les " Princes & ſur leurs Etats. Je ſuis catholique dans le " ſens précis du mot. „

Tout n'eſt donc pas bien ſous le Ciel, ſur la Terre dans l'Egliſe. Le Philoſophe qui *blâme* hautement l'autorité du Chef de ſon Egliſe; qui *deteſte* l'injuſte pouvoir de ce Chef; eſt un Philoſophe mécontent & de l'Egliſe & de ce Monde. De quel front peut-il ſoutenir en même tems, que tout ce qui eſt, eſt bien? Certes il eſt fort plaiſant, que deux Heros de l'Optimiſme, l'un Luthérien, l'autre Catholique Romain,



* V. *the World*, le Monde, par Adam Fitz Adam, feuille period. & traduite en franç. T. 1. Diſc. L.

** Dans une lettre du 20 de Nov. 1717. V. Oeuvr. diverſ. de Pope T. V. p. 96. Cependant en Angleterre, le terme de Papiſte n'eſt point injurieux, comme en d'autres païs: les Cath. Romains ſe donnent eux-mêmes ce nom-là: ainſi Pope, dans un certain ſens, n'etoit rien moins que Papiſte. Le Hazard voulût pourtant, qu'il eût le nom anglois Pope, c'eſt à dire Pape en françois.

main, s'érigérent en Reformateurs, & chaqu'un de sa propre Eglise! On peut dire, sur tout du brave Pope, qu'il avoit une Epée à deux trenchants; de l'un il defendoit *l'Optimisme du Monde*, tandis que de l'autre il tomboit sur le *Pessimisme de l'Eglise*. Pope avoit de surplus un Sabre bien affilé, dont il ne se servoit pas mal, contre les sots méchants, & les *Dunces* séculiers de l'Angleterre. Dans le meilleur des Mondes possibles, le *Duncery* regnoit furieusement, selon le même Pope. Pour écarter les foux & les coquins, suivant son propre aveu, il écrivit de sanglantes Satires, & nommément sa *Dunciade*,

*Indigne & foible sœur de la noble Iliade.*

Wolff, le célébre Wolff, en marchant sur les traces de Leibnitz, ne manqua point d'appuyer, de toutes les forces philosophiques, les Systêmes de son Précurseur. Que *Dieu me corrige*, si je manque ici de respect à l'harmonie preétablie, qui n'entre point en mon sujet. J'observerai seulement que Wolff, mon respectable Ami, ne pensoit pas toujours, qu'en ce bas Monde, tout alloit le mieux du Monde. Le jour, par exemple, qu'il reçut l'ordre royal de quitter le païs qu'il habitoit, en vingt & quatre heures de tems, sous peine d'être pendu: Wolff se comporta en Philosophe. Mais il pensa avec le prophane Vulgaire, que tout n'étoit pas bien, sous un Ciel, où les Philosophes étoient sujets à être pendus, sur la simple accusation de quelque Prêtre ignare. Pouvoit-il voir, ou songer seulement à une Potence, sans abjurer secrétement son dur Optimisme? L'amitié me defend d'apporter d'autres preuves de son mécontentement du meilleur de tous les Mondes. Le Précepteur du genre humain se plaignoit, non rarement, de la méchanceté de ses disciples. Ce fut, surtout vers la fin de ses jours moins brillants, que notre Philosophe

jugea

jugea bien sainement de notre Globe. Il mourût en Chrêtien, en Philosophe très persuadé & convaincu, que ce Monde ne valoit rien, & que ses Prêtres étoient des Prêtres dignes de reforme.

Leibnitz & Wolff nâquirent dans une obscure mediocrité: Le dernier fût fils d'un brasseur de Breslau, selon son Biographe;* d'autres disent que son pére étoit cordonnier. Leibnitz & Wolff, ces deux grands hommes, ne dûrent au moins rien à leur naissance, ils furent annoblis sur le merite.

Pope, sorti d'une famille angloise & Cath. romaine, n'eut pas des parents surchargés d'eclat & de richesses. Leibnitz, Wolff & Pope s'arrachérent de leur obscurité, au moyen de leurs plumes. Contre sa coutume, contre ses usages, contre son goût decidé, la Fortune favorisa ce noble Trïumvirat, & lui permit d'amasser des richesses; c'est à dire pour les heritiers.

Il n'est donc pas fort étonnant, que ces Trïumvirs trouverent *tout bien* en ce Monde éblouïssant, où ils se trouverent *si bien*, contre leur attente naturelle. La fortune a produit bien d'autres Systêmes.

Lorsque nôtre Sauveur vint en nôtre Monde, pour le sauver: Optimisme! où étois-tu? Le Sauveur, chassant d'un certain temple, *ceux qui y vendoient, & ceux qui y achettoient*, ne trouva point ce temple le meilleur des temples possibles; mais une caverne de voleurs. Lorsque Luther & Calvin entreprirent de reformer l'Eglise Romaine: Ils ne dirent point: Tout est bien en cette Eglise. Les Missionaires qui vont à la Chine & aux deux Indes, où en d'autres climats, pour y convertir des payens, n'y enseignent

 point

* M. Gottsched cel. Prof. à Leipsic & zelé Wolffien.

point l'Optimisme, le Systême des Triumvirs. Ils s'efforcent de prouver, que Tout EST MAL dans le Monde payen ou idolâtre. En effect, les payens prendroient pour des foux à lier, des gens qui prêcheroient à la fois l'Optimisme & la Reforme.

Quoiqu'il en soit, M. de Voltaire, autrefois grand Partisan de Leibnitz & de Wolff, déclare enfin, sur le bord du lac de Genéve, ses veritables sentiments. Il faut lire son Candide. On auroit tort d'en faire un Extrait en Journaliste: La Satire continuelle n'en est guere susceptible. Au moins on conjure le Lecteur, paresseux ou prévenu, de lire le Chapitre XXVI. où Candide & Martin soupent avec six Ex-Monarques, qui, dans un même cabaret, passent un Carneval comiquement à Venise; & y sont suivis de quatre Altesses Serenissimes, chassées de leurs Etats, par le sort de la guerre.

Ce Chapitre mordicant me fait ressouvenir d'une Epigramme caustique, dont M. d. V. accoucha, après le couronnement imperial de Charles VII. la voici:

Stuart, chassé par les *Anglais*,
Dit son Bréviaire en Italie.
Stanislas, Roi de *Polonais*,
Fume sa Pipe en Austrasie.
Charles, aux depens des *Français*,
Vit à l'Auberge, en Germanie:
Peuples! célébrez à jamais
Cette nouvelle Epiphanie!

Il est clair, que l'histoire ancienne & moderne ne favorisent point le systême, dont il s'agit. Je doute que

que l'histoire de notre siecle fournisse aux Leibnitziens de quoi triompher sur l'Article. Toujours voici une Remarque, qu'on lit dans les Memoires du Duc *de Villars* 1728. T. III. en ces termes.

"Dans le présent siecle, on a remarqué une chose "assez singuliere, qu'on ne trouve point dans les au-"tres (Siecles) c'est de voir à la fois deux Rois & "deux Souverains des mêmes Etats: sçavoir:

Deux Rois d'Espagne.
Deux Rois d'Angleterre.
Deux Rois de Pologne.
Deux Rois de Sardaigne.
Deux Empereurs en Turquie.
Deux Sophis en Perse.

Après des Spectacles pareils, en verité, on devroit permettre aux Esprits foibles, & principalement aux Babiolistes de mon calibre, de prendre ce Monde pour un Théatre, où bien de pieces, tragiques & comiques, pourroient être mieux représentées. Nous ne reprochons rien à l'Architecte de ce Théatre, absolument sans le moindre defaut, le meilleur de tous les Théatres, qu'on puisse imaginer. Nous prennons seulement la liberté de dire, que certains Comediens, qui représentent sur cet admirable Théatre, sont des gens, qui presque toujours jouent mal de méchantes pieces. Quoi! veut-on que j'admire une Tragédie ou une Farce miserable, uniquement parcequ'elles ont été jouées sur un Théatre excellemment bien bâti? Nous convenons volontiers, que tout est imparfait en ce Monde: s'en suit-il que ce Monde soit parfait? O pourquoi sublime Jeremie! écrivis-tu des Jeremiades? Job! pourquoi te plaignois-tu? Si tout à Rome étoit bien, du tems de

*St. Paul*, (felon le fyftême) l'Apôtre eut tort d'écrire aux braves, aux valeureux Romains, des Epitres fi vehemens. Si . . . mais ne nous égarons point, dans le meilleur des Mondes. Difons, à peu près, de notre Globe, ce que *Pavillon* dit de la Hollande:

*Rien n'eft plus joli que les Villes,*
*Et rien n'eft plus groffier que font les habitants.*

Difon avec plus de verité:

*Rien n'eft fi parfait que nos Mondes,*
*Et rien n'eft fi mauvais, que font les habitants.*

## APOSTILLE.

Le Public vient de lire dans l'Année Litteraire,* que *Candide* ou *l'Optimisme, fuppofé traduit de l'Allemand de M. le Dr. Ralph*, ne fçauroit être du Poëte fameux, au quel on l'attribuë. Pour le prouver M. *Freron* n'employe que les propres écrits & les anciens principes de ce Prince des Poëtes modernes. Cette Satire eft fi ingenieufe, qu'on devroit la joindre au Candide, en quelque nouvelle Edition. M. *Freron* ne fçauroit s'imaginer, que M. de Voltaire, homme fi jaloux de la confidération, qu'il a toujours regardée comme le feul patrimoine des Lettrés, aille à 65 ans paffés, y renoncer, & imiter ces jeunes gens, dont il parle, & qui ayant *commencé par donner de grandes efperances & de bons Ouvrages, finiffent par n'écrire que des fottifes.*

BERE-

* Année litteraire 1759. T. II. p. 210.

# BERENICE.

On sçait aujourd'huy, qu'une grande Princeſſe * engagea ſecretement le Sophocles & l'Euripide françois, à mettre ſur leur Théatre *les Amours de Titus & de Berenice.* Ces Amours ſans doute ne plûrent guère à ces grands Auteurs tragiques. Cependant ils obeïrent, ſans que l'un fut inſtruit du travail de l'autre. *Corneille*, deja vieux & chagrin, produiſit une Tragi-Comedie, qui n'eut pas un grand ſuccès; malgré bien de belles ſcenes, qu'on lit encore avec beaucoup de plaiſir. *Racine* produiſit ſa Tragédie. Elle eut tout le ſuccès imaginable, en dépit de tous ſes Cenſeurs, à la tête des quels l'Abbé *de Villars* ſe diſtingua par des railleries picquantes. *Chapelle* ſe diſpenſa d'applaudir; & *Deſpréaux* diſoit, que s'il s'étoit trouvé avec la Princeſſe & avec Racine; il auroit bien empeché ce dernier de donner ſa parole. Racine avoit trouvé le moyen d'intereſſer la perſonne du Roi, en plus d'un endroit de ſon Ouvrage. ** La Cour voyoit en Titus, Louis XIV. & Louis XIV. aimoit à ſe retrouver en Titus. En faveur de ce trait ingénieux, on n'écouta point les criailleries des Cenſeurs, qui furent bientôt reduits à ſe taire.

Cependant, malgré les belles Scenes de Corneille & de Racine, le Public peu à peu s'eſt laſſé de Titus & de Berenice. Sur quoi, Mr. *Rouſſeau*, Citoyen de Geneves établi à Paris, a tracé un nouveau Plan de cette Tragedie: "Ce Plan eſt, que *Titus abdique l'Em-*

* Voyez Oeuvr. de Mr. Racine T. 1. p. 46. fix. Edit. d'Amſt.
** Sur tout en ces deux vers:
En quelque obſcurité que le Ciel l'eût fait naitre,
Le Monde, en le voyant, eût reconnu ſon Maître.

"*l'Empire, pour aller avec Berenice vivre heureux*
"*& ignoré dans un coin de l'univers.*

Mr. *Freron*, adverſaire perpetuel de tous les Rouſſeaux en vie, n'approuve point le Plan propoſé "l'effect infaillible qui reſulteroit de la nouvelle Berenice, "c'eſt, dit Mr. Freron, * que nous regarderions Titus comme un lâche, de ſacrifier le bonheur du Monde à ſon bonheur particulier; c'eſt que nous ſerions "offenſés, humiliés, de l'avoir plaint & eſtimé pendant "cinq Actes, combattant ſa paſſion par ſa vertu, & de "le voir ceder honteuſement à ſa foibleſſe; tout au-"moins ſerions nous très indifferents ſur les plaiſirs "qu'il va gouter; il n'exciteroit en nous ni admira-"tion, ni terreur, ni pitié.„

J'oſe aller bien plus loin encore: plus hardi qu'un Freron même, j'oſe avancer, que Berenice n'eſt plus pour nous une Heroine théatrale. Si le Public s'eſt degouté de Berenice, ce n'eſt pas la faute des Poëtes, c'eſt la faute des Hiſtoriens. C'eſt la faute de *Bayle*, ſur tout. En ſon Dictionnaire, il regala Berenice d'un article, qui gata les pieces de Corneille & de Racine. Elles tomberent, à meſure que le livre de Bayle fit fortune. Avant lui, les gens de quelque Lecture n'ignoroient point, que cette Reine, par *Juvenal* deshonorée, ne merita jamais les regards de Titus. Mais depuis que Bayle eſt entre les mains de tout le Monde: depuis que les femmes ſçavent par cœur la vilaine hiſtoire de Berenice, on n'a plus que du mépris pour elle.

Si, ſelon le nouveau Plan de Mr. Rouſſeau, Titus abdiquoit l'Empire; ſi Titus épouſoit Berenice: il en reſulteroit, non ſeulement *l'effect infaillible*, par M. Fréron

* Année Litteraire 1758. T. VIII. p. 316.

Freron indiqué: mais encore nous aurions une indignation horrible pour l'Empereur, deserteur du Trône imperial; & pourquoi? Pour épouser une *Juive* prostituée, qui Veuve libertine de son Oncle; Maitresse incestueuse de son Frére; Femme d'un Roi encore vivant, qu'elle abandonna par libertinage, ne merita point d'épouser, en troisiemes nôces, un muletier de Vespasien.

Si Corneille & Racine eussent pû prévoir, que Bayle, un jour, formeroit ce bel Article: ils se seroient bien gardés, malgré toutes les Princesses, de mettre Berenice sur leur Théatre. Racine, l'illustre Racine, y songea si peu, que dans les prémieres représentations de sa Tragédie, Berenice étoit, non Juive, mais toute payenne, & bravement idolâtre. *

Cependant on ne songe point ici, à décourager les Poëtes tragiques. Un beau génie surmonte des obstacles, qu'un esprit borné croit invincibles. La connoissance du métier a d'admirables ressources contre les critiques, fondés sur la connoissance de l'histoire. Nous permettons à nos Poëtes de légéres altérations, de petites additions, des anachronismes mêmes. Malgré ces avantages, les Poëtes dramatiques seroient plus heureux, si leurs Lecteurs & Spectateurs étoient moins instruits, & avoient moins d'attention à certaines Epoques. Dès mon enfance, par exemple, j'ai beaucoup aimé le *Comte d'Essex*, le Chef-d'œuvre de Th. Corneille. Le Comte d'Essex m'a couté bien des larmes, je l'avoüe avec plaisir. Dès le jour, que la Chronologie m'apprit, que la Reine *Elisabeth* étoit agée de 68 ans, lorsqu'elle prétendit encore être tendrement idolatrée par Essex: je n'ai plus pleuré, je l'avoüe encore. Il me sembla

* Voy. L. Rac. T. 1. 47.

femble, qu'il vaut mieux perdre honorablement la tête fur un échafaut, que de faire l'amour à une carcaffe royale.

Revenons à Berenice. Il feroit à fouhaiter pour elle, & pour bien d'autres, que le Public n'eût point de chroniques fcandaleufes. Il faudroit fe faire quelque illufion là-deffus, tout comme on s'en fait en certains mariages particuliers. Il faudroit fuppofer, que la méchanceté des Hiftoriens & des Poëtes fatiriques, ne fçauroit empêcher une belle Reine d'être une Heroine théatrale. Racine n'a cité que Suetone. Tenons-nous à cet Hiftorieu, digne de foi: Voilà Berenice digne d'être Imperatrice Romaine, & Epoufe de l'adorable Titus. De cette façon, il y auroit moyen de rehabiliter, fur le Théatre, l'habile Amante de Titus. Mais, au nom de Melpoméne, qu'on ne s'avife point de prendre le Plau du Philofophe Genevois. Cet Ennemi du Théatre, homme d'ailleurs plein d'efprit, de fçavoir & de merite, doit être fufpect. Le bon fens s'oppofe à l'Hymen du Couple en queftion, tout autant que l'Hiftoire Romaine. On préfente au Lecteur le Dialogue fuivant. Peut-être pourroit-il fournir quelque idée plus heureufe, & plus conforme à l'Hiftoire & aux Loix du Théatre.

# TITUS & BERENICE,

## DIALOGUE.

### BERENICE.

Ne craignez point, Seigneur! les reproches amers
D'une Reine, infultée aux yeux de l'univers.

Soyez,

Soyez, en m'immolant à Rome, à ses caprices,
Soyez du Genre humain, cher Titus! les Delices;
Meritez ce surnom: puissiez vous le porter
Jusqu'au dernier des jours, que l'homme doit compter.
Vous possediez mon cœur, je possedois le vôtre,
Dieu ne destinant point ces deux cœurs l'un pour l'autre,
Seigneur, je pars en Reine. Oublions, que l'Amour
Nous promit tant de fois de nous unir un jour.

TITUS.

Qu'entends-je, justes Dieux! que faut-il que j'oublie?
Faut-il, à ses sujets, que Titus sacrifie
Sa gloire & son bonheur? Non, Reine, à votre main,
Je dois sacrifier tout l'Empire Romain,
Et descendre d'un Trône, où, sans vous, en parjure,
J'offenserois enfin les Dieux & la Nature;
Mes serments sont sacrés, vous reçûtes ma foi;
Par tout vous serez Rome & l'Univers pour moi.

BERENICE.

Cedez, non aux Romains, mais à la Providence,
Elle semble improuver cette illustre Alliance;
Au Trône des Césars, quand vous regnez, Seigneur,
Que les Loix de l'Empire enchainent l'Empereur;
Dégagé des Serments, que l'Amour lui fit faire,
Que Titus soit César, non un Amant vulgaire.

TITUS.

Tout autre que Titus pourroit de la Leçon
Tirer, à vos depens, un indigne soupçon.

Je

Je suis juste, Madame. Au repos de ma vie,
Je vois que Berenice à tort se sacrifie:
Par un trait magnanime, ou plutôt inhumain,
Vous refusez Titus & l'Empire Romain.
A regret toute fois ici je dois vous dire,
Epousez l'Empereur, pour l'amour de l'Empire,
Ou si Rome vous choque, ou ne vous touche plus:
Loin du peuple Romain, donnez vous à Titus;
Toujours nous regnerons, où nous vivrons ensemble.

BERENICE

Ah! Seigneur, que pour vous, en ce moment, je tremble:
Je dois vous déclarer, que le Peuple Romain
M'offriroit votre Trône & son Titus envain.
Je ne puis être à vous, si je ne puis détruire
Les Traitres, par les quels vous vous laissez séduire,
Je n'ose les nommer.

TITUS

Daignez les nommer tous,
Madame, & dès ce jour, ils seront loin de nous:
Quiconque vous déplait a cessé de me plaire,
Quels sont mes séducteurs, & quel est ce mistére?
Quoi! je suis le plus grand, me dit-on, des mortels,
On voudroit m'ériger un temple & des autels,
Je suis cheri de Rome, & dans le rang suprême,
On voudroit m'arracher une Reine qui m'aime?

BERE

BERENICE.

Si le Ciel n'y consent, le faite des Grandeurs,
Seigneur, ne fit jamais la fortune des cœurs.
Sçachez que Polémon, ce Roi de Cilicie,
Pour obtenir ma main, à son idolâtrie
Renonçant par amour, je crûs que ce grand Roi
Adoreroit toujours l'objet de notre foi.
Mais ce Prince coupable, aux idôles fidele,
Devint un Apostat, à sa honte éternelle;
Et je me vis reduite à rompre un nœud sacré,
Par ce prophane Epoux ainsi deshonoré.
C'est m'expliquer, Seigneur! voyez si Berenice,
En fille de Sion, peut être Imperatrice?
Ou voyez si Titus, loin d'être ambitieux,
Sçait quitter, par amour, & son Trône & ses Dieux?
Je ne suis point Esther: J'exige un sacrifice:
Il faut n'avoir qu'un Dieu, pour être à Berenice.
Les idôles, Seigneur, qu'on vous fait adorer,
Sont des monstres pour moi, qu'on ne doit qu'abhorrer

TITUS.

Lorsque je détruisis, sur l'ordre de mon Pére,
Vôtre peuple, & la ville à ce peuple si chere,
On ne déclara point, que pour plaire à vos yeux,
Il falloit être Juif, & détester nos Dieux;
Si ce n'est qu'à ce prix, que la main sçait se vendre,
Sans accepter mon cœur, il falloit me l'apprendre.

BERENICE.

J'osai, Seigneur, j'osai me flatter que Titus,
En me portant un cœur plein de tant de vertus,

H Pren-

Prendroit mes ſentiments, & quitteroit ſans peine
Les Rêves de Numa, ces objets de ma haine.
J'ai dû nourrir l'eſpoir, que Titus amoureux,
Pour ſe voir mon Epoux, cheriroit nos Hébreux,
En deviendroit le Pére & detruiroit dans Rome
Son culte pueril, opprobre d'un grand homme.

## TITUS.

En vous aimant, je n'ai que le bonheur d'aimer,
Comment avez-vous pû, Madame, préſumer,
Que de Jeruſalem le deſtructeur horrible . . .

## BERENICE.

Que ne croit point l'amour? tout lui paroit poſſible.
Quand il ſçait tant de fois, Seigneur, vous propoſer
De perdre votre ſceptre, afin de m'épouſer,
Reconnoiſſez l'amour; qu'il vous exhorte encore
A ne plus adorer que le Dieu que j'adore.
Se peut-il, que Titus ſoit lent à concevoir,
Que pour forcer le peuple à remplir ſon devoir,
Les premiers Rois de Rome inventerent des fables,
Que les prêtres menteurs rendirent reſpectables!
Seigneur! defiez-vous du culte ingénieux,
Où le peuple gemit ſous des chefs ſpécieux,
Où le prêtre impudent fait naître des miracles,
Et, du haut d'un Trepié, debite ſes oracles.
Sur tout, Seigneur, ſur tout, ſçachez vous méfier
Du Pontife impoſant, qui ſçait deïfier;
Qui, rempliſſant le Ciel de Deïtés frivoles,
Charge la terre encor d'inſipides idôles.

L'a-

L'avare Politique ose en tout tems forger
Quelque Fantôme, propre à la bien proteger,
Et le Peuple crédule, imbecille & timide,
De Pénates nouveaux en tout tems est avide;
Pour l'interêt des grands, vôtre culte établi,
Est de l'Esprit humain le chef-d'œuvre accompli.
Vos Temples somptüeux, où, par une eau lustrale,
Rome se purifie, & vit dans le scandale;
Ces temples, où vôtre or, vos cierges, vôtre encens,
Et vos lampes sans nombre étoufent le bon-sens,
Où tant de dons votifs, de tableaux & d'images,
De vos Flamens rusés montrent les brigandages;
Ces Temples enrichis, ces Flamens fortunés
Devroient parler enfin à vos yeux fascinés.

Vous palissez, Seigneur! les verités offençent
Des Grands accoutumés à croire, sans qu'ils pensent.
Qui voudroit dévoiler, si ce n'est mon amour,
Les scelerats sacrés, unis en votre cour?
Sur vos tristes erreurs, dans le rang où vous êtes,
Les langues des amis seront toujours muettes.
Quel Etre audacieux voudroit vous démontrer,
Que l'homme s'avilit, osant idolâtrer
A la face du Ciel, à l'aspect de la Terre,
Des Blocs d'or & d'argent, ou d'argille ou de pierre?
Peut-on, sans indigner, trouver un Empereur,
Aux piés d'un statüe, enfant d'une vil sculpteur!
Il est un Livre saint, pour nous Dieu fit l'écrire,
C'est-là prouver déja, que l'Homme doit le lire.

L'Homme y trouve à la fois les loix de l'Eternel,
Et si l'Homme obeït; quel heureux Immortel!
Seigneur! ce Livre seul vaut l'Empire du Monde.
Ah! cherchez y sur quoi notre Bonheur se fonde.
Seigneur, il n'est qu'un Dieu, mais terrible & jaloux,
Quoi! ne sera-t-il point, Titus! connu de vous?
Ah, faut-il que Titus du Monde soit le Maître,
Les délices du Monde, ô Dieu! sans te connoitre!

## TITUS.

Vous pleurez, Berenice! épargnez moi ces pleurs,
J'en suis sans doute indigne, au comble des malheurs.
Des Dieux de mon Païs j'entrevois l'imposture;
Du Dieu, que vous servez, j'ignore la nature;
Et s'il faut là dessus m'expliquer entre nous,
O Reine! en ce moment, je n'adore que vous.
Pourtant, de quelque amour que l'ame soit éprise,
Ne vous attendez point que Titus tyrannise;
Rome est votre Rivale, & loin de l'abîmer,
Je vous préfére à Rome, & j'ose encor l'aimer.
Je descends volontiers d'un trône méprisable,
Où, sans vous, je serois un parjure coupable,
Où, regnant avec vous, je serois criminel;
Je vous immole enfin le trône, non l'autel.
N'exigez rien de plus, & suivez mon exemple,
Madame, unissons nous, mais sans changer de temple;
L'hymen est monstrüeux, quand il étend ses Droits,
Sur les cultes divins, jusqu'à s'en faire un choix.
Adorez votre Dieu; soufrez que Rome adore
Ses Dieux, ou vrais ou faux, que le Public implore.

Pour

Pour être, par hazard, Empereur des Romains,
Suis-je en droit de regner dans les cœurs des humains?
De cent cultes divers quel eſt le meilleur culte?
Si l'Homme oſe en juger, c'eſt le Ciel qu'il inſulte;
Le Ciel ſe plait ſans doute à ces cultes divers,
Sans quoi, le meilleur culte uniroit l'Univers.
Pour prix de votre foi, demandez cet ouvrage,
Ma Reine! à votre Dieu, tout puiſſant & tout'ſage.
Si votre Dieu, ſi bon, ne veut point l'accorder,
Vous convient-il, Madame, à me le demander?
Il n'eſt point de pouvoir, qui ne ſoit tyrannique,
Au moment qu'il flêtrit la liberté publique,
Et s'il eſt des Climats, où l'Uſage inhumain
Donne le choix des Dieux au choix du Souverain;
Je veux, que ſous mon regne, & l'eſclave & le maître
Soient libres dans le culte, autant que je ſçai l'être.

BERENICE.

Regnez, Céſar, regnez. A ces grands ſentiments,
Je cede tous mes droits, acquis par vos ſerments.
Nos cœurs s'étoient unis, ſeduits par l'eſperance,
Leurs nœuds ne ſont rompus que par la Providence,
Dieu défend que Titus ſoit jamais mon époux:
A ce Dieu j'obeïs. Je pars digne de vous.



# CATALOGUE DE CHANOINES CELEBRES, DANS LA REPUBLIQUE DES LETTRES.

*Nemo ignaviâ immortalis factus.*

SALL. BELL. JUGURT.

## AVANT - PROPOS.

Un Chanoine malade, qui ne pouvoit ni etudier, ni demeurer oisif, s'amusa à compiler le petit Catalogue qu'on va voir, mais qu'il ne faut pas lire; parce qu'il n'est pas raisonné, & devroit l'être. Le Chanoine se chargea de ce travail mécanique, pour la consolation de certains *Fideles*, étrangers dans la République des Lettres. Ils s'imaginent que tous les Chanoines croupissent dans l'ignorance, dans la fainéantise & dans la mollesse. Pour prouver le fait, on cite des satires, & sur tout le *Lutrin* Poëme *de Boileau Despreaux*. Il a dit que

Les Chanoines vermeils & brillants de santé,
S'engraissent *d'une* longue & sainte oisiveté.

Ces deux vers sont excellents; mais ils n'empechent pas qu'on ne trouve des Chanoines, non vermeils, & sans santé; qui s'amaigrissent en de longues, en de bonnes, en de saintes Etudes. L'histoire litteraire est

eſt la moins fabuleuſe de toutes les hiſtoires prophanes. Les Bibliotheques ſont ſes Archives, où le Public peut recevoir ſans peine les preuves les plus authentiques. Une bonne Liſte de Chanoines, ſavants & diſtingués par leurs ouvrages immortels, eſt donc la refutation la plus propre à fermer la bouche aux déclamateurs laïcs, qui, Echos eternels du Juvenal de la France, médiſent en cenſeurs mal inſtruits, & ne decouvrent que leur propre ignorance.

On ſçait aſſez que Deſpréaux etoit réellement, & ce qu'on appelle au pié de la lettre:

*Limaçon à la Cour, Scorpion au Parnaſſe.*

Il haïſſoit cordialement *Boileau* ſon frere, & l'Abbé *Cotin*, qui tous deux étoient Chanoines, & gens de merite. Cotin, par le ſcorpion picqué à tout propos, étoit de l'Academie françoiſe; il ſçavoit "les "langues, & étoit chéri dans les plus illuſtres com- "pagnies, où l'on ne faiſoit guère accueil qu'au "merite. Il precha 16 Carêmes dans les meilleures "chaires de Paris;„ & ſes ouvrages en vers & en proſe lui ont valu un article très honorable dans le Dictionnaire hiſtorique portatif de Mr. *Ladvocat.* Ainſi les ſatires de Deſpréaux ne ſont pas des démonſtrations géometriques. Pour diſculper malicieuſement le Poëte; on pourroit compiler d'énormes catalogues de Chanoines, dignes objets de la ſatire. Mais des liſtes pareilles, feroient plutôt deshonorantes pour les Papes, les Empereurs, les Rois, les Princes, les Souverains, & généralement pour tous ceux, qui conférérent des Chanoinies à des ſujets indignes d'en occuper. Les Fondateurs des Egliſes cathédrales & colegiales ne les fonderent point, pour engraiſſer

*Des Chanoines Evrards d'abſtinence incapables.*

 Sans

Sans la connoiſſance du Grec & du Latin, au bon vieux tems, point de Chanoinie, point de Canonicat, point de Prébende, Pourquoi diſpenſe-t'on, en nos jours, de la connoiſſance des langues ſavantes, ceux qu'on pourvoit de Benefices? Les ſatires, qu'on lâche contre le haut Clergé, ignorant & ſans mœurs, rejailliſſent toutes ſur les Souverains de ce Clergé. On ne ſçauroit blâmer l'idiot, qui, pour mieux ſubſiſter, accepte une Prélature ou une Chanoinie, qu'on lui offre, contre l'eſprit des Statuts, dont il ſe moque.

La Republique des Lettres ſe glorifie cependant d'avoir eu, & d'avoir encore, des Citoyens Chanoines, qui lui font honneur. Plus d'un de mes lecteurs ſera ſurpris d'apprendre ici, que le Chanoine, le plus illuſtre & le plus reſpectable, fût un Chanoine . . . devinez . . . un Chanoine Polonois. L'Europe entiere, à fraix communs, devroit lui ériger des ſtatües, dans toutes les grandes villes. Faut-il que je le nomme? Sans doute, puisqu'on peut poſſeder parfaitement l'hiſtoire litteraire, & néanmoins avoir oublié, que COPERNIC, l'immortel COPERNIC, fût Chanoine. A Thorn, ville de la Pruſſe royale, ce grand homme nâquit l'an 1473. Bon Philoſophe, & bon Medecin, il fit un voyage en Italie, & devint Profeſſeur en Mathematiques à Rome. De retour en ſon païs, il obtint de *Luc Watzelrod*, ſon Oncle maternel, une Chanoinie, dans l'Egliſe de *Warmie*, dont cet Oncle étoit Evêque. Ce fût alors, qu'à l'ombre de ſa cathedrale, Copernic compoſa & publia ſon divin ouvrage *de Motu octavæ Sphæræ*, établiſſant ſon ſyſtéme du ſoleil immobile (*ſta ſol*) & du mouvement de la terre.

Je n'en dirai pas d'avantage, parce que je ne ſuis qu'un Babioliſte; que les ſavants n'ignorent point, ce

que

que je pourrois dire là-dessus; & que les ignorants ne meritent pas que là-dessus je les instruise; Copernic est au dessus de mes eloges.

*Décide maintenant, équitable Public!*
*Si le fier Despréaux valût ton Copernic?*

On prie encore le Public de considerer, que dans le Ceremonial Romain, l'Empereur est reçu Chanoine de St. Pierre. Les Comtes d'Anjou dans l'Eglise de St. Martin de Tours, aussi bien que ceux de Nevers. Que les Rois de France sont Chanoines de l'Eglise de St. Hilaire de Poitiers, de St. Julien du Mans, de St. Martin de Tours, d'Angers & de Chalon. Les Ducs de Berri, Chanoines de St. Jean de Lyon. Les Comtes de Chatelu premiers Chanoines d'Auxerre, & que Humbert, Dauphin de Vienne, étoit Chanoine de la grande Eglise. (Du Cange & Moreri.) Les Rois d'Espagne sont toujours les premiers Chanoines de la Cathedrale de Barcellone. Charles III. prit possession de la Prébende le 18 d'Oct. 1759

# CATALOGUE
## DE
# CHANOINES CELEBRES.

*Abbadie*, Doyen de Killalow en Irlande.
*Abbot*, George, Chanoine & Doyen de Winchester, Archevêque de Cantorberi.
*Adam* de Bremen, Ch. à Bremen.
*Adam* de Muremuth, Ch. de St. Paul à Londres.
*Adrien* VI. le Pape, Ch. de Louvain.

*Alabaster*, Guillaume, Ch. de S. Paul à Londres
*Albert* d'Aix, Ch. d'Aix la Chapelle.
*Aldrich*, Doy. à Oxford.
*Alegrin*, Jean, Ch. & Doy. d'Amiens, Card. & Patriarch de Constantinople.
*Alen*, Guill. Ch. d'Yorck & Cardin.
*Ales*, Alex. Ch. de S. André en Ecosse.
*Alfonse*, Paul, Ch. à Segovie Ev. de Burgos.
*Alfred*, Ch. d'Yorck.
*Amand* du Castel, Ch. à Tournay.
*Ammirato*, Scipion, Ch. de Florence.
*Amour*, Guill. de St., Ch. de Beauvais.
*Andlo*, Pierre d', Ch. à Colmar.
*Anselme* de Laon, Doy. de Laon.
*Anselme* de Liege, Ch. à Liege.
*Ansleus*, Henri, Ch. à Munnic.
*Antelmi*, Joseph, Ch. de Frejus.
*Antonio* Nicol. Ch. de Seville.
*Arnauld*, Henri, Ch. de Toul.
*Arnoul*, N. N. Ch. à Hildesheim & à Lubec.
*Arnoul* de Wezel, Ch. à Cologne.
*Atterburi*, Franc. Doy. de Westminster, Ev. de Rochester.
*Avila*, Sanche d', Ch. d'Avila, Ev. de Plazencia.

*Babin*, Franc. Ch. d'Angers.
*Bajus*, Michel, Doyen de Louvain.
*Balli*, Joseph, Ch. de Bari.
*Ballie*, Jean, Ch. d'Angers, Cardinal.
*Barreiros*, Gasp. Ch. d'Evora.
*Basin*, Bern. Ch. de Saragosse.
*Baten*. Henri, Ch. de Liege.
*Baudouin*, Ch. de Laval.
*Bay*, Jaq. Doy. de Louvain.
*Bedell*, Guill Ch. à Norwich, Ev. de Killmore.
*Begaut*, N. N. Ch. de Nimes.

*Bell*, Jean le, Ch. à Liege.
*Bellay*, Joachim du, Ch. à Paris.
*Benedicti*, Jean, Ch. de Breslaw & de Cracovie.
*Berni*, Franc. Ch. de Florence.
*Berthault*, Pier., Ch. de Chartres.
*Beuf*, le, Ch. d'Auxerre.
*Beyerlinck*, Laurent. Ch. d'Anvers,
*Bianchini*, Franc. Ch. de St. Marie de Rotonde &c,
*Bignon*, Jean Paul, Doy. de St. Germain l'Auxerrois.
*Binsfeld*, Pier. Ch. de Trêves.
*Blanc* ou Blanco, François le, Ch. d'Oviedo & de Palenza, Arch. Evêq. de St. Jacq. en Galice.
*Bocquillot*, Laz. André, Ch. d'Avalon.
*Boileau*, Jacq. Ch. de la St. Chapelle à Paris.
*Boileau*, Jean Jacq. Ch. de St. Honoré à Paris.
*Borrich*, Olaus, Ch. à Lunden.
*Boniface* VIII. Pape, Ch. de Lyon.
*Bosi*, B. du, Ch. de Beauvais.
*Bossuet*, Jacq. Ben. Ch. de Metz, Evêque de Meaux.
*Boucher*, Jean, Ch. & Doyen de Tournai.
*Bouchot*, Ch. à Pont à Mousson.
*Bourbon*, Nicol. Ch. de Langres.
*Bramhal*, Jean, Ch. d'Yorck & de Rippon, Primat d'Irlande.
*Braun*, George, Doy. de N. D. à Cologne.
*Bredenbach*, Tilmanus, Ch. d'Anvers & de Cologne.
*Brenz*, Jean, Ch. à Heidelberg.
*Brodeau*, Jean, Ch. de Tours.
*Brun*, Conrad, Ch. d'Augsbourg.
*Bruno*, St. Ch. de S. Cunibert à Cologne, Fondateur de l'ordre des Chartreux.
*Brunon*, Thomas, Ch. de Windsor.
*Bull*, George, Ch. de Glochester, Ev. de S. David.
*Burnet*, Thom. Ch. de Salisbury.
*Busseret*, Franc. Ch. à Cambray, puis Archev.

*Cabasole*, Phil. Ch. de Cavaillon.
*Calcagnin*, Cœlius, Ch. de Ferrare.
*Camusat*; Nicol. Ch. de Troyes.
*Capet*, Jean, Ch. de Lille.
*Capisucchi*, Jean Antoine, Ch. du Vatican & Cardinal.
*Capisucchi*, Paul, Ch. du Vatican.
*Caraffe*, Ant. Ch. de S. P. à Rome & Card.
*Cardinal*, Pierr. Ch. à Puy.
*Casaubon*, Meric. Ch. à Cantorburi.
*Caseneuve*, Pier. de, Ch, à Toulouse.
*Castel*, Edmond, Ch. à Cantorburi.
*Castro*, Leon de, Ch. à Valladolid.
*Cave*, Guill. Ch. de Windsor.
*Champeaux*, Guill. de, Ch. de Laon, Ev. de Chalons en Champ.
*Charlier*, Gilles, Doy. de Cambrai,
*Charron*, Pier. Ch. de Bourdeaux & puis de Condom.
*Chesnau*, Nicol. Doyen de St. Symphorien à Rheims.
*Chillingworth*, Ch. de Brixworth dans le Nordhampton.
*Choisi*, Franc. Tim. de, Ch. & Doy. de Bayeux.
*Ciccoperius*, Franç. Ch. de la Collegiale de St. Pierre de Massa.
*Clarcke*, Jean, Doyen de Salisbury, Archev. d'Armach.
*Clement* IV. Pape, Ch. du Puy, en Velai.
*Coccius*, Josse de Bielefeld, Ch. de Juliers.
*Cochleus*, Jean, Ch. de Breslaw.
*Colet*, Jean, Ch. de S. Paul à Londres.
*Comiers*, Claude, Ch. d'Embrun.
*Copernic*, Nicol. Ch. de Warmie.
*Cordes*, Jean de, Ch. de Limoges.
*Cosin*, Jean, Ch. de Durham.
*Cotin*, Charl. Ch. de Bayeux.
*Crescembeni*, Ch. de St. Marie in Cosmedin.
*Cretin*, Guill. Ch. à Paris.
*Cudworth*, Rodolph, Prebend. de Glocester.
*Curiel*, Jean Alphonse, Ch. de Bourgos & de Salamanque.

*Cuyk*,

*Cuyk*, Henri de, Ch. à Malines, Ev. de Ruremonde.

*Dasitz*, Etien. Ch. de Pampelune en Navarre.
*Dausquius*, Claude, Ch. de Tournay.
*Defendente*, Lodi, Ch. à Lodi.
*Delany*, Patrick, Doy. de Down en Irlande.
*Derham*, Guill. Ch. de Windsor.
*Dirois*, Franç. Ch. d'Avranches.
*Dlugoss*, Jean, Ch. à Cracovie.
*Docambo*, Florian, Ch. de Zomora en Espagne.
*Dodo*, Augustin, Ch. à Basle.
*Donne*, Jean, Doyen de S. Paul à Londres.

*Emille*, Paul, Ch. à Paris.
*Espes*, Diego, Ch. à Saragosse.

*Fabri*, Jean, Ch. à Constance, Evêque de Vienne en Autriche.
*Felibien*, Ch. de Chartres.
*Fell*, Jean, Ch. d'Oxford & Ev.
*Fevre*, Jean le, Ch. de Langres.
*Featley*, Daniel, Frebendaire d'Acton près de Londres
*Ficin*, Marsile, Ch. à Florence.
*Flavigny*, Valerien de, Ch. à Rheims.
*Franc*, Martin le, Ch. de Lauzanne.
*Froissard*, Jean, Ch. de Chimai.
*Fuller*, Nicol. Ch. de Salisbury.
*Furstemberg*, Ferdin. de, Ch. & Ev. de Paderborn & Munster.

*Gagliardi*, Ch. de Brescia.
*Gale*, Thom. Doy. d'Yorck.
*Galland*, Pierr. Ch. à Paris.
*Gangliani*, Pompée, Ch. de Capoue.
*Garzia*, Dominique, Ch. de Saragosse.
*Gaspar*, Simonei, Ch. de St. Marie majeure.

*Gassen*.

*Gaffendi*, Pierr. Ch. de Digne.
*Gaudin*, Jacob, Ch. à Paris.
*Gedoyn*. Nic. Ch. de la St. Chapp. à Paris.
*Gendre*, Louis le, Ch. à Paris.
*Genet*, Franc. Ch. d'Avignon, Ev. de Vaifon.
*Gentilis de Bechis*, Ch. de Florence, Ev. d'Arezzo.
*Gefner*, Ch. à Zurich.
*Ghenard*, Ant. Ch. de Liege.
*Giambuliari*, Pierr. Franc. Ch. de Florence.
*Gilot*, Jaq. Ch. de la St. Ch. à Paris.
*Giron*, Garzias de Loayfa, Ch. & Archév. de Toléde.
*Glanvill*, Jofeph, Ch. de Worcefter.
*Gleim*, Ch. à Halberftad,
*Godefcalqui*, Ch. à Liege.
*Gongora Targore*, Ch. à Cordouc.
*Gorskius*, Jaques, Ch. à Cracovie.
*Goujet*, Ch. de St. Jaques de l'Hôpital à Paris.
*Gravina*, Pierr. Ch. à Naples.
*Greban*, Arnoul, Ch. du Mans.
*Grécourt*, J. Bapt. Ch. à Tours.
*Gropper*, Jean, Ch. à Cologne.
*Gros*, le, Ch. à Rheims.
*Grotius*, Gerard, Ch. d'Utrecht, & d'Aix la Chapelle.
*Guette*, Charl Ch. de Luçon.
*Guillaud*, Claude, Ch. d'Autun.
*Guilleaume*, de Nottingham, Ch. d'Yorck.
*Guimier*, Come, Ch. de St. Thomas du Louvre.
*Gunning*, Pierre, Ch. de Canterbori, Ev. de Chichefter.

*Habert*, Ifac, Ch. à Paris.
*Hackluit*, Richard, Ch. à Weftminfter.
*Hall*, Jofeph, Doy. de Worcefter, Ev. de Norwich.
*Haller*, Berth. Ch. à Berne.
*Hallier*, Franc. Ch. de St. Malo, Ev. de Cavaillon.
*Hangeft*, Jerome, Ch. du Mans.

*Harée*,

*Harée*, François, Ch. de Bois le Duc de Namur & de Louvain.
*Hare*, Franc. Doy. de Worcester, & puis de St. Paul à Londr. Ev. de Chichester.
*Heilin*, Pierr. Ch. à Westminster.
*Hemelaer*, Jean, Ch. d'Anvers.
*Hemming*, Nicol. Ch. à Rodschild près de Copenhague.
*Henri* de Huntington, Ch. de Lincolon & de Huntington.
*Herault*, Ch. de Cantorburi.
*Hermant*, Godef. Ch. à Beauvais.
*Hervet*, Gentien, Ch. à Rheims.
*Heuter*, Pontus, Ch. à Gorcum & Arnheim.
*Holsten*, Lucas, Hambourgeois, Ch. de St. Pierre à Rome.
*Hosius*, Stanisl. Ch. à Cracovie, & célébre Cardinal.

*Jackson*, Jean, Prebend. de Wherwell.
*Jackson*, Thom. Ch. de Winchester, Doy. de Petersbourgh.
*Jacques de Vitri*, Ch. de Dognies & Cardinal.
*Janozki*, Jean Daniel André, Ch. à Scarbimir.
*Jansenius*, Corn. Doy. de Louvain & Ev. de Gand.
*Janson*, Jaq. Doy. à Louvain.
*Jeune*, Jean le, Ch. d'Arbois.
*Joly*, Claude, Ch. à Paris.

*Kennet*, White, Doyen, puis Ev. de Peterborough.
*Kidder*, Richard. Ch. à Norwich, Doy. de Peterb. Ev. de Bath. & de Wells.
*King*, Jean. Doy. à Oxford, Ev. de Londres.
*King*, Guill. Doy. de Dublin.
*Knight*, Samuel, Prebendaire d'Ely.
*Kranz*, Alb. Doy. à Hambourg.

*Ladvo-*

*Ladvocat*, Nicol. Ch. à Paris, Ev. de Boulogne.
*Lancellot*, André, Ch. de Weſtminſter, Ev. de Winchester.
*Lange*, Rodolphe de, Ch. & Grand-Prévot de Munſter.
*Lange*, Charles, Ch. à Liege.
*Langenſtein*, Henri de, Ch. à Worms.
*Latome*, Jaq. Ch. à Louvain.
*Lavocat*, Billiad, Ch. à Paris.
*Leiden*, Phil. de, Ch. à Utrecht.
*Leon*, Ch. à Paris.
*Lethmath*, Herman, Doy. à Utrecht.
*Lichtwer*, Magnus Godefroy, Ch. à Halberſtad.
*Ligthfoot*, Jean, Ch. à Ely.
*Littleton*, Adam, Ch. à Weſtminſter.
*Livinius*, Jean, Ch. à Anvers.
*Lloyd*, Guill. Prebendaire de Rippon, Doy. de Bangor, Ev. d'Aſaph.
*Lopez*, Diegue d'Ayala, Ch. de Tolede.
*Lyons*, des, Doy. de Senlis.

*Maan*, Jean, Ch. de Tours.
*Macé*, Franç. Ch. à Paris.
*Mainard*, Ch. à Toulouſe.
*Malleman*, Jean, Ch. à Paris.
*Mallet*, Charl. Ch. à Rouen.
*Mallinckrot*, Bernard de, Doyen de Munſter.
*Mangey*, Thom. Ch. de Durham.
*March*, Ewald, Ch. de St. Jean à Osnabruc.
*Marguarin* de la Bigne, Ch. de Bayeux.
*Marjollier*, Ch. d'Uſez.
*Marti*, Emman. Doy. d'Alicante.
*Maſclef*, Franc. Ch. d'Amiens.
*Matamoros*, Alph. Garzias, Ch. de Seville.
*Maucroix*, Franç. de, Ch. de Rheims.
*Maupertuis*, Jean Bapt. de, Ch. de Bourges.
*Maxwel*, Jean, Prebend. de Connor.

*Mena-*

*Menage*, Gilles, Doy. de St. Pierre à Angers.
*Mercier*, Guill. Doy. de Louvain.
*Merlin*, Jaq. Ch. à Paris.
*Michalore*, Jaq. Ch. à Urbin.
*Middendorp*, Jaq. Ch. à Cologne.
*Mire*, Aubert le, Doy. d'Anvers.
*Modius*, Franç. Ch. d'Aire en Artois.
*Molinet*, Jean, Ch. de Valenciennes.
*Mongitore*, Don Antonio, Ch. à Palerme.
*Montreul*, Jean, Ch. à Toul.
*Moringé*, Ger. Ch. de St. Tron au païs de Liége.
*Morley*, George, Ch. à Oxford, Ev. de Worcefter.
*Morvilliers*, Jean de, Doy. de Bourges, Ev. d'Orleans.
*Mouchy*, Ant. de, Ch. de Noyon.
*Moulins*, Guyar de, Ch. d'Aire en Artois.
*Mudge*, Zach. Ch. à Exceter.
*Muelen*, Guilleaume van der, Sr. d'Oudbrockhuyfen Doy. de la Cathed. d'Utrecht.
*Mur*, Conr. de, Ch. à Zurich.

*Nanni*, Pierre, Ch. d'Arras.
*Naudé*, Gabriel, Ch. à Verdun,
*Nicaife*, Claude, Ch. à Dijon.
*Nicoles* de Cufa, Ch. à Conftance.
*Nicolas* Maguire, Ch. de Hillard, Ev. de Laghlyn en Irlande.
*Nicolas*, Charles Maguire, Ch. de la Cathedr. d'Armagh en Irlande.
*Noir*, Jean le, Ch. de Seez.

*Overall*, Jean, Doy. de St. Paul à Londres, Ev. de Coventry & Lighfield.
*Owen*, Jean, Doy. à Oxford.

*Paez*, Rich. Doy. de S. P. à Londres.
*Pagi*, Gr. Prev. de Cavaillon.
*Paleote*, Gabriel, Ch. de Bologne, Ev. de Sabine & Cardinal.
*Pamele*, Jacq. de, Ch. de Bruges, Archid. de St. Omer, Prev. d'Utrecht.
*Pancetta*, Camille, Ch. à Padoue.
*Pantin*, Guill. Doy. de St. Gudule à Bruxelles.
*Paolucci*, Guiseppe, Ch. in Pescheria.
*Papillon*, Philibert de, Ch. de la Chapelle aux Riches de Dijon.
*Paradin*, Guill. Doy. de Beaujeu.
*Parasols*, Ch. de Sisteron en Provence.
*Pardaillan*, Pierre de, de Gondrin d'Antin, Ch. à Strasbourg.
*Parker*, Matthieu, Doy. de Lincoln, Archev. de Cantorberi.
*Parker*, Samuel, Ch. de Cantorberi, Ev. d'Oxford.
*Pascalin*, Pompée, Ch. à St. Marie maj.
*Patrice*, Augustin Piccolomini, Ch. à Sienne.
*Patrick*, Simon, Ch. de Peterborough, Ev. d'Ely.
*Pauli*, Jerôme, Ch. de Barcelone.
*Pauw*, J. Corn. de, Ch. à Utrecht.
*Petit-Pied*, Nicol. Ch. à Paris.
*Petrarque*, Franç. Ch. de Parme & de Padoue.
*Pierre*, Comestor, Doy. de Troyes.
*Pierre*, Lombar, Ch. à Chartres, Ev. de Paris.
*Pignorius*, Laurent, Ch. de Trevise.
*Pighius*, Alb. Ch. à Utrecht.
*Pits*, Jean, Ch. de Verdun & Doyen de Liverdun.
*Plumoyen*, Josse Joseph, Ch. d'Ipres.
*Pocock*, Eduard, Ch. à Oxford.
*Porée*, Gilbert de la, Ch. & puis Ev. de Poitiers.
*Portes*, Philip. des, Ch. de la S. Ch. à Paris.
*Potter*, Christoph. Ch. & Doy. de Worchester & de Durham.

*Povo-*

*Povodovius*, Jerôme, Ch. à Cracovie.
*Prevost*, Jean, Ch. de Gerberoy.
*Prideaux*, Humphrey, Ch. & Doy. de Norwich & de Suffolck.

*Querengi*, Ant. Ch. à Padoue.
*Quintin*, Jean, Ch. d'Autun.

*Radevic*, Ch. à Freising.
*Rancé*, Dom Armand Jean le Bouthillier de, Abbé de la Trappe, Ch. de N. D. à Paris.
*Regnier*, Mathurin, Ch. de Chartres, premier Poëte Satirique en France.
*Robinson*, Hugues, Ch. à Glocester.
*Roy*, Guill. le, Ch. à Paris.
*Roy*, Pierre le, Ch. de Rouen.
*Roye*, Gui de, Ch. de Noyon, Archev. de Rheims.
*Ronsard*, Pier. Ch. de Tours.
*Rosieres*, Franc. Ch. de Toul.
*Ruel*, Jean, Ch. à Paris.
*Rust*, George, Doy. de Connor, Ev. de Dromore en Irlande.

*Saint-Julien Baleurre*, Pierre, Ch. de div. Chapitr. & Doy. de Chalons en Bourgogne.
*Sander*, Ant. Ch. d'Ypres.
*Sandere*, Jean, Ch. de St. Bavon.
*Sanderson*, Robert, Ch. à Oxford, Ev. de Lincolln.
*Sandoval*, Bern. Ch. à Tolede.
*Sandys*, Edwin, Ch. d'Yorck.
*Savary*, Philemon Louis de, Ch. de St. Maur-des-Fosses.
*Saxon*, le Grammairien, Ch. & Prev. de Rodschild.
*Schelstraten*, Eman. de, Ch. d'Anvers.
*Schlingerland*, Jean Franç. Ch. de Douay.
*Schulting*, Corn. Ch. à Cologne.

*Segui*, Ch. de Meaux.
*Seneca*, Jean, Prêvot d'Halberſtad.
*Spifame*, Jaq. Paul, Ch. à Paris, enfin Archev. & Card.
*Stapleton*, Thom. Ch. de Chicheſter & de Louvain.
*Stemler*, J. Chret. Ch. à Zeitz.
*Steyaert*, Martin, Ch. à Louvain & à Ypres.
*Stillingfleet*, Eduard, Ch. de St. Paul, Doy. de Cantorbery.
*Swift*, Jonathan, Doy. de Dublin.
*Suicer*, Jean Henri, Ch. à Zurich.

*Talbot*, Rob. Ch. à Norwich.
*Tapper*, Ruard, Doy. à Louvain.
*Tena*, Louis, Ch. d'Alcala.
*Thorndike*, Herbert, Ch. à Weſtminſter.
*Tillotſon*, Jean, Doyen, puis Archêv. de Cantorbery.
*Tinctor*, Jean, Ch. à Tournay.
*Torck*, Jean Rotger de, Gr. Prev. de Minden, Ch. de Munſter & de Paderborn.
*Torre*, Phil. della, Ch. à Ciudad de Frioul.
*Tounſon*, Rob. Doy. de Weſtminſter, Ev. de Salisbury.
*Tournay*, Gervais de, Ch. de Soiſſons.
*Trcuvé*, Sim. Mich. de, Ch. de Meaux.
*Trionfetti*, Ch. à Bologne.
*Trublet*, Ch. & Archid de St. Malo.
*Twels*, Leonard, Ch. de S. Paul à Londres.

*Vair*, Guill. du, Ch. de Meaux, Ev. de Lizieux.
*Valla*, Laurent. de, Ch. de St. Jean de Latran.
*Venuti*, Philip. Ch. de Crotone.
*Vergara*, Jean, Ch. à Tolede.
*Vigor*, Simon, Ch. à Paris, Ev. de Narbonne.
*Vivant*, Franç. Ch. à Paris.
*Voſſius*, Gerard, Ch. à Tougres.
*Voſſius*, Iſaac, Ch. de Windſor.

*Uſſe-*

*Usserius*, Jaq. Chanc. de St. Patrice à Dublin.

*Walsh*, Nicol. Ch. à Dublin, Ev. d'Assery en Irlande.
*Waltham*, Roger, Ch. à Londres.
*Waterland*, Daniel, Ch. de Middelsex.
*Whitby*, Daniel, Ch. à Salisbury.
*Whitgift*, Jean, Ch. d'Ely.
*Wilkins*, David, Ch. à Cantorbery.
*Wolff*, Jean Gaspar, Professeur & Ch. de St. Charles à Zurich.
*Wormius*, Olaus, Ch. de Lunden.
*Wotton*, Henri, Prev. d'Eaton.

*Zwingel*, Ulr. Ch. de Constance.

Salvo jure addendi.

## APOSTILLE.

Tous les litterateurs connoissent l'ouvrage de *Baillet*, sur les *Enfants devenus célèbres, par leurs études, ou par leurs écrits*. Baillet cependant, soit par oubli, soit par ignorance, ne mit point sur sa liste un bon nombre de savants précoces, connus pour tels dans l'Europe litteraire. Un jeune Hambourgeois, * plus instruit que Baillet, là-dessus se fit un devoir, de rendre justice à cinquante & deux enfants célébres, omis par l'Auteur françois. Comme la Dissertation latine de ce savant de Hambourg est devenüe assez rare; on ne sera peut-être pas faché, de trouver ici les noms de



* *David Schulte, in Dissertat. de Doctis precocibus, qua accessiones ad Adr. Bailleti librum:* Des enfants célébres &c. 1703.

de ces enfants si dignes de memoire. Les voici à tout hazard, & dans l'ordre alphabetique: Jean Affelman*, Jean Bapt. Amaltheus, (nom supposé) Franç. Bacon de Verulam, Balde, Jean Barclay, Sam. Bohl, Jean Buxtorf le fils, Jean Calvin, Joachim Camerarius Isac Casaubon, David Chytræus, Abrah. Couleius, André Dinner, John Donne, Frid. Doerfeld, J. Drusse, Marq. Freherus, Jean Freinshemius, Pierre Gassendi, Rob. Gentilis, J. Casimir Gernand, Christoph. Helvicus, Matth. Hoë, Jod. Hond, Joach. Jung, Casp. Kinschot, Nicol. Kmicic, Jean Laëz, Pierre Lambec, P. Lauremberg, Jaq. Sebast. Lauremberg, Christoph. Longolius, Joh. de Medices, Balthas. Meisner, Jean Milton, Michel de Montaigne, Dan. George Morhoff, Paul. Muller, Jean Ern. Osterman, Charles Patin, Thom. Reinesius, George Sabinus, Jean Ad. Scherzer, Dan. Stahl, Jean Sponde, Jean Louis Trost, Auguste Varenius, Dion. Vossius, Fab. Ursinus, Louis Wower.

Un autre savant d'Allemagne, un Professeur,* promit en même tems de fournir quelques centaines d'enfants non moins illustres, & inconnus au bon Baillet, qu'il accusa d'un grand nombre de fautes considerables. J'ignore si le Professeur a pû s'acquiter de sa promesse. Les petites Dissertations se perdent dans la foule; on ne sçait comment les sauver de l'oubli, ni où les deterrer, après un certain nombre d'années. Toujours on vient de voir cinquante & deux fautes d'omission, commises par Baillet, qui étoit Bibliothecaire. On ne conçoit point, comment *Gassendi*, *Calvin*, *Casaubon*, *Montaigne*, *Patin* &c. ont

* *Sebastian Kortholt, Prof. Publ. Kiloniensis, in Dissert. de Studio senili, vid. Nova Litteraria Germaniæ coll. Hamburgi 1703. mens. Jul. p. 245. in 4.*

ont pû se refuser à sa memoire. Mais le fait étant elair & constant; on aura quelque indulgence, pour le Chanoine compilateur de ce Catalogue. Ce Chanoine, non Bibliothecaire, se declare coupable de mille & mille fautes d'omission en ce genre. On doit les lui pardonner, en considerant, qu'en France comme en Italie, les jeunes Ecclesiastiques s'erigent dabord en Abbés. Publient-ils, sous ce titre, quelques ouvrages: ils conservent ce titre, dans le Public, quelques Chanoinies qu'ils obtiennent en suite. En Angleterre les Auteurs Chanoines, sur tout lorsqu'ils sont Docteurs en Théologie, ne songent guére à se dire Chanoines. Ce ne sont que les Doyens des Chapitres, qui s'annoncent comme tels. Parviennent-ils à porter des Mitres: Il n'est plus question de leurs premieres Prebendes. En Allemagne & en Pologne c'est pis encore.

Malgré tant de difficultés, on se flatte de donner au Catalogue, avec le tems, un Supplément considérable, toujours

Salvo jure addendi.



## II. SUITE

# D'EPIGRAPHES.

Devant les ſermons de M. *Laſiteau*, Evêque de Siſteron, à Lyon 1747, 4 Vol. in 12.

Plus frappant que ſaint Chryſoſtome,
Le cher Prélat de Siſteron,
Degoûte ici tout honnête homme,
Du Monde Fourbe & Fanfaron.
Sur deux points l'orateur ſe fonde,
Deux points que nous devons ſigner:
*Tout eſt à perdre avec le monde,*
*Avec lui, rien n'eſt à gagner.*

Devant la Religion, Poëme de M. *L. Racine.*

Quel temple, Eſprit humain! ici s'ouvre pour toi!
La raiſon lumineuſe y fait briller la foi;
Le ciel, par une Muſe & ſainte & noble & belle,
Nous offre une fortune immenſe & non mortelle.

Devant

Devant le Livre intitulé: Inſtruction pour les Novices, ouvrage, qui peut être egalement utile aux perſonnes ſeculieres, par le P. Pacifique *de Tannay*, Exprovincial des Capucins. à Poitiers 1748. in 12.

Apprennez ici, Libertins!
A devenir vrais Capucins,
Ou fuyez, de peur du ſcandale,
Et la beſace & la ſandale.
Chrêtiens! quand vous apprendra-t-on
L'Art d'éviter le Capuchon?
Dieu ne ſçauroit-il point ſoutenir ſon Egliſe,
Sans le cordon noüeux de Saint François d'Aſſiſe?

Devant les Diſſertations ſur les apparitions des Anges, des Démons, & des Eſprits, & ſur les Revenants, & Vampires d'Hongrie, de Boheme, de Moravie & de Sileſie, par le *R. P. Dom. Calmet.* à Paris 1746. in 12.

Illuſtre docte & cher Calmet!
Ton noble Eſprit, ſur les Matiéres,
Où nagent nos Viſionnaires,
Auroit pû garder le Tacet;
Il eſt des Cas, où l'incredule
N'eſt point l'animal ridicule.

Devant les Inſtitutions Newtoniennes, ou introduction à la Philoſophie de Newton, par M. *Sigorne*, de la Maiſon & Societé de Sorbonne, Prof. de Phil. en l'Univ. de Paris. 1747. 2 Vol. in 8.

Déscartes détrôna l'invincible Ariſtóte.
Déscartes, par Newton, ſera-t-il détrôné?
Newton n'eſt point encor dans Paris couronné,
Où les chers Tourbillons ont plus d'un Don Quichotte.

Devant la Henriade Poëme Epique de M. *de Voltaire.*

Enée eût ſon Virgile; Achille eût ſon Homêre;
Bourbon, non moins heureux, pour ſon Chantre a Voltaire.

Devant les diſcours hiſtoriques & politiques ſur Tacite, *de Gordon*, 2 Vol.

Gordon, auſſi Romain que ſon Tacite même,
En citoyen Anglois, enfanta ces diſcours.
Si des cours en Europe adoptent ſon ſyſteme,
Ces cours ne feront plus des cours.

Devant

Devant la Religion prouvée par les faits, de l'Abbé *de Houtteville.* 3 Vol. in 4. 1741. à Paris.

Qu'il eſt beau, cher Houtteville!
Qu'en ce Traité precieux,
Le Lecteur judicieux*
Ne réprouve que le ſtile;
Qui ſçait excuſer le tien,
Montre un cœur vraiment chrêtien.

Devant l'hiſtoire du Concile de Trente, de Fra-Paolo Sarpi, traduit par le Pere *Courayer.* 2 Vol. in 4.

Toute Hiſtoire véridique,
Fait un œuvre ſatirique.
Cet ouvrage eſt un Tréſor,
Qui vaudroit ſon peſant d'or,
S'il pouvoit, par ſon beau ſtile,
Hâter le futur Concile.

A la tête des Saillies d'Eſprit & des Converſations agréables &c. &c. de *Gayot de Pitaval.*

Pots pourris, qui pourront plaire,
Sur tout à plus d'un Libraire.

Devant

* Contre cet ouvrage, l'Abbé Désfontaines a fait imprimer 20 lettres, dont le fond appartient au P. Hognan Jeſuite.

## Devant le Diable boiteux de M. *le Sage.*

Si ce Diable boiteux, Eſpion de le Sage,
Vient jamais à Paris? O quel Remu-Ménage!

## Devant le Théatre de la Foire ou l'Opera Comique.

Si le Bon Sens, quelque fois trop rigide,
Veut déclarer ce théatre inſipide:
Le Siecle accorde, aux plus honnêtes gens,
Le droit de rire, en depit du bon-ſens;
Quel Miſantrope, ou quel Scribe hypocrite,
Hait Arlequin, Sultane Favorite?

## Devant le Monde fou, préferé au Monde ſage, en vingt & quatre Promenades. Nouvelle Edition en 2 T. Amſt. 1733.

Sans le don de deviner,
On peut long-tems promener
Les yeux ſur ces Promenades,
Et les trouver encor fades;
L'Ecrivain, toujours obſcur,
Manque ſon but, à coup ſûr.

Devant l'Hiſtoire de l'Academie des Inſcriptions & Belles Lettres, & encore devant les Memoires de Litterature, tirés de cette Academie Royale. Edit. d'Amſt.

Ô que de Foires litteraires!
Pour vous Litterateurs, Boutiques ſalutaires;
Si tout n'eſt pas fort recherché,
Tout eſt au moins à grand marché.

Devant l'hiſtoire de l'admirable *Dom Inigo de Guipuſcoa*, Chevalier de la Vierge, & Fondateur de la Monarchie des *Inighiſtes*, par le Sieur *Hercule Rafiel de Selva.* 2 Vol. in 12. à la Haye, 1736.

Chrêtiens ne liſez point ces Livrets de vos doigts.
Liſez comment un Page, Officier de merite,
Rénonce à ſon metier, & fonde, en ſaint Hermite,
Ce Peuple de ſavants, qui fait trembler des Rois.*

Devant l'Eſpion civil & politique, par M. *D. V*... ſurnommé *le Chrêtien errant.*

Chrêtien errant, jeune égaré!
Moins malheureux que toi, ton livre eſt enterré.

Devant

* *Selon l'Hiſtorien H. R. de Selva.*

## Devant l'Homme-Machine.

O qu'on pardonne à la Mettrie,
Cet Avorton, ce Monſtre affreux:
Il l'engendra, le malheureux,
En traverſant . . . (*hiatus in Mnſcrt.*)

## Devant la Friponnerie laïque des prétendus Eſprits-Forts d'Angleterre, ou remarques de *Phileleuthére* de Leipſic trad. de l'Anglois ſur l'Edit. VII. Amſt. 1738.

Bentley, qui très ſavant & peu poli, dit-on,
*Appelle un Chat un Chat, & Collins* un fripon,
Eſt ce Saxon Phileleuthére,
De l'horrible Deïsme admirable adverſaire;
En faveur de la cauſe, excuſons l'Advocat,
Il ſuffit qu'il terraſſe un noir Triumvirat.*

## Devant le Traité des Sens, par M. *le Cat.*

En liſant ce Traité, ſi clair & non diffus,
Tout lecteur compétant acquiert un ſens de plus.

Devant

* Collins, Woolſton & Toland, Triumvirs du Deïsme.

Devant les Recherches Philosophiques, sur la necessité de s'asseurer, par soi-même, de la verité; sur la certitude de nos connoissances & sur la nature des Etres. in 8. 1743.

O cher Saint-Hyacinthe, amant de l'évidence,
Où cours-tu, pour trouver l'objet de tes amours?
Quand un monstre incredule en doit prendre naissance,
Etouffe ton ardeur, Philosophe à rebours.

Devant le Traité du vrai merite de l'homme consideré dans tous les ages & conditions: avec des Principes d'educations &c. à Paris in 12. 1733.

Le Titre est excellent. La Préface frivole
Promet un Pot pourri: tiendroit-elle parole?
Qu'on saute la Préface, on verra que l'Auteur
A sû la démentir, en Sage-Précepteur.

Devant l'histoire des Revolutions arrivées dans l'Empire Romain, tant dans l'Etat, que dans l'Eglise, depuis Constantin le Grand, jusqu'à la paix de Munster. Par *M. B*. . . 2 T. 8. à Londres 1742.

Rêves sur l'Apocalypse,
D'un vieux Prêcheur protestant,

Dont

Dont l'Esprit interpretant
Souffre une éternelle Eclypse.

Devant l'ordre des Francs-Maçons trahi, & le secret des Mopses revelé. In 8. Amst. 1745.

Ô dignes Francs-Maçons! o Mopses! ce Pamphlet,
Devoile-t'il enfin votre important Secret?
L'Auteur de cet Ecrit se dit l'Echo d'un Traitre:
Si le peuple est leur dupe, il merite de l'être.

Devant l'Essay philosophique sur la providence, à Paris in 8.

On devine, sans être un Sorcier fort habile,
Que l'Auteur de l'Essay fut le bon Houtteville;
Mais le bon Houtteville, Auteur de cet Essay,
Ne nous a pas tout dit, si ce qu'il dit est vrai.

A la tête de la Bibliotheque des Dames, par *R. Steele*, traduite par *Janiçon*. III. Vol.

Volumes précieux, faits pour les bonnes Ames;
Ils n'ont que le défaut d'ennuyer fort nos Dames.

Devant le Vice puni, ou *Cartouche Poëme.*

Tout Heros trouve un Chantre, & Cartouche roué,
En Roscius le Grand, * n'eût qu'un Chantre enroué.

Devant

* Le Grand, Comédien à Paris, compila ce singulier Poëme, qui eût un debit prodigieux.

Devant l' hiſtoire des revolutions de la Republique Romaine, par l'Abbé *de Vertot.*

Vertot préſente aux Republiques,
Ici des miroirs politiques;
Mais dans les grands appartements,
Miroirs ne ſont que d'ornements.

Devant le Nouveau Gulliver, ou voyage de *Jean Gulliver*, fils du Capitaine *Gulliver*, trad. d'un Mnſcrt. anglois, par M. l'Abbé *D. F.*

Que des deux Gullivers la différence eſt grande!
Le Pére voudroit-il reconnoitre ce Fils?
Ce Fils fut toutefois un Abbé de Paris,*
Et le Pere un Docteur, un Doyen en Irlande;**
Avouons que le Fils, quoique d'ailleurs mordant,
Au prix du Pére Anglois, ne paroit qu'un pedant.

Devant

* *Desfontaines.*
** *Dr. Swift.*

Devant les ouvrages, pour & contre les ſervices militaires étrangers, conſidérés du coté du droit & de la morale &c. Par M. *Loys de Bochat*, Prof. à Lauſanne. 3 T. in 8. 1738.

Ouvrages bien écrits; rien n'eſt de plus certain.
Reſte à ſçavoir, s'ils ſont honneur au genre humain.

Devant l'Eſſay ſur l'Eſprit, ſes divers caractéres, & ſes différentes operations. à Paris 1731.

Le Titre dit vrai,
Ce n'eſt qu'un Eſſai;
Mais quand, ſur l'Eſprit,
Aura-t-on tout dit?

Au frontiſpice du Guide d'Angleterre, ou relation curieuſe du Voyage de M. *de B*** &c. 1 Vol. in 8. Amſt. 1744.

Tel que l'Epoux de Penelope,
Ce noble & digne Voyageur,
D'un œil philoſophique a vû toute l'Europe,
Et, juge compétant, aux Anglois fait honneur.

Son

Son ouvrage, rempli de remarques ſolides,
Pour voir le peuple Anglois, eſt le meilleur des
Guides.

Devant l'Art de connoitre les Femmes, avec une diſſertat. ſur l'Adultére. Par le Cheval. *Plante-Amour.*

Chevalier Plante-Amour, vous vous mocquez de nous:
Connoitre le Beau-Sexe! allez planter des choux;
Plût au Ciel que les Adultéres,
Fuſſent tout autant de Miſtéres!

Devant les Lettres ſérieuſes & badines.

Serieuſes ou badines,
Lettres! devenez plus fines.

Devant l'hiſtoire du Ciel, par Mr. l'Abbé *Pluche*, Auteur du Spect. de la Nature.

Dans la Nature imite, aimable Pluche!
La fine Abeille, & remplis toi de miel;
Rentre auſſi-tôt, dans ta modeſte Ruche,
Foible & léger, tu te perds dans le Ciel.

Devant l'hiſtoire ancienne de Mr. *Rollin.*

O Monde ! quoiqu'on te previenne,
En dépit du cenſeur malin, *
Comme un beau Legs du bon Rollin,
Conſerve ton hiſtoire ancienne.

Devant la maniere d'étudier & d'enſeigner les Belles Lettres, par Mr. *Rollin.*

Rollin t'enſeigne ici, Lecteur!
L'art d'orner ton eſprit & de nourrir ton cœur.
Il eſt ſi grand cet art, ſi beau, ſi neceſſaire,
Que qui l'ignore encor, n'eſt qu'un lecteur vulgaire;
Le Siecle lit beaucoup reduit à s'amuſer;
Le Siecle liroit moins, s'il ſçavoit mieux penſer.

Devant le Traité de l'Opinion par Mr. *le Gendre*, Marq. de *St. Aubin.* en VI Tomes ** 1735.

De la Reine de ce Monde,
L'Hiſtoire a de quoi laſſer;

Noire

* Dans les Eſſais de Critique ſur les Ecrits de M. Rollin on trouve des remarques très juſtes, qui ne font que des minucies. Il y regne un goût de plaiſanterie, qui découvre de la malignité. Bellanger Dr. en Sorb. enfanta cette Critique virulente.

** La nouvelle edition faite à Paris en 1759. eſt de IX. T.

Noire ou rousse, brune ou blonde,
Chacun vole à l'embrasser.
L'Auteur prouve, en ces six Tomes
Remplis d'érudition,
Que la plus part des grands-hommes,
Sont joués comme Ixion.

## Devant le Newtonianisme pour les Dames, du Comte *Algarotti.*

En ce volume, apprennez Belles!
Sur quoi nous sommes foux de vous.
En ce volume, apprennez Foux!
Quel rien dérange vos cervelles.

## Devant l'Essai sur le Beau, (par le P. *André* Jesuite) à Paris 1741.

L'ordre, la verité, l'utile & le décent,
Constitüent le Beau. Les Graces nécessaires
Doivent encor l'orner, sous le bon-gout récent,
Et les Graces, dit-on, souvent sont arbitraires.

## Devant la figure de la Terre, par M. *de Maupertuis.*

Terre; admire ta figure,
Newton sçût la deviner,

Maupertuis la deſſiner,
Terre! voici ta meſure.

Devant l'amuſement philoſophique ſur le Langage des Bêtes, (par le Père *Bougeant*, J.)

Cher Bougeant! La Sorcellerie
N'entendra jamais raillerie; *
La Bête parle cependant,
Et ſouvent mieux que plus d'un grand.

Devant les Mœurs, (de M. *Touſſaint.*)

O Mœurs; il faut vous l'avouer,
On ſouffre, en vous liſant, de n'oſer vous louer.

Devant les elements de Geographie, par M. *de Maupertuis*.

Apprens ici, Géographie,
Que ſeule tu dois t'égarer:
C'eſt à la bonne Aſtronomie,
A te conduire, à t'éclairer.

Devant

* Voyez Biblioth. Brittan. Tom. 21. p. 213 dans la Table des Matieres, on lit: *Bougeant* (le P.) *voyez* Bêtes.

Devant l'Esprit de Loix, (par M. de *Montesquieu.)*

Satan! qu'armerois-tu contre l'Esprit des Loix?
Rien, répondit Satan, si non .. (*hiatus in mnscrt.*)

Devant les Dialogues critiques & philosophiques, par M. l'Abbé *de Charte-Livry.* à Amsterd. chez J. F. Bernard. 1730.

Livre! qu'on pourroit plus connoitre,
Seriez-vous l'Enfant d'un Abbé?
Je tiens votre Papa flambé,
Si, sans masque, il veut bien paroitre;
Homere & tous ses Dieux vaudroient-ils aujourd-huy,
Le Pape & les Chapeaux, qui combattent sous lui? *

Devant le Paradis terrestre de Me. *du Boccage. Poëme.*

Séductrice d'Adam! sans ta chûte connüe,
Le Siecle admireroit Boccage toute nüe,



* Dialogue XIII.

## Devant le Traité des Synonimes, par M. l'Abbé *Girart*.

Comme on a peu d'Amis intimes,
On a peu de mots synonimes;
Pourtant nous en trouvons toujours *
Chez les Coquettes, dans les Cours;
On dit, que toutes les maximes,
Absolument sont synonimes.

## Devant le Traité de la Prosodie françoise, par M. l'Abbé *d'Olivet*.

Le savant Olivet, Patron de la cadence,
Prêche ici la Réforme au Parnasse de France:
Convertira-t-il les vivants?
Non; nous pas trop, mais nos Enfants.

## Devant le Ververt, Poëme de Mr. *Gresset*.

Pour jouer noblement les miséres claustrales,
Les Graces choisirent Gresset:
Chantre sacré d'un Perroquet,
Qu'il pinça finement les doigts à ses Vestales:

Devant

* Le savant Abbé n'admet point de synonimes: cependant en Abbés savants, la France est fertile ou féconde, & voila deux synonimes.

## Devant les œuvres de M. Nivelle de *la Chauſſée.*

Malgré les ris amers d'un peuple opiniatre,
Sans Cothurne & ſans Brodequin,
Nous pouvons de Thalie enrichir le Théatre,
La nature & le goût approuvent ce beau Gain;
Quelque nom qu'on aſſigne, ô Nivelle! à tes Drames, *
Ils charmeront des cœurs; ils toucheront des ames.

* Feu l'Abbé Desfontaines offrit le titre de *Romanedie* à la Melanide de la Chauſſée. Ce même Abbé pourtant loua beaucoup le Sidney.



TABLE

# TABLE
## DES
# BABIOLES.



Odes

T A B L E.

# T a b l e.



